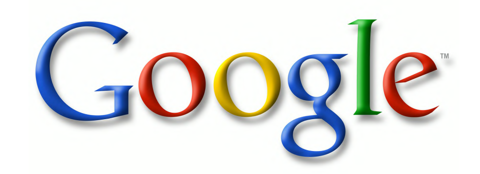
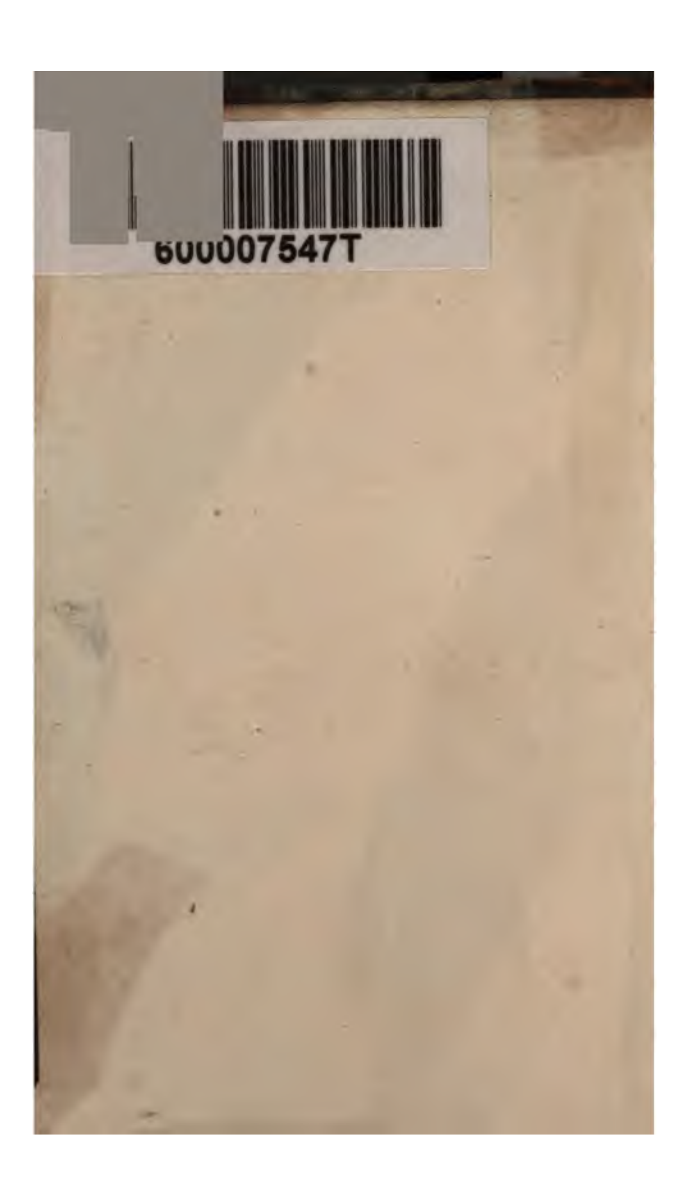

Google




600007547T


600007547T

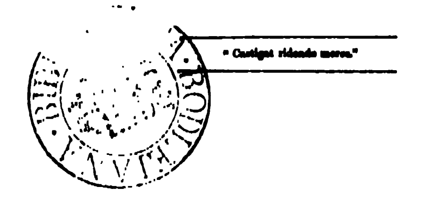
SCÈNES COMIQUES,

TIRÉES DE

MOLIÈRE,
REGNARD,
DESTOUCHES,
LE SAGE,
COLLIN D'HARLEVILLE,
CASIMIR DELAVIGNE,
PICARD,
DUVAL, ETC. ETC.

AVEC

LES RETRANCHEMENS NÉCESSAIRES POUR RENDRE CET OUVRAGE PROPRE
A LA JEUNESSE DE L'UN ET L'AUTRE SEXE.



LONDRES:
SIMPKIN & MARSHALL.
OLIVER & BOYD, ÉDIMBOURG.

MDCCCXXIX.

ENREGISTRÉ.

TABLE.

SCÈNES COMIQUES.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE, PAR MOLIÈRE.[1]

PERSONNAGES.

SGANARELLE, amant de Dorimène.
GÉRONIMO, ami de Sganarelle.
DORIMÈNE, fille d'Alcantor.
ALCANTOR, père de Dorimène.
ALCIDAS, frère de Dorimène.
LYCASTE, autre amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien.
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.[2]

La scène est dans une place publique.

SCÈNE I.

SGANARELLE, (*parlant à ceux qui sont dans sa maison.*) Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on vienne vite me querir chez le seigneur Géronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

A

SCÈNE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GER. (*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*) Voilà un ordre fort prudent.

SGAN. Ah ! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; j'allais chez vous vous chercher.

GER. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

SGAN. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GER. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGAN. Il s'agit[2] d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GER. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGAN. Mais auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GER. Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGAN. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle point franchement.

GER. Vous avez raison.

SGAN. Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GER. Cela est vrai.

SGAN. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GER. Je vous le promets.

SGAN. Jurez-en votre foi.

GER. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGAN. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GER. Qui ? vous ?

SGAN. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

GER. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGAN. Et quoi ?

GER. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGAN. Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

GER. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?

SGAN. Non. Est-ce qu'on songe à cela ?

GER. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance ?

SGAN. Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

GER. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

SGAN. Huit ans.

GER. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGAN. Sept ans.

GER. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGAN. Cinq ans et demi.

GER. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGAN. Je revins en cinquante-deux.

GER. De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble ; cinq ans en Hollande font dix-sept ; sept ans en Angleterre font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux ; si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGAN. Qui ? moi ? Cela ne se peut pas.

GER. Le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de faire cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée ; je ne vous conseille point de songer au ma-

riage ; et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGAN. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GER. Ah ! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGAN. C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GER. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

SGAN. Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

GER. Vous l'avez demandée ?

SGAN. Oui. C'est un mariage qui doit se conclure ce soir ; et j'ai donné ma parole.

GER. Oh ! mariez-vous donc ; je ne dis plus mot.

SGAN. Je quitterais le dessein que j'ai formé ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde ? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour ? et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem. Hé ! qu'en dites-vous ?

GER. Vous avez raison, je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGAN. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même. Que j'aurai de plaisir à voir de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa

quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde! Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GER. Il n'y a rien de plus agréable que cela ; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGAN. Tout de bon, vous me le conseillez ?

GER. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGAN. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GER. Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

SGAN. Dorimène.

GER. Cette jeune Dorimène si vive et si bien parée ?

SGAN. Oui.

GER. Fille du seigneur Alcantor ?

SGAN. Justement.

GER. Et sœur d'un certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée ?

SGAN. C'est cela.

GER. Bon parti! mariez-vous promptement.

SGAN. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GER. Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGAN. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GER. Je n'y manquerai pas.

SGAN. Serviteur.

GER. (*en s'en allant.*) La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! ô le beau mariage!

SCÈNE III.

SGANARELLE.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie

à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.*

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue,[5] et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGAN. (*à part, apercevant Dorimène.*) Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air et quelle taille! (*à Dorimène.*) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DOR. Je vais faire quelques emplettes.

SGAN. Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

DOR. Tout-à-fait aise, je vous assure. Comme vous êtes un fort galant[6] homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous.[7] Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les promenades, en un mot toutes les choses de plaisir; et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGAN. Ce sont quelques vapeurs qui viennent de me monter à la tête.

DOR. C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu: je m'en vais achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V.

GÉRONIMO, SGANARELLE.

Gér. Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de venir vous parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

Sgan. Cela n'est pas pressé.

Gér. Comment! que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

Sgan. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me semblait que j'étais dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que......

Gér. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savans philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

Sgan. (*seul.*) Il a raison; il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

Panc. (*se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*) Allez, vous êtes un impertinent, mon

ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGAN. Ah! bon. En voici un fort à propos.

PANC. (*de même, sans voir Sganarelle.*) Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu n'es qu'un ignorant, un ignorantissime.

SGAN. (*à part.*) Il a pris querelle contre quelqu'un. (*à Pancrace.*) Monsieur...

PANC. (*de même, sans voir Sganarelle.*) Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

SGAN. (*à part.*) La colère l'empêche de me voir. (*à Pancrace.*) Monsieur...

PANC. (*de même, sans voir Sganarelle.*) C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGAN. (*à part.*) Il faut qu'on l'ait fort irrité. (*à Pancrace.*) Monsieur le docteur...

PANC. Serviteur.

SGAN. Peut-on... ?

PANC. (*se retournant vers l'endroit par où il est entré.*) Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGAN. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANC. Un sujet le plus juste du monde.

SGAN. Et quoi?

PANC. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGAN. Puis-je demander ce que c'est?

PANC. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale: une licence épouvantable règne partout, et les magistrats qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état devraient mourir de honte de souffrir un

scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGAN. Quoi donc ?

PANC. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGAN. Comment ?

PANC. Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme.

SGAN. (*à part.*) Je pensais que tout fût perdu. (*à Pancrace.*) Monsieur le docteur, ne songez plus à tout cela—Je...

PANC. Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGAN. Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANC. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGAN. Il a tort. Je...

PANC. Une proposition condamnée par Aristote !

SGAN. Cela est vrai. Je...

PANC. En termes exprès !

SGAN. Vous avez raison. (*se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Mais je voudrais bien auparavant vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment sur ce mariage. Hé ! quel est votre avis là-dessus ?

PANC. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que je ne suis qu'une bête.*

SGAN. (*à part.*) La peste soit de l'homme ! (*à Pancrace.*) Hé ! monsieur le docteur, écoutez un peu les

gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANC. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGAN. Hé! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANC. Soit. Que voulez-vous me dire?

SGAN. Je veux vous parler de quelque chose.

PANC. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGAN. De quelle langue?

PANC. Oui.

SGAN. Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANC. Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGAN. Ah! c'est une autre affaire.

PANC. Voulez-vous me parler italien?

SGAN. Non.

PANC. Espagnol?

SGAN. Non.

PANC. Allemand?

SGAN. Non.

PANC. Anglais?

SGAN. Non.

PANC. Latin?

SGAN. Non.

PANC. Grec?

SGAN. Non.

PANC. Hébreu?

SGAN. Non, non; français, français, français.

PANC. Ah! français.

SGAN. Fort bien.

PANC. Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGAN. (*à part.*) Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANC. Que voulez-vous ?

SGAN. Vous consulter sur une petite difficulté.

PANC. Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute ?

SGAN. Pardonnez-moi. Je...

PANC. Vous voulez peut-être savoir si la logique est un art ou une science ?

SGAN. Ce n'est pas cela. Je...

PANC. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

SGAN. Non, non, non.

PANC. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGAN. Je veux vous l'expliquer ; mais il faut m'écouter.

(*Pendant que Sganarelle dit :*)

L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et je l'ai demandée à son père.

PANC. *dit en même temps, sans écouter Sganarelle :*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer ses pensées ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises ; et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*)

La parole n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*

Peste de l'homme !

PANCRACE, *au-dedans de sa maison.*

Oui, la parole est le truchement* du cœur, l'image de l'âme.

(*Il monte à la fenêtre, et continue.*)

C'est un miroir qui nous présente les secrets les plus arcanes de nos individus ; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGAN. C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANC. Je vous écoute, parlez.

SGAN. Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANC. Mais surtout soyez bref.

SGAN. Je le serai.

PANC. Evitez la prolixité.

SGAN. Hé ! monsi...

PANC. Point de circonlocution.

(*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

PANC. Hé quoi ! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer. Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours le docteur Pancrace...

SGAN. Quel extravagant babillard !

PANC. Homme de lettres, homme d'érudition...

SGAN. Encore !

PANC. (*en s'en allant.*) Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales, et politiques ; homme savant, savantissime, homme qui possède, *superlativè*, fable, mythologie et histoire, grammaire, poésie, rhétorique, mathématiques, arithmétique, physique et métaphysique, géométrie, architecture, médecine, astronomie, astrologie, physionomie, etc.

SCÈNE VII.

SGANARELLE.

Oh, quel homme insupportable ! On me l'avait bien

dit que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPH. Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGAN. Monsieur le docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire, et je suis venu ici pour vous consulter. (*à part.*) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPH. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, Je suis venu, mais, Il me semble que je suis venu.

SGAN. Il me semble !

MARPH. Oui, monsieur.

SGAN. Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque cela est.

MARPH. Il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGAN. Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPH. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGAN. Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPH. Il me paraît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle : mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGAN. Vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien certainement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPH. Je n'en sais rien.

SGAN. Je vous le dis.

MARPH. Cela peut être.

SGAN. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPH. Il n'est pas impossible.

SGAN. Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPH. L'un ou l'autre.

SGAN. (*à part.*) Ah ! ah ! voici une autre musique. (*à Marphurius.*) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPH. Selon la rencontre.

SGAN. Ferai-je mal ?

MARPH. Par aventure.

SGAN. De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPH. C'est mon dessein.

SGAN. J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPH. Cela peut être.

SGAN. Que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

MARPH. Je ne sais.

SGAN. Que me conseillez-vous de faire ?

MARPH. Ce qu'il vous plaira.

SGAN. J'enrage.

MARPH. Je m'en lave les mains.

SGAN. Je te ferai changer de note, chien de philosophe.

(*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

MARPH. Ah ! ah ! ah !

SGAN. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPH. Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGAN. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de tout ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPH. Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.

SGAN. Je m'en lave les mains.

PRÉCIS DES QUATRE SCÈNES SUIVANTES.

Sganarelle voulant absolument savoir la destinée de son mariage va consulter deux Bohémiennes,[1] ° diseuses de bonne aventure ; celles-ci ne lui ayant pas donné plus de satisfaction que les philosophes, il se dispose à aller trouver un grand magicien, qui, par son art admirable, sait lire dans l'avenir ; mais surprenant Dorimène qui se promène avec le jeune Lycaste, il pense qu'il n'a pas besoin d'autre éclaircissement.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE.

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà !

(*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALC. Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu.

SGAN. Monsieur, votre serviteur.

ALC. Vous venez pour conclure le mariage ?

SGAN. Excusez-moi.

ALC. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGAN. Je viens ici pour un autre sujet.

ALC. J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGAN. Il n'est pas question de cela.

ALC. Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGAN. Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALC. Allons, entrez donc, mon gendre.

SGAN. J'ai un petit mot à vous dire.

Alc. Ne faisons point de cérémonie. Entrez vite, s'il vous plaît.

Sgan. Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

Alc. Vous voulez me dire quelque chose?

Sgan. Oui.

Alc. Et quoi?

Sgan. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

Alc. Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

Sgan. Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle aurait trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

Alc. Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

Sgan. Enfin voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille point de me la donner.

Alc. Vous moquez-vous? J'aimerais mieux mourir que de manquer à ma parole.

Sgan. Je vous en dispense; et je...

Alc. Point du tout. Je vous l'ai promise; et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent. J'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner.

Sgan. Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

Alc. Ecoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela: mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensais, et je croyais avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; et j'allais faire un pas dont je me serais peut-être long-temps repenti. Mais voici le fils qui vient me rendre réponse.

SCÈNE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALC. (*d'un ton doucereux.*) Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGAN. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALC. (*toujours avec le même ton.*) Mon père m'a dit, monsieur, que vous étiez venu vous dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGAN. Oui, monsieur. C'est avec regret ; mais...

ALC. Oh ! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGAN. J'en suis fâché, je vous assure, et je souhaiterais...

ALC. Cela n'est rien, vous dis-je.

(*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*)

Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées laquelle vous voulez.

SGAN. De ces deux épées ?

ALC. Oui, s'il vous plaît.

SGAN. A quoi bon ?

ALC. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGAN. Comment ?

ALC. D'autres gens feraient plus de bruit, et s'emporteraient contre vous ; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je viens vous

dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGAN. Voilà un compliment fort mal tourné.

ALC. Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGAN. Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (*à part.*) La vilaine façon de parler que voilà !

ALC. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGAN. Hé ! monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALC. Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGAN. Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALC. Vous ne voulez pas vous battre ?

SGAN. Nenni, ma foi.

ALC. Tout de bon ?

SGAN. Tout de bon.

ALC. (*après lui avoir donné des coups de bâton.*) Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous ; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes ; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGAN. (*à part.*) Quel terrible homme !

ALC. (*lui présente encore les deux épées.*) Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGAN. Encore ?

ALC. Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGAN. Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALC. Assurément ?

SGAN. Assurément.

ALC. Avec votre permission donc...

(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGAN. Ah ! ah ! ah !

ALC. Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(*Alcidas lève le bâton.*)

SGAN. Hé bien ! j'épouserai, j'épouserai.

ALC. Ah ! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement : car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous assure ; et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père pour lui dire que tout est d'accord.

(*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*)

SCÈNE XVII, ET DERNIÈRE.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALC. Mon père, voilà monsieur qui est tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCAN. Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel ! m'en voilà déchargé ; et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

NOTES.

[1] Molière, le père de la scène comique française, naquit à Paris, en 1620, et mourut en 1673.

[2] *Pyrrhonien.* Qui suit la doctrine de Pyrrhon, qui, chez les anciens Grecs, fut le chef d'une secte de philosophes qui doutaient ou affectaient de douter de tout.

[3] Il s'agit d', *the matter in question is.*

[4] Parti, *match.*

[5] Queue, *the train of a gown.*

6 Galant, *polite, well-bred.*
7 Comme des loups-garous, *like owls.*
8 Une bête, *a blockhead, a fool, a silly fellow, an ass.*
9 Truchement *ou* trucheman, *an interpreter.*
10 Bohémienne, *a gipsy.*



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,[1]

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

SUJET.

M. de Pourceaugnac, avocat à Limoges, vient à Paris, pour épouser Julie qu'il n'a jamais vue. Éraste, amant de Julie, secondé de l'adroit Sbrigani, cherche à le faire renoncer à son mariage en lui jouant plusieurs tours. Les gens qui suivent M. de Pourceaugnac dans la scène suivante ont été apostés pour l'insulter, et Éraste l'aborde ensuite et lui persuade qu'il a passé deux ans à Limoges, et qu'il l'a connu, ainsi que sa famille.

M. DE POURCEAUGNAC; SBRIGANI, *Napolitain, homme d'intrigue.*

M. DE POURC. (*parlant à des gens qui le suivent.*) Hé bien? quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Ah! Quelle sotte ville et quelles sottes gens! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds[2] qui vous regardent et se mettent à rire! Hé! messieurs les badauds,[3] faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez.

SBRIG. (*parlant aux mêmes personnes.*) Qu'est-ce que c'est, messieurs? que veut dire cela? À qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURC. Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIG. Quel procédé est le vôtre! Et qu'avez-vous à rire?

M. DE POURC. Fort bien.

SBRIG. Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en lui?

M. DE POURC. Oui....

SBRIG. Est-il autrement que les autres?

M. DE POURC. Suis-je tortu ou bossu?

SBRIG. Apprenez à connaître les gens.

M. DE POURC. C'est bien dit.

SBRIG. Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURC. Cela est vrai.

SBRIG. Personne de condition.

M. DE POURC. Oui, gentilhomme limousin.

SBRIG. Homme d'esprit.

M. DE POURC. Qui a étudié en droit.

SBRIG. Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURC. Sans doute.

SBRIG. Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURC. Assurément.

SCRIG. Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

M. DE POURC. (*à Sbrigani.*) Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIG. Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURC. Je suis votre serviteur.

SBRIG. Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeûné; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous: et comme je sais que vous n'êtes jamais venu dans ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous offrir mes services à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudrait.

M. DE POURC. C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIG. Je vous l'ai déjà dit ; du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURC. Je vous suis obligé.

SBRIG. Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURC. Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIG. J'y ai vu quelque chose d'honnête...

M. DE POURC. Je suis votre serviteur.

SBRIG. Quelque chose d'aimable...

M. DE POURC. Ah ! ah !

SBRIG. De gracieux...

M. DE POURC. Ah ! ah !

SBRIG. De doux...

M. DE POURC. Ah ! ah !

SBRIG. De majestueux...

M. DE POURC. Ah ! ah !

SBRIG. De franc...

M. DE POURC. Ah ! ah !

SBRIG. Et de cordial...

M. DE POURC. Ah ! ah !

SBRIG. Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURC. Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIG. C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURC. Je le crois.

SBRIG. Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout-à-fait sincère...

M. DE POURC. Je n'en doute point.

SBRIG. Ennemi de la fourberie...

M. DE POURC. J'en suis persuadé.

SBRIG. Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens. Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres : mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu la manière de s'habiller de mon pays.

M. DE POURC. C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour.

SBRIG. Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURC. C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche ; il fera du bruit ici.

SBRIG. Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURC. Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIG. Le roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURC. Je le crois.

SBRIG. Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURC. Non, j'allais en chercher un.

SBRIG. Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE SUIVANTE.

ÉRASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ÉRAS. Ah ! qu'est ceci ? que vois-je ? quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnaître !

M. DE POURC. Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRAS. Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs !

M. DE POURC. Pardonnez-moi. (*bas, à Sbrigani.*) Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRAS. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURC. C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ÉRAS. Vous ne vous remettez point mon visage ?

M. DE POURC. Si fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connais point.

ÉRAS. Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

M. DE POURC. Excusez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ÉRAS. Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

M. DE POURC. Petit-Jean.

ÉRAS. Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

M. DE POURC. Le Cimetière des Arènes ?

ÉRAS. Justement. C'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURC. Excusez-moi, je me le remets. (*à Sbrigani.*) Je veux mourir si je m'en souviens !

SBRIG. (*bas, à M. de Pourceaugnac.*) Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRAS. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIG. (*à M. de Pourceaugnac.*) Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRAS. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre...là...qui est si honnête homme ?

M. DE POURC. Mon frère le consul ?

ÉRAS. Oui.

M. DE POURC. Il se porte le mieux du monde.

ÉRAS. Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là...monsieur votre...

M. DE POURC. Mon cousin l'assesseur ?

ÉRAS. Justement.

M. DE POURC. Toujours gai et gaillard.

ÉRAS. Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle, le... ?

M. DE POURC. Je n'ai point d'oncle.

ÉRAS. Vous en aviez pourtant en ce temps-là...

M. DE POURC. Non, rien qu'une tante.

ÉRAS. C'est ce que je voulais dire ; madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

M. DE POURC. Elle est morte depuis six mois.

ÉRAS. Hélas ! la pauvre femme ! Elle était si bonne personne !

M. DE POURC. Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRAS. Quel dommage ç'aurait été !

M. DE POURC. Le connaissez-vous aussi ?

ÉRAS. Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURC. Pas des plus grands.

ÉRAS. Non, mais de taille bien prise.

M. DE POURC. Hé ! oui.

ÉRAS. Qui est votre neveu...

M. DE POURC. Oui.

ÉRAS. Fils de votre frère ou de votre sœur...

M. DE POURC. Justement.

ÉRAS. Chanoine de l'église de...Comment l'appelez-vous ?

M. DE POURC. De Saint-Étienne.

ÉRAS. Le voilà ; je ne connais autre.

M. DE POURC. (*à Sbrigani.*) Il dit toute la parenté.

SBRIG. Il vous connaît plus que vous ne croyez.

M. DE POURC. A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans notre ville ?

ÉRAS. Deux ans entiers.

M. DE POURC. Vous étiez donc là quand mon cousin fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?[4]

ÉRAS. Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURC. Cela fut galant.

ÉRAS. Très-galant.

M. DE POURC. C'était un repas bien troussé.

ÉRAS. Sans doute.

M. DE POURC. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

ÉRAS. Oui.

M. DE POURC. Parbleu ! il trouva à qui parler.

ÉRAS. Ah ! ah !

M. DE POURC. Il me donna un soufflet...mais je lui dis bien son fait.

ÉRAS. Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURC. Je n'ai garde de...

ÉRAS. Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURC. Ce serait vous...

ÉRAS. Non ; vous logerez chez moi.

SBRIG. (*à M. de Pourceaugnac.*) Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRAS. Où sont vos hardes ?

M. DE POURC. Je les ai laissées avec mon valet où je suis descendu.

ÉRAS. Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURC. Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIG. C'est prudemment avisé.

M. DE POURC. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRAS. On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIG. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRAS. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIG. Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRAS. (*à M. de Pourceaugnac.*) Je vous attends avec impatience.

M. DE POURC. (*à Sbrigani.*) Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

SBRIG. Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRAS. (*seul.*) Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà !

SCÈNE SUIVANTE.

UN APOTHICAIRE, ÉRASTE.

ÉRAS. Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'Apoth. Non, monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur ; et je ne suis qu'apothicaire, pour vous servir.

Éras. Et monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'Apoth. Oui. Il est là à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

Éras. Non, ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'Apoth. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. En vérité, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile ; c'est un homme qui sait la médecine à fond. Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaisir d'être son malade : et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

Éras. En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'Apoth. Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois.

Éras. Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'Apoth. Le voici qui vient.

SCÈNE SUIVANTE.

Éraste, Premier Médecin, L'Apothicaire, Un Paysan, Une Paysanne.

Le Pay. (*au médecin.*) Monsieur, il n'en peut plus ; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

Pre. Med. Le malade est un sot ; d'autant plus que dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas à la tête, selon Galien, mais à la poitrine qu'il doit avoir mal.

La Pay. (*au médecin.*) Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

Pre. Med. Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes ; que ne guérit-il ? Combien de fois a-t-il été saigné ?

La Pay. Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

Pre. Med. Quinze fois saigné ?

La Pay. Oui.

Pre. Med. Et il ne guérit point ?

La Pay. Non, monsieur.

Pre. Med. C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang.

SCÈNE SUIVANTE.

Éraste, Premier Médecin, L'Apothicaire.

Éras. (*au médecin.*) C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

Pre. Med. Oui, monsieur ; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

Éras. Le voici.

Pre. Med. La conjoncture est tout-à-fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE SUIVANTE.

M. de Pourceaugnac, Éraste, Premier Médecin, L'Apothicaire.

Éras. (*à M. de Pourceaugnac.*) Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter ; (*montrant le médecin*) mais voilà une personne entre les mains de

qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PRE. MED. Le devoir de ma profession m'y oblige; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURC. (*à part.*) C'est son maître-d'hôtel, sans doute; et il faut que ce soit un homme de qualité.

PRE. MED. (*à Eraste.*) Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURC. Il ne faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PRE. MED. Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRAS. (*au médecin.*) Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURC. Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRAS. Laissez-moi faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURC. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRAS. C'est ce que je veux faire. (*bas, au médecin.*) Je vous recommande surtout de ne point le laisser sortir de vos mains; car parfois il veut s'échapper.

PRE. MED. Ne vous mettez pas en peine.

ÉRAS. (*à M. de Pourceaugnac.*) Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURC. Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCENE SUIVANTE.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN.

PRE. MED. Voici un habile homme, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURC. Il ne faut point tant de cérémonies,

vous dis-je ; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PRE. MED. Allons, des siéges.

(*Des laquais entrent et donnent des siéges.*)

PRE. MED. Allons, monsieur, prenez votre place.

(*Les deux médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. DE POURC. (*s'asseyant.*) Votre très-humble valet. (*Les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*) Que veut dire cela ?

PRE. MED. Mangez-vous bien, monsieur ?

M. DE POURC. Oui ; et je bois encore mieux.

PRE. MED. Tant pis. C'est une marque de la chaleur qui est au-dedans. Dormez-vous bien ?

M. DE POURC. Oui, quand j'ai bien soupé.

PRE. MED. Faites-vous des songes ?

M. DE POURC. Quelquefois.

PRE. MED. De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURC. De la nature des songes. Quelle étrange conversation est-ce là ?

PRE. MED. Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre maladie devant vous, et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

M. DE POURC. Quel raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PRE. MED. Comme on ne peut guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, vous me permettrez, monsieur, de considérer la maladie dont il s'agit,[6] avant de toucher aux remèdes qu'il nous faudra faire pour le parfait rétablissement. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade est attaqué de cette sorte de folie que nous nommons mélancolie hypocondriaque ; espèce de folie très-fâcheuse, et qui demande un Esculape comme vous, consommé dans notre art. Pour diagnostique incontestable de la maladie dont il est manifestement atteint et convaincu, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance : signes de cette mala-

die si bien marqués chez le divin Hippocrate. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, il ne sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, je suis d'avis que les saignées soient fréquentes : d'abord dans la veine *basilique*, puis dans la *céphalique ;* et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir. Voilà les remèdes que je propose. *Dixi.*

SEC. MED. A Dieu ne plaise, monsieur, que j'ajoute à ce que vous venez de dire. Il ne me reste qu'à féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et qu'à lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés, et dont il doit recevoir du soulagement.

M. DE POURC. Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Qu'est-ce que tout ceci, et que voulez-vous dire avec toutes vos sottises ?

PRE. MED. Bon ! dire des injures ! Voilà un diagnostique qui nous manquait pour la confirmation de son mal.

M. DE POURC. Avec qui m'a-t-on mis ? Sortons vite d'ici.

PRE. MED. Autre diagnostique, l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURC. Que me voulez-vous ?

PRE. MED. Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURC. Me guérir !

PRE. MED. Oui, vraiment.

M. DE POURC. Je ne suis pas malade.

PRE. MED. Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURC. Je vous dis que je me porte bien.

PRE. MED. Nous savons mieux que vous comment vous vous portez ; et nous voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURC. Si vous êtes médecins, je n'ai pas besoin de vous ; et je me moque de la médecine.

PRE. MED. Ho ! ho ! voici un homme plus fou que nous ne pensions.

M. DE POURC. Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PRE. MED. Je ne m'étonne pas si leur fils est insensé.

(M. de Pourceaugnac trouve le moyen de s'échapper. Le Premier Médecin va le chercher chez Oronte, père de Julie.)

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PRE. MED. Il y a, monsieur, un certain Pourceaugnac qui doit épouser votre fille.

ORON. Oui ; je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

PRE. MED. Il est venu, et s'est enfui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends de procéder au mariage que je ne l'aie guéri.

ORON. Comment donc ?

PRE. MED. Votre prétendu gendre a été constitué mon malade ; sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir est un meuble qui m'appartient ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'il n'ait subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORON. Il a quelque mal ?

PRE. MED. Oui, sans doute.

ORON. Et quel mal, s'il vous plaît ?

PRE. MED. Ne vous mettez pas en peine. Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer vos noces avec lui, sous peine d'encourir la disgrâce de la faculté, et d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORON. Puisque c'est ainsi, je m'opposerai au mariage.

PRE. MED. On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

Oron. A la bon heure.

Pre. Med. Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

Oron. J'y consens.

Pre. Med. Oui, il faut qu'il meure, ou que je le guérisse.

Oron. Je le veux bien.

SCÈNE SUIVANTE.

Oronte ; Sbrigani, *déguisé en marchand flamand.*

Sbrig. Monsieur, avec votre permission, je suis un marchand flamand qui voudrait vous faire une petite question.

Oron. Quoi, monsieur ?

Sbrig. Mettez le chapeau sur la tête, monsieur, s'il vous plaît.

Oron. Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.

Sbrig. Je ne dirai rien, monsieur, si vous ne mettes pas le chapeau sur la tête.

Oron. Soit. Qu'y a-t-il, monsieur ?

Sbrig. Vous ne connaissez point dans cette ville un certain monsieur Oronte ?

Oron. Oui, je le connais.

Sbrig. Et quel homme est-il, monsieur, s'il vous plaît ?

Oron. C'est un homme comme les autres.

Sbrig. Je vous demande, monsieur, s'il est un homme riche, qui a du bien.

Oron. Oui.

Sbrig. Mais riche, extrêmement riche, monsieur ?

Oron. Oui.

Sbrig. J'en suis bien aise, monsieur.

Oron. Mais pourquoi cela ?

Sbrig. C'est, monsieur, pour une petite raison de conséquence pour nous.

Oron. Mais encore pourquoi ?

Sbrig. C'est, monsieur, que ce monsieur Oronte donne sa fille en mariage à un certain monsieur de Pourceaugnac.

ORON. Hé bien ?

SBRIG. Et ce monsieur de Pourceaugnac, monsieur, est un homme qui doit beaucoup à dix ou douze marchands flamands qui sont venus ici.

ORON. Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

SBRIG. Oui, monsieur, et depuis huit mois nous avons obtenu une petite sentence contre lui, et il a remis à payer ses créanciers de la dot que ce monsieur Oronte donne à sa fille.

ORON. Ho ! ho ! il a remis là à payer ses créanciers ?

SBRIG. Oui, monsieur, et avec une grande dévotion nous tous attendons ce mariage.

ORON. (*à part.*) L'avis n'est pas mauvais. (*haut.*) Je vous donne le bonjour.

SBRIG. Je remercie, monsieur, de la faveur grande.

ORON. Votre très-humble valet.

SBRIG. (*Seul, après avoir ôté sa barbe et l'habit de flamand qu'il a par-dessus le sien.*) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de flamand pour songer à d'autres machines ; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre.

PRÉCIS DE LA SCÈNE SUIVANTE.

Sbrigani rencontre M. de Pourceaugnac qui cherche le logis d'Oronte ; il parvient à le dégoûter entièrement de son mariage avec Julie, en la lui représentant comme une coquette achevée.

SCÈNE SUIVANTE.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURC. Bonjour, monsieur, bonjour.

ORON. Serviteur, monsieur, serviteur.

M. DE POURC. Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORON. Oui.

M. DE POURC. Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORON. A la bonne heure.

M. DE POURC. Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limousins soient des sots ?

ORON. Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ?

M. DE POURC. Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

ORON. Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

M. DE POURC. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans (*en mettant la main sur son front*) quelque morceau de judiciaire pour se conduire et pour se faire informer de l'histoire du monde.

ORON. Vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a été mis chez un médecin pour être guéri de la folie ?

M. DE POURC. C'est une pièce que l'on m'a faite, et je ne suis point fou.

ORON. Le médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURC. Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je veux le voir l'épée à la main.

ORON. Je sais ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURC. Quelles dettes ?

ORON. La feinte ici est inutile ; et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURC. Quel marchand flamand ? Quels créanciers ? Quelle sentence obtenue contre moi ?

ORON. Vous savez bien ce que je veux dire.

PRÉCIS DU RESTE DE LA PIÈCE.

Deux femmes de différentes provinces viennent ensuite s'opposer au mariage de M. de Pourceaugnac, comme étant mariées à lui. Elles sont accompagnées de plusieurs enfans, qui crient après lui, papa, papa. M. de Pourceaugnac craignant d'être arrêté et pendu comme bigame, se résout à se déguiser et à quitter la ville en habit de femme. Éraste amène ensuite Julie à son père, et lui fait accroire qu'elle voulait s'enfuir avec M. de Pourceaugnac. Le père touché du procédé d'Éraste, lui donne sa fille en mariage, et augmente sa dot de dix mille écus. Un trait de plaisanterie qu'il ne faut pas omettre, c'est que M. de Pourceaugnac, après avoir été raillé et joué de toutes les manières par les intrigues de Sbrigani, dit de lui, en le quittant, Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé dans cette ville.

NOTES SUR M. DE POURCEAUGNAC.

[1] Cette pièce est traduite en anglais, sous le titre de *Squire Lubberly.*

[2] Nigaud, *a silly fool.*

[3] *Badaud.* Celui qui s'arrête de surprise ou par curiosité devant tout ce qu'il voit, comme s'il n'avait jamais rien vu. (*A nickname for Parisians, as* Cockney *for Londoners.*)

[4] Quand mon cousin fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur, *when our governor was godfather to my cousin's child.*

[5] *Pistole.* Monnaie d'or d'Italie, d'Espagne, etc. En France monnaie de compte qui valait dix francs.

[6] Dont il s'agit, *in question.*

[7] Vous ne m'abuserez pas là-dessus, *you shall not impose upon me in this matter.*

LE SOURD.

OU

L'AUBERGE PLEINE.

COMÉDIE DE DESFORGES.

PERSONNAGES.

DORBE, capitaine de dragons, amant de Joséphine.
DANIÈRES, promis à Joséphine.
DOLIBAN, bon bourgeois.
JOSÉPHINE DOLIBAN, amante.
ISIDORE, sœur de Dorbe, amie de Joséphine.
MAD. LEGRAS, maîtresse de l'auberge.
PÉTRONILLE, servante de l'auberge.

(*La scène se passe dans une auberge à Avignon.*)

DOLIBAN, DANIÈRES.

DOL. Savez-vous bien, mon gendre, que vous avez de l'esprit?

DAN. De l'esprit? oui vraiment; cependant personne ne veut le croire, et cela par jalousie de mon voyage à Paris, qui m'a formé prodigieusement; car, si vous m'aviez vu avant, j'étais bête à faire plaisir.[1]

DOL. Mais, à présent, vous êtes bien changé.

DAN. Changé! du tout au tout, au point que je ne me reconnais pas moi-même. En société je vous décoche un joli petit canembourge.

DOL. Calembourg,[2] vous voulez dire?

DAN. Calem...ah, ah! calem...oh! calembourg ou canembourge; on entend toujours bien ce que l'on veut dire.

DOL. Cela veut dire que cela ne dit rien. Enfin, c'est à Paris que vous avez gagné tout cet esprit-là ?

DAN. Oui, beau-père. Mon voyage de Paris me coûte cher ; je suis sûr que pour trois mois il me revient...oh ! oui, je suis sûr qu'il me revient à plus de mille écus. Aussi, quand j'ai vu que je gagnais de l'esprit d'un côté, et que je perdais mon argent de l'autre, j'ai dit, voilà assez d'esprit maintenant, mais on n'a jamais assez d'argent ; disposons le papa Doliban à me donner sa fille en mariage, et je dis, allons faire la noce dans mon pays. Ce qui est dit est fait ; vous êtes venu voir le local ; joli, n'est-ce pas ? non, je vous le demande, est-il joli ?

DOL. Il faut bien que je l'aie trouvé tel, puisque j'ai écrit à ma fille de partir sur-le-champ, avec sa bonne amie, pour venir voir la nouvelle terre que je viens d'acquérir dans votre voisinage, près de la fontaine de Vaucluse.

DAN. Comment ? vous ne lui avez donc pas dit qu'il s'agissait[3] de son mariage avec moi ?

DOL. Non.

DAN. Pourquoi donc ça, monsieur ? il fallait le lui dire.

DOL. J'ai voulu lui ménager[4] le plaisir de la surprise.

DAN. Oh ! le bon père, qui pense à tout. Elle est charmante au moins, et ce sera la perle du comtat, quoique nos fillettes ici elles ne sont pas mal. Mais je dis, beau père, voilà qu'il se fait tard, et ça n'arrive pas cette jeunesse.

DOL. Tenez, je commence comme vous à m'impatienter ; le jour tombe, allons au-devant[5] de ces dames.

SCÈNE SUIVANTE.

DOLIBAN, DANIÈRES, MAD. LEGRAS.

DOL. Madame Legras, dès que les deux personnes que j'ai désignées arriveront, vous voudrez bien les placer comme nous en sommes convenus.

MAD. LE. Monsieur, je n'ai plus que deux chambres,

et personne ne les aura qu'elles ; leurs noms, afin de ne pas confondre ?

DOL. Joséphine Doliban, et Isidore Dorbe.

Mad. LE. Voilà qui est en règle. (*Elle appelle.*) Pétronille ?

(*Pétronille entre.*)

PÉTRO. Madame !

Mad. LE. Les numéros 19 et 20, pour ces deux dames qui vont arriver. (*Pétronille sort.*) Ces messieurs vont faire un tour ?

DAN. Oui, madame, sur le pont d'Avignon.

Mad. LE. Il vous sera difficile d'aller jusqu'au bout.

DAN. Bon ! parce que le pont est cassé par-ci par-là ? et à la nage, donc ; moi, tel que vous me voyez, je nage comme le poisson dans l'eau ; c'est là mon fort. Ah ! madame Legras, un fier souper au moins ; nous serons quatre, six francs par tête. (*Il se tourne du côté de Doliban.*) Six francs par tête ; le beau-père voit que je fais très-joliment les choses, perce qu'enfin, pour six francs, on peut bien...sûrement. Eh bien ! papa, papa, allons nous promener. (*Il sort.*)

DOL. C'est un sot homme que monsieur mon gendre ; j'ai été un peu vite, mais patience. (*Il sort.*)

AUTRE SCÈNE DU SOURD.

Mad. LEGRAS, PÉTRONILLE ; DORBE, *prétendu sourd.*

(Dorbe, prévenu que l'auberge est pleine et qu'il n'y a plus de lits, a parié vingt-cinq louis qu'il sera logé, lui et son cheval, qu'il soupera avec Joséphine et Isidore, et qu'il aura un lit.)

Mad. LE. Allons, déterminément, riche ou non, ce M. Danières est ce qui s'appelle un sot homme, et si l'une de ces dames est assez malheureuse pour...(*Elle voit Dorbe.*) Mais que veut ce monsieur, qui s'assied près de la cheminée, sans rien dire à personne ? Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

DOR. Jamais, madame, cela ne vaut rien ; et puis d'ailleurs ne vous dérangez pas.

Mad. Le. Monsieur voudrait peut-être loger ici?

Dor. Comment! il n'est pas encore ici. Je l'attends.

Mad. Le. Qui, monsieur?

Dor. Oui, madame, je suis bien aise de savoir qu'il sera dans une bonne auberge.

Mad. Le. Mais qu'est-ce qu'il me chante donc, ce monsieur-là; est-il fou?

Pétro. Non, madame, il n'est que sourd; mais il l'est que le tonnerre tomberait à ses côtés qu'il ne l'entendrait pas.

Mad. Le. Il est là comme chez lui; quel dommage, il a l'air d'un honnête homme: tâchons pourtant de lui faire entendre que je ne puis pas le loger. Monsieur, je suis bien mortifiée...

Dor. Pas tant, madame; il a fait fort beau aujourd'hui, je vous assure.

Mad. Le. Je ne puis pas vous loger.

Dor. Ah! oui, madame, j'ai trouvé le chemin superbe pour voyager.

Mad. Le. Quelle réponse! il me parle beau temps quand je lui parle pluie. Voyons encore une fois: Monsieur, je suis au désespoir...

Dor. Et moi aussi, madame, cela fait un magnifique coup-d'œil; j'ai été fort étonné en arrivant ici.

Mad. Le. Il n'y a pas moyen d'y tenir; après tout, laissons-le là, près de cette cheminée; il n'y fait pas grand mal.

AUTRE SCÈNE DU SOURD.

Joséphine, Danières, Isidore, Dorbe, Pétronille, Doliban, Mad. Legras.

(Dorbe n'est connu ni de Doliban, ni de Danières, et il a écrit à Joséphine et à Isidore "de tout voir, de tout entendre, et de ne rien dire.")

Dan. Oui, mesdames, c'est ici la salle à manger; c'est là que nous allons manger.

JOSÉPHINE et ISIDORE, (*apercevant Dorbe.*) Dieux !

DAN. Qu'est-ce que vous avez donc, vous autres ?

DOL. Quel est donc ce monsieur qui est là fort tranquille à feuilleter son *agenda*, et qui ne s'aperçoit seulement pas que nous sommes ici ?

Mad. LE. C'est un homme singulier, voilà tout ce que je puis vous en dire ; je m'en suis amusée, amusez-vous-en à votre tour : je vous laisse avec lui, tirez-vous-en comme vous pourrez.

DAN. Ce sera bientôt fait. (*Il se met derrière lui et lui frappe sur l'épaule.*) Monsieur, ce n'est pas ici une table d'hôte, il faut que vous alliez manger ailleurs.

DOR. Non, monsieur, quelque politesse qu'on me fasse, je n'accepte jamais la place d'honneur ; je suis fort bien ici, et j'y reste.

DAN. Tiens ! Il s'agit bien de la place d'honneur ou de déshonneur. Il n'y a pas de couvert ici pour vous, ainsi, allez-vous-en.

DOR. Monsieur, vous me comblez par tant d'honnêteté : croyez que j'en sens tout le prix ; mais je ne quitterai point la place, c'est la seule qui me convienne avec d'aimables étrangers comme vous.

DAN. Eh mais ! qu'est-ce qu'il dit donc, beau-père ? moi je n'y comprends rien du tout.

DOL. Rien n'est pourtant plus facile à comprendre ; c'est que ce monsieur, homme aimable d'ailleurs, a le malheur d'être sourd.

DAN. Oh ! que ne le disiez-vous donc tout de suite, j'ai la voix forte, et je lui aurai bientôt fait entendre raison. (*Criant.*) Monsieur, il n'y a pas de couvert ici pour vous, ainsi, allez-vous-en : allons, Brrr. ça commence à m'ennuyer.

DOR. Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument, je vais me mettre entre ces deux dames, si elles veulent bien y consentir. (*Dorbe se place au milieu des dames, et prend son couvert.*)

DAN. Ah ça, voulez-vous bien laisser mon couvert là ! (*Dorbe prend sa serviette, Danières le voit et lui*

dit :) Prenez tout. (*Il lui passe tout le couvert, et dit avec humeur :*) Et moi, dans tout ça, moi, moi...

Isi. Mais, monsieur, si vous ne finissez, nous ne souperons pas d'aujourd'hui. Cet homme est sourd, mais il a l'air noble et distingué: il n'entendra pas ce que nous dirons, ainsi faites monter un couvert, et mettez-vous là.

Dol. Mademoiselle a raison. Monsieur se croit dans une auberge à table d'hôte ; il est privé du bonheur d'entendre, ainsi laissons-le tranquille, et n'ajoutons pas à son infortune.

Dan. Mais, monsieur Doliban, c'est que c'est très... très-désagréable...Pétronille ! un couvert.

Dor. La place d'honneur à moi, qui n'ai pas celui d'être connu ; c'est une faveur que l'on rencontre rarement en voyage, et surtout si gracieusement accordée: je m'en souviendrai, monsieur, je vous assure.

Dan. Il n'y a pas de quoi, monsieur ; mais attendez-moi donc, vous mangez tout, je n'aurai rien. Pétronille ! il ne se gêne pas, il prend la meilleure place, il se met au milieu de ces deux dames, il s'invite tout seul...Pétronille ! voulez-vous bien venir aujourd'hui, voyons ?

Pétro. Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut ? vous criez comme si le feu était à la maison.

Dan. Parbleu, tu le vois bien ! un couvert, puisque ce maudit sourd s'est emparé de ma place.

Dor. Voici une des meilleures auberges que j'aie rencontrées de ma vie.

Dan. Et pas chère, à ce que vous croyez ; mais vous verrez, vous verrez.

Dor. Et la société, surtout ; oh ! ses politesses sont d'une délicatesse !

Pétro. Ah ! ah ! ah ! ah !

Dan. Eh bien ! qu'est-ce que vous avez à rire ? je n'aime pas qu'on me rie au nez.

Pétro. Ah ! monsieur, je vous demande bien pardon ; mais je ris de voir qu'un sourd l'entend mieux

que vous, qui avez pourtant deux fières oreilles. Allons, monsieur Danières, mettez-vous là, et mangez bien, puisque c'est vous qui payez si généreusement.

DAN. Oui, c'est moi qui paie pour ce monsieur, pour ces deux dames, et puis pour moi ; mais pour le sourd, tu entends bien qu'il reste, puisqu'on ne veut pas le faire déguerpir, mais il paiera son écot ; je n'irai pas payer pour un homme que je n'ai jamais vu.

DOL. Comment voulez-vous qu'un homme honnête ne paie pas dans une auberge la dépense qu'il y fait ?

DOR. Voilà d'excellentes perdrix, mesdames ; si j'osais...

ISI. Comme il découpe avec grâce ! M. Danières ; il est aimable au moins ce sourd-là.

DAN. Qu'est-ce que cela me fait à moi : sans lui nous aurions parlé de nos affaires avec vous et le papa, au lieu qu'à présent nous ne pouvons pas.

DOL. Qui vous en empêche, puisqu'il est sourd ?

DAN. C'est un étranger, je n'irai pas parler devant un étranger.

DOL. Il ne vous entendra pas. Tenez, il ne prend pas garde à nous ; il mange.

DAN. Il mange à faire trembler, il paiera double.

JOS. Mais vous qui parlez, vous ne mangez pas, mon père.

DOL. Je m'amuse de l'appétit de ce monsieur ; il dévore, et tout en vous regardant l'une et l'autre avec des yeux de feu : il me paraît qu'il n'est pas ennemi des dames.

ISI. Qui peut l'être, monsieur ?

DAN. Oui ! oui, c'est un charmant convive ! il boit tout, mange tout, ne dit rien, n'entend rien. Oh ! c'est charmant !

JOS. Eh bien, il ne dira rien, et c'est un grand avantage, car dans vos repas, messieurs, vous vous émancipez devant des gens que vous croyez sourds, et qui, pour votre malheur, ne le sont pas toujours.

DOR. Pardon, si je vous interromps, mademoiselle ;

ne disiez-vous pas que nous voilà à la fin des beaux jours ? Non pas dans ce pays, où je m'aperçois qu'ils recommencent : aussi on me l'avait bien dit, c'est un climat superbe.

ISI. Il faut que je m'amuse à faire la conversation avec lui.

DAN. Oui, une belle conversation ; vous lui parlerez blanc, il vous répondra noir.

ISI. Il se fait plus d'une conversation comme cela, entre gens qui ne sont pas sourds.

JOS. Pourquoi s'amuser de l'infirmité de ce monsieur ? n'est-il pas assez à plaindre ?

DOL. Ma fille a raison. Ma belle demoiselle, tous les malheureux ont droit à notre compassion.

ISI. Le grand mal de le questionner et de rire de ses réponses, qui probablement seront singulières ? (*Ici Danières examine une aile de perdrix, il veut la prendre, Dorbe le gagne de vitesse, et s'en empare.*)

DAN. Là ! là, il prend justement le morceau que je voulais ; passe pour sourd, mais il n'est pas aveugle, au moins, cet homme.

DOL. Eh bien ! il y a de quoi manger sur la table ; il y a autre chose.

DAN. Autre chose ! autre chose !

ISI. Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix !

DAN. Je ne mange que ça de la bête, moi.

ISI. Prenez une cuisse.

DAN. Je ne veux pas de votre cuisse. (*Il se lève de table.*) Comme c'est agréable ! c'est moi qui paie, encore !

ISI. Ah ça, je m'en vais crier bien haut : Monsieur, est-ce de naissance ou par accident, que vous avez cette fâcheuse infirmité ?

DOR. Non, mademoiselle, je suis venu ici pour affaire.

DAN. Oui, c'est cela.

DOR. Et pour une affaire même très-sérieuse.

DAN. Oui, pour venir manger notre souper.

Isi. Vous voudrez bien nous la dire, j'espère ?

Dor. Mon père ? non, mademoiselle ; c'est un oncle que j'ai dans ce pays-ci, et qui veut marier ma cousine à une espèce d'imbécile, et contre son gré, comme de raison ; mais, mon oncle est bon, et dès demain je vais tâcher d'arranger les choses de manière à ce que ma cousine échappe à ce malheur que je crois le plus grand de tous en vérité.

Dan. Ah ! pour cette fois-ci, il a raison, beau-père ; c'est vilain de marier cette demoiselle comme ça, sans qu'elle le veuille bien ; vive les unions assorties, comme celle de votre fille et de moi, par exemple ; quand nous serons mariés, nous allons faire le plus gentil ménage ; elle sera contente, elle sera heureuse : je n'ai pourtant pas soupé. (*Il revient à la table en riant.*)

Dor. Mais c'est vrai, monsieur ; il ne faut pas rire de ce que je dis.

Dan. Je ne ris pas du tout de ce que vous dites.

Dor. Ma cousine est charmante, son prétendu est un sot ; s'il fait le méchant, s'il ne se retire pas de bonne grâce, je lui coupe les oreilles, c'est sûr : je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des dames. Ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a beaucoup de mérite, et le galant du pont d'Avignon sautera dans le Rhône s'il ne prend son parti en brave.

Dan. La peste, monsieur, comme vous y allez ! comme vous coupez les oreilles !

Dor. A vous, monsieur.

Dan. Hem ?

Dor. De tout mon cœur, j'ai l'honneur de boire à votre santé.

Dan. Couper les oreilles à un homme, ça le change !

Jos. Mais nous avons soupé, je crois ; si nous allions nous reposer ?

Dor. Comment ! nous avons déja soupé ?

Dan. Oui, lui a soupé, mais moi, je n'ai presque rien mangé. Pétronille !

Pétro. Monsieur ?

DAN. La carte. Ah ! chien de sourd, tu vas le payer ton souper !

DOR. Ceci s'appelle le quart-d'heure de Rabelais.

DAN. Il n'y a pas de rabais.

DOR. Il faut délier les cordons de la bourse.

DAN. Tu feras bien de les délier, je ne les délierai pas pour toi.

DOR. Quarante-cinq sous par tête : voilà mes quarante-cinq sous ; je donnerai à part à la fille.

DAN. Qu'est-ce que vous dites, monsieur, avec vos quarante-cinq sous ? c'est six francs qu'il faut, entendez-vous ? c'est six francs. (*Il tire six francs de sa bourse.*)

DOR. Comment, monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?

DAN. Cela veut dire que c'est six francs.

DOR. Après tous les bons procédés dont vous m'avez honoré, vous voulez encore payer pour moi ?

DAN. Laissez donc, laissez donc ; ah ! bien oui, payer pour vous, il faudra bien que vous donniez vos six francs comme les autres.

SCÈNE SUIVANTE.

JOSÉPHINE, ISIDORE, DOLIBAN, DORBE, Mad. LEGRAS, DANIÈRES, PÉTRONILLE.

PÉTRO. Monsieur, madame me suit, elle vous apporte la carte.

DAN. Ah ! bon, arrivez donc, madame Legras, et voyons à faire payer ce maudit sourd, sur le pied de notre arrangement : six francs par tête, n'est-ce pas ?

Mad. LE. Sans doute, six francs par tête ; voilà le compte, trente francs pour cinq.

DAN. Oui, oui. Mais c'est que ce monsieur le sourd ne veut payer que quarante-cinq sous ; et en vérité, madame Legras, vous devez me croire, il a bien mangé pour dix-huit francs à lui tout seul.

ISI. Il est vrai qu'il avait bon appétit. Voyons comment cela finira.

DOR. Madame, peu satisfait de tous ses égards, de toutes ses attentions, monsieur veut encore payer pour moi.

DAN. Oh ! si j'ai dit ça...

DOR. Comme si j'avais besoin de quarante-cinq sous pour payer mon écot !

DAN. Mais, monsieur...

JOS. Mais quand vous crierez, il ne vous entendra pas davantage.

DAN. Quand je vous dis, monsieur, que les six francs qu'il faut que vous donniez, c'est pour la part de votre souper, parce que je ne veux pas payer pour vous.

DOR. Voudriez-vous bien me faire l'amitié de répéter, je n'ai pas eu le plaisir de vous entendre ?

DAN. Ah ! que je fais de mauvais sang ! que je fais de mauvais sang !

ISI. Voilà de l'encre et du papier, écrivez-lui.

Mad. LE. Sans doute, mademoiselle a raison, c'est le plus court.

DAN. Que je lui écrive ? reste à savoir s'il saura lire.

JOS. Commençons par voir si vous savez écrire.

DAN. Si je sais écrire, moi, mademoiselle ? ah bien ! demandez dans la ville, mes billets-doux, vous verrez le style et la peinture, les traits à main levée, ah ! ah ! ah ! ah ! (*Il fait le geste des traits.*)

TOUS. L'imbécile !

DAN. Ah ! Pétronille, tu monteras dans ma chambre, de l'encre, du papier, une bonne plume, et deux chandelles, parce que je veux écrire à mes parens, pour les prévenir de l'arrivée de ma femme, afin qu'ils viennent à ma noce. Attendez un moment, je suis à vous dans l'instant. (*Il se lève, et va à Dorbe.*) Tenez, monsieur, puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

DOR. Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur ?

DAN. Il faut que vous lisiez ça, monsieur.

DOR. (*lit.*) " Monsieur le sourd, il est bon que vous sachiez que vous n'êtes point ici à table d'hôte." Ah !

mesdames, je vous demande un million de pardons, je l'ignorais, en vérité.

DAN. C'est bien heureux, vous le savez à présent; si j'avais su je l'aurais écrit avant souper.

DOR. " A table d'hôte, qu'il m'en coûte six francs par tête pour un repas de quatre personnes, et qu'il faut que vous ayez la bonté de donner vos six francs." Cela me paraît naturel.

DAN. En ce cas-là, payez.

DOR. Dites-moi donc, monsieur, qui est-ce qui vous a enseigné à écrire?

DAN. Cela ne vous regarde pas: payez voilà tout.

DOR. C'est donc six francs?

DAN. Oui, c'est six francs.

DOR. (*à Mad. Legras.*) Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que quand on s'en va, je vais payer ce soir, et j'espère que monsieur en fera autant.

DAN. Cela ne vous regarde pas; payez toujours.

DOR. Nous sommes cinq; à six francs, trente francs: voilà ma part. Maintenant, monsieur, faites les honneurs à qui vous voudrez; quant à moi, me voilà quitte.

DAN. C'est à merveille, il a payé.

PÉTRO. Allons, monsieur Danières, voyons, payez, dépêchez-vous, il se fait tard, et que madame, ainsi que toute la compagnie, aille se reposer.

DAN. Allons nous reposer, beau-père, allons.

DOL. Allons, monsieur, faites la chose de bonne grâce, ne vous faites pas tirer l'oreille.

DAN. Je ne veux pas qu'on me tire les oreilles.

DOL. Vous avez forcé ce monsieur à payer, faites-en autant, ou je vais payer moi-même.

DAN. Non, papa, je ne vous ai pas invité pour payer; cela est bien différent, madame Legras me connaît, et je l'aurais payé demain.

Mad. LE. Qu'est-ce que cela fait, puisque monsieur a payé?

DAN. Cela ne fait rien, mais c'est très-malhonnête,

et je ne reviendrai plus ici ; allons voyons, madame, tenez, voilà votre argent. (*Il tord sa bourse.*) Il ne faudrait pas que cela arrivât tous les jours.

Mad. Le. Trouvez bon, mesdames et messieurs, que je vous donne le bonsoir, je me meurs de fatigue ; s'il vous fait besoin de quelque chose, vous avez des sonnettes à la tête de vos lits, vous sonnerez, et Pétronille viendra sur-le-champ. Bonne nuit je vous souhaite.

(*Elle sort.*)

Dol. Allons, ma fille, allons nous reposer. Monsieur Danières, venez-vous reconduire ces dames ?

Dan. Ma foi, non ; je n'ai pas soupé, moi ; je m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups, puis j'irai me coucher, ma chambre est là ; ainsi, adieu, beau-père, bon appétit, dormez bien ; j'ai l'honneur de boire à votre santé, bien enchanté d'avoir fait celui de votre connaissance.

SCÈNE SUIVANTE.

Danières, *à table ;* Pétronille.

Pétro. (*entrant.*) Monsieur, je viens vous prévenir que le sourd s'est emparé de votre chambre, et qu'il est peut-être déjà dans votre lit.

Dan. Comment ! Mais est-ce donc un enragé, que ce sourd-là ? Tu n'as qu'à venir avec moi, tu verras comme je l'aurai bientôt fait sauter. (*Il se lève, et va frapper à la porte de la chambre à coucher ; il écoute, et voyant qu'on ne lui répond pas, il refrappe encore plus fort, et dit :*) Il ne s'agit pas de ça, monsieur, il me faut ma chambre.

Pétro. Mais, monsieur, ne faites donc pas tant de bruit, vous allez réveiller tout le monde.

Dan. Cela m'est égal ; je me soucie bien que les autres dorment tranquilles quand je n'ai pas de lit. J'enfonce, hem ! hem !

Dorbe. (*dans la chambre.*) Mais il me semble que le vent tourmente bien cette porte.

Dan. Est-ce qu'il me prend pour un vent ! non,

ne disiez-vous pas que nous voilà à la fin des beau jours? Non pas dans ce pays, où je m'aperçois qu'i recommencent: aussi on me l'avait bien dit, c'est u climat superbe.

Isi. Il faut que je m'amuse à faire la conversati avec lui.

Dan. Oui, une belle conversation; vous lui parler blanc, il vous répondra noir.

Isi. Il se fait plus d'une conversation comme cel entre gens qui ne sont pas sourds.

Jos. Pourquoi s'amuser de l'infirmité de ce mo sieur? n'est-il pas assez à plaindre?

Dol. Ma fille a raison. Ma belle demoiselle, to les malheureux ont droit à notre compassion.

Isi. Le grand mal de le questionner et de rire de s réponses, qui probablement seront singulières? (*Danières examine une aile de perdrix, il veut la prend Dorbe le gagne de vitesse, et s'en empare.*)

Dan. Là! là, il prend justement le morceau que voulais; passe pour sourd, mais il n'est pas aveugle, moins, cet homme.

Dol. Eh bien! il y a de quoi manger sur la tabl il y a autre chose.

Dan. Autre chose! autre chose!

Isi. Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix!

Dan. Je ne mange que ça de la bête, moi.

Isi. Prenez une cuisse.

Dan. Je ne veux pas de votre cuisse. (*Il se lève table.*) Comme c'est agréable! c'est moi qui paie, e core!

Isi. Ah ça, je m'en vais crier bien haut: Monsieu est-ce de naissance ou par accident, que vous avez cet fâcheuse infirmité?

Dor. Non, mademoiselle, je suis venu ici pour faire.

Dan. Oui, c'est cela.

Dor. Et pour une affaire même très-sérieuse.

Dan. Oui, pour venir manger notre souper.

Isi. Vous voudrez bien nous la dire, j'espère ?

Dor. Mon père ? non, mademoiselle ; c'est un oncle que j'ai dans ce pays-ci, et qui veut marier ma cousine à une espèce d'imbécile, et contre son gré, comme de raison ; mais, mon oncle est bon, et dès demain je vais tâcher d'arranger les choses de manière à ce que ma cousine échappe à ce malheur que je crois le plus grand de tous en vérité.

Dan. Ah ! pour cette fois-ci, il a raison, beau-père ; c'est vilain de marier cette demoiselle comme ça, sans qu'elle le veuille bien ; vive les unions assorties, comme celle de votre fille et de moi, par exemple ; quand nous serons mariés, nous allons faire le plus gentil ménage ; elle sera contente, elle sera heureuse : je n'ai pourtant pas soupé. (*Il revient à la table en riant.*)

Dor. Mais c'est vrai, monsieur ; il ne faut pas rire de ce que je dis.

Dan. Je ne ris pas du tout de ce que vous dites.

Dor. Ma cousine est charmante, son prétendu est un sot ; s'il fait le méchant, s'il ne se retire pas de bonne grâce, je lui coupe les oreilles, c'est sûr : je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des dames. Ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a beaucoup de mérite, et le galant du pont d'Avignon sautera dans le Rhône s'il ne prend son parti en brave.

Dan. La peste, monsieur, comme vous y allez ! comme vous coupez les oreilles !

Dor. A vous, monsieur.

Dan. Hem ?

Dor. De tout mon cœur, j'ai l'honneur de boire à votre santé.

Dan. Couper les oreilles à un homme, ça le change !

Jos. Mais nous avons soupé, je crois ; si nous allions nous reposer ?

Dor. Comment ! nous avons déja soupé ?

Dan. Oui, lui a soupé, mais moi, je n'ai presque rien mangé. Pétronille !

Pétro. *Monsieur ?*

Dan. La carte. Ah ! chien de sourd, tu vas le payer ton souper !

Dor. Ceci s'appelle le quart-d'heure de Rabelais.

Dan. Il n'y a pas de rabais.

Dor. Il faut délier les cordons de la bourse.

Dan. Tu feras bien de les délier, je ne les délierai pas pour toi.

Dor. Quarante-cinq sous par tête : voilà mes quarante-cinq sous ; je donnerai à part à la fille.

Dan. Qu'est-ce que vous dites, monsieur, avec vos quarante-cinq sous ? c'est six francs qu'il faut, entendez-vous ? c'est six francs. (*Il tire six francs de sa bourse.*)

Dor. Comment, monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?

Dan. Cela veut dire que c'est six francs.

Dor. Après tous les bons procédés dont vous m'avez honoré, vous voulez encore payer pour moi ?

Dan. Laissez donc, laissez donc ; ah ! bien oui, payer pour vous, il faudra bien que vous donniez vos six francs comme les autres.

SCÈNE SUIVANTE.

Joséphine, Isidore, Doliban, Dorbe, Mad. Legras, Danières, Pétronille.

Pétro. Monsieur, madame me suit, elle vous apporte la carte.

Dan. Ah ! bon, arrivez donc, madame Legras, et voyons à faire payer ce maudit sourd, sur le pied de notre arrangement : six francs par tête, n'est-ce pas ?

Mad. Le. Sans doute, six francs par tête ; voilà le compte, trente francs pour cinq.

Dan. Oui, oui. Mais c'est que ce monsieur le sourd ne veut payer que quarante-cinq sous ; et en vérité, madame Legras, vous devez me croire, il a bien mangé pour dix-huit francs à lui tout seul.

Isi. Il est vrai qu'il avait bon appétit. Voyons comment cela finira.

Dor. Madame, peu satisfait de tous ses égards, de toutes ses attentions, monsieur veut encore payer pour moi.

Dan. Oh ! si j'ai dit ça...

Dor. Comme si j'avais besoin de quarante-cinq sous pour payer mon écot !

Dan. Mais, monsieur...

Jos. Mais quand vous crierez, il ne vous entendra pas davantage.

Dan. Quand je vous dis, monsieur, que les six francs qu'il faut que vous donniez, c'est pour la part de votre souper, parce que je ne veux pas payer pour vous.

Dor. Voudriez-vous bien me faire l'amitié de répéter, je n'ai pas eu le plaisir de vous entendre ?

Dan. Ah ! que je fais de mauvais sang ! que je fais de mauvais sang !

Isi. Voilà de l'encre et du papier, écrivez-lui.

Mad. Le. Sans doute, mademoiselle a raison, c'est le plus court.

Dan. Que je lui écrive ? reste à savoir s'il saura lire.

Jos. Commençons par voir si vous savez écrire.

Dan. Si je sais écrire, moi, mademoiselle ? ah bien ! demandez dans la ville, mes billets-doux, vous verrez le style et la peinture, les traits à main levée, ah ! ah ! ah ! ah ! (*Il fait le geste des traits.*)

Tous. L'imbécile !

Dan. Ah ! Pétronille, tu monteras dans ma chambre, de l'encre, du papier, une bonne plume, et deux chandelles, parce que je veux écrire à mes parens, pour les prévenir de l'arrivée de ma femme, afin qu'ils viennent à ma noce. Attendez un moment, je suis à vous dans l'instant. (*Il se lève, et va à Dorbe.*) Tenez, monsieur, puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

Dor. Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur ?

Dan. Il faut que vous lisiez ça, monsieur.

Dor. (*lit.*) "Monsieur le sourd, il est bon que vous sachiez que vous n'êtes point ici à table d'hôte." Ah !

mesdames, je vous demande un million de pardons, je l'ignorais, en vérité.

Dan. C'est bien heureux, vous le savez à présent; si j'avais su je l'aurais écrit avant souper.

Dor. " A table d'hôte, qu'il m'en coûte six francs par tête pour un repas de quatre personnes, et qu'il faut que vous ayez la bonté de donner vos six francs." Cela me paraît naturel.

Dan. En ce cas-là, payez.

Dor. Dites-moi donc, monsieur, qui est-ce qui vous a enseigné à écrire ?

Dan. Cela ne vous regarde pas: payez voilà tout.

Dor. C'est donc six francs ?

Dan. Oui, c'est six francs.

Dor. (*à Mad. Legras.*) Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que quand on s'en va, je vais payer ce soir, et j'espère que monsieur en fera autant.

Dan. Cela ne vous regarde pas; payez toujours.

Dor. Nous sommes cinq ; à six francs, trente francs : voilà ma part. Maintenant, monsieur, faites les honneurs à qui vous voudrez ; quant à moi, me voilà quitte.

Dan. C'est à merveille, il a payé.

Pétro. Allons, monsieur Danières, voyons, payez, dépêchez-vous, il se fait tard, et que madame, ainsi que toute la compagnie, aille se reposer.

Dan. Allons nous reposer, beau-père, allons.

Dol. Allons, monsieur, faites la chose de bonne grâce, ne vous faites pas tirer l'oreille.

Dan. Je ne veux pas qu'on me tire les oreilles.

Dol. Vous avez forcé ce monsieur à payer, faites-en autant, ou je vais payer moi-même.

Dan. Non, papa, je ne vous ai pas invité pour payer ; cela est bien différent, madame Legras me connaît, et je l'aurais payé demain.

Mad. Le. Qu'est-ce que cela fait, puisque monsieur a payé ?

Dan. Cela ne fait rien, mais c'est très-malhonnête,

et je ne reviendrai plus ici ; allons voyons, madame, tenez, voilà votre argent. (*Il tord sa bourse.*) Il ne faudrait pas que cela arrivât tous les jours.

Mad. Le. Trouvez bon, mesdames et messieurs, que je vous donne le bonsoir, je me meurs de fatigue ; s'il vous fait besoin de quelque chose, vous avez des sonnettes à la tête de vos lits, vous sonnerez, et Pétronille viendra sur-le-champ. Bonne nuit je vous souhaite.

(*Elle sort.*)

Dol. Allons, ma fille, allons nous reposer. Monsieur Danières, venez-vous reconduire ces dames ?

Dan. Ma foi, non ; je n'ai pas soupé, moi ; je m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups, puis j'irai me coucher, ma chambre est là ; ainsi, adieu, beau-père, bon appétit, dormez bien ; j'ai l'honneur de boire à votre santé, bien enchanté d'avoir fait celui de votre connaissance.

SCÈNE SUIVANTE.

Danières, *à table ;* Pétronille.

Pétro. (*entrant.*) Monsieur, je viens vous prévenir que le sourd s'est emparé de votre chambre, et qu'il est peut-être déjà dans votre lit.

Dan. Comment ! Mais est-ce donc un enragé, que ce sourd-là ? Tu n'as qu'à venir avec moi, tu verras comme je l'aurai bientôt fait sauter. (*Il se lève, et va frapper à la porte de la chambre à coucher ; il écoute, et voyant qu'on ne lui répond pas, il refrappe encore plus fort, et dit :*) Il ne s'agit pas de ça, monsieur, il me faut ma chambre.

Pétro. Mais, monsieur, ne faites donc pas tant de bruit, vous allez réveiller tout le monde.

Dan. Cela m'est égal ; je me soucie bien que les autres dorment tranquilles quand je n'ai pas de lit. J'enfonce, hem ! hem !

Dorbe. (*dans la chambre.*) Mais il me semble que le vent tourmente bien cette porte.

Dan. Est-ce qu'il me prend pour un vent ! non,

monsieur, ce n'est pas le vent, c'est monsieur Danières. (*Il frappe.*)

PÉTRO. Ah ça, monsieur, finissez votre tintamarre, ou je vais appeler madame.

DAN. Appelle qui tu voudras, moi je veux ma chambre. (*Il frappe.*) Je l'assiége toute la nuit, et je l'emporte d'assaut.

PÉTRO. Il parle, écoutons ce qu'il dit.

DOR. Je suis pourtant bien malheureux ! Oui, c'est, je crois, le plus grand malheur que d'être sourd ; le jour, cela va assez bien, le mouvement des lèvres me fait deviner, mais la nuit, et dans une auberge encore ; celle-ci est excellente, la maîtresse charmante, la société infiniment aimable. Jusqu'à la petite femme-de-chambre, tout est au mieux. Mais sont-ils les seuls dans la maison ? Je fais une réflexion : j'ai pour plus de cent mille écus d'effets dans mon porte-feuille, et trois cents louis dans ma bourse ; si je m'endors et qu'on vienne me dévaliser...Eh bien, ne dormons pas.

DAN. Si tu ne dors pas, rends-moi ma chambre.

DOR. Une nuit est bientôt passée...D'ailleurs, j'ai à écrire à plusieurs personnes.

DAN. Moi aussi, j'ai à écrire.

DOR. Je vais me mettre contre cette porte avec mes deux pistolets à deux coups. (*Danières fait un saut.*) Il y a dans chaque canon une balle et deux lingots, c'est pour le premier qui entrera. (*Danières fait un autre saut.*) Si le premier coup manque, les trois autres ne manqueront peut-être pas.

DAN. La peste, comme il y va !

PÉTRO. Eh bien ! vous souciez-vous toujours de prendre votre chambre d'assaut ?

DAN. Non, non ; c'est un sourd, ça n'entend ni rime, ni raison : il le ferait comme il le dit.

PÉTRO. Je le crois.

DAN. Il est bien heureux d'avoir des pistolets, sans cela je lui aurais fait voir comme je suis vif. Mais où est-ce que je vais me coucher, car enfin il faut bien que

je me couche quelque part ?

PÉTRO. Eh bien ! choisissez, dans la salle à manger, sur un fauteuil ; ou bien dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée.

DAN. Sous le manteau de la cheminée, voilà de beaux draps ; c'est le chat qui couche là.

PÉTRO. Il faut pourtant prendre un parti ; à quoi vous décidez-vous ?

DAN. Sûrement, il faut que je prenne mon parti. Allons, Pétronille, je me décide pour la salle à manger, là, sur le grand fauteuil. (*A Pétronille qui veut lever le couvert.*) Pétronille, n'ôtez donc rien ; si je me réveille, je serai bien aise de manger un morceau ; et puis j'ai payé, n'est-ce pas vrai ?

PÉTRO. Oui, monsieur, vous avez bien payé.

(*Elle sort.*)

DANIÈRES, *seul, assis dans le fauteuil.*

Il faut convenir que je me suis mis dans une fière colère avec ce maudit sourd. Ce n'est pas du sang qui coule dans mes veines, c'est du salpêtre. Aussi mon père me l'a bien dit : Mon fils Danières, tu ne mourras jamais que d'une colère. Il m'aimait bien, mon père. Ah ! je l'aimais bien aussi. D'après ce qui vient de se passer avec ce chien de sourd, je commence à croire que mademoiselle Doliban ne m'aime pas : elle n'a pas pour moi la tendresse qu'on doit avoir pour un futur époux, et cela fait que je suis fâché de n'avoir pas suivi le conseil qu'on me donnait dans mon pays. Ils voulaient tous me faire épouser une grand'tante que j'avais, qui était plus riche...Elle avait des écus plus gros que moi ; mais ce qui m'a empêché de l'épouser, c'est une réflexion que j'ai faite, parce qu'enfin si j'épouse ma tante, je serai donc mon oncle ? C'était une bien brave femme, ma tante ; elle me faisait de jolis cadeaux, entr'autres un de toute beauté, une robe à grand ramage qu'elle avait depuis trente ans. Quand j'ai vu cela, je m'en suis fait faire trois parapluies. Qu'est-ce que je dis donc, trois ? quatre, parce que j'ai dit, avec

[redacted]

cela je serai à couvert pour long-temps. C'était une bien belle femme que ma tante, elle n'avait qu'une dent, mais elle était belle, longue comme cela. (*montrant son bras.*) C'est ma sœur qui a eu bien du bonheur; elle est passée en Amérique, elle a épousé un riche colon de l'endroit; ça fait à présent qu'elle est une des premières colonnes du pays: et tout cela a fait que...voilà le sommeil qui me gagne, mon valet-de-chambre peut tirer les rideaux de mon lit. Je vous souhaite bien le bonsoir.

(LA PIÈCE *finit par le mariage de Dorbe avec Joséphine; Danières s'en console en disant, que puisque ses mariages réussissent si mal, il restera garçon.*)

NOTES SUR LE SOURD.

[1] Bête à faire plaisir, *as great a dunce as one could well wish to see.*

[2] Calembourg, calambourg *ou* calembour, *a pun.*

[3] Il s'agissait, *it was on account.*

[4] Ménager, *to reserve for.*

[5] Allons au-devant de, *let us go and meet.*



SCENES DE LA FAUSSE AGNES,[1]

COMÉDIE DE DESTOUCHES.[2]

(*La scène est dans un château, en Poitou.*)

ANGÉLIQUE, *seule.*

Monsieur Des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser; et moi, j'ai un moyen pour éviter ce malheur. Je connais à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers. Il compte

trouver en moi un prodige d'esprit et de science, selon l'idée que mon père et ma mère lui ont donnée de ma personne, et c'est sur ce pied-là qu'il me recherche. Mon dessein est d'avoir au plutôt une conversation particulière avec lui, d'y affecter tant de naïveté et d'ignorance qu'il ne puisse pas me souffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès, et je ne doute point qu'il ne me trouve la plus maussade créature du monde.

SCÈNE SUIVANTE.

ANGÉLIQUE ; M. DES MAZURES *qui fait de profondes révérences à Angélique qu'elle lui rend par des révérences ridicules.*

M. DES MA. (*à part.*) Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. Je crois qu'il faut nous asseoir, mademoiselle, car nous avons bien des jolies choses à nous dire.

ANGÉ. (*d'un ton niais.*) Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

M. DES MA. (*à part.*) C'est la pudeur apparemment qui lui donne un air si déconcerté. Allons, mademoiselle, je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉ. Tout de bon ? Mais vous me surprenez. (*lui faisant la révérence.*) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, monsieur ?

M. DES MA. (*à part.*) Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte ? Quoi, vous ne connaissez pas le Pactole ?

ANGÉ. Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MA. (*à part.*) Elle n'a pas cet honneur-là ! Par ma foi, la réponse est pitoyable ! Ignorez-vous, mademoiselle, que le Pactole est un fleuve ?

ANGÉ. C'est un fleuve ?

M. DES MA. Oui vraiment.

ANGÉ. (*en riant.*) Ah, j'en suis bien aise.

M. DES MA. (*à part.*) Oh, parbleu, je m'y perds !

[redacted]

Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin assurément. Mademoiselle, vous me surprenez à mon tour. Je vous croyais une savante.

ANGÉ. Oh ! pour savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MA. (*après l'avoir examinée.*) Hum ! c'est de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous savez sans doute la Géographie ?

ANGÉ. Oh, vraiment oui.

M. DES MA. L'Histoire ?

ANGÉ. Encore mieux.

M. DES MA. La Mythologie ?

ANGÉ. Sur le bout de mon doigt.

M. DES MA. L'Astronomie ?

ANGÉ. C'est mon fort.

M. DES MA. Vous faites les plus jolis vers du monde ?

ANGÉ. Ah, ah !

M. DES MA. Et vous écrivez des lettres ravissantes ?

ANGÉ. En doutez-vous ?

M. DES MA. Oh ça, pour commencer par l'Histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César ? De Scipion ou d'Annibal ?

ANGÉ. Je ne connais point ces messieurs-là. Apparemment qu'ils ne sont pas venus ici, depuis que je suis de retour de Paris.

M. DE MA. Ah ! nous voilà bien retombés. Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'histoire romaine. Peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de rois de France, depuis l'établissement de la monarchie ?

ANGÉ. Combien ?

M. DES MA. Oui.

ANGÉ. Mille sept cent trente six.

M. DES MA. Ah, miséricorde ! mille sept cent trente six rois.

ANGÉ. Assurément.

M. DES MA. Et qui vous a appris cela ?

ANGÉ. C'est ma nourrice.

M. DES MA. Sa nourrice lui a appris l'histoire de France !

ANGÉ. Pourquoi non ? Elle m'a appris aussi l'histoire de Richard sans peur, et de la belle Madelon.

M. DES MA. Voilà une très-belle érudition. Et de la Mythologie qu'en savez-vous ?

ANGÉ. Je sais le conte du petit Poucet.

M. DES MA. (*la contrefaisant.*) Du petit Poucet ! Je ne sais plus que penser de cette fille-là...Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie ; car ou votre père et votre mère m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉ. Moi me moquer de M. des Mazures ! Ah, j'ai trop de respect pour lui.

M. DES MA. Mais vous saviez, disiez-vous, l'Histoire, la Géographie, la Mythologie, l'Astronomie. Vous faisiez des vers charmans, vous écriviez des lettres ravissantes...

ANGÉ. Hélas ! je le disais pour vous faire plaisir.

M. DES MA. Vous ne savez donc rien ?

ANGÉ. Je sais lire passablement, et j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MA. La peste, vous êtes avancée ! Mais comme je vous trouve jolie, je vous passe votre ignorance. Ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez sans doute du côté de l'esprit ; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGÉ. Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement, que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MA. Et vous le dites vous même ?

ANGÉ. Pourquoi non ? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit ?

M. DES MA. Ma foi si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉ. Vous me prenez donc pour une bête ?

M. DES MA. Cela me paraît ainsi, mais après ce

[redacted]

qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grâce, ne me cachez plus votre mérite.

> Beau Soleil, adorable Aurore,
> Vous que j'aime, vous que j'adore,
> Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
> Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi ; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉ. Oh très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MA. Je sentais bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉ. (*feignant de rêver.*) Un petit moment, s'il vous plaît ?

M. DES MA. Volontiers. Y êtes-vous ?

ANGÉ. Oui. Écoutez.

M. DES MA. J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE. (*d'un air simple.*)

> Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
> Je suis votre servante, très-humble et très-obéissante.

M. DES MA. (*à part.*) La peste soit de l'imbécile !

ANGÉ. N'êtes-vous pas content ?

M. DES MA. Charmé, je vous assure.

ANGÉ. Vous me ravissez.

M. DES MA. Tout de bon ? J'ai donc le talent de vous plaire ?

ANGÉ. (*faisant une révérence courte à chaque question.*) Oui, monsieur.

M. DES MA. Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, mademoiselle ?

ANGÉ. Oui, monsieur.

M. DES MA. Et vous souhaitez que je vous épouse ?

ANGÉ. Oui, monsieur.

M. DES MA. (*à part.*) Voilà une fille qui n'est point fardée. Mais on dit que j'ai un rival ?

ANGÉ. Oui, monsieur.

M. DES MA. Que vous l'aimez de tout votre cœur ?

ANGÉ. Oui, monsieur.

M. DES MA. Et que vous l'aimerez toujours ?

ANGÉ. (*faisant une profonde révérence.*) Oui, monsieur.

M. DES MA. Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On voulait m'attraper, mais à bon chat, bon rat.[3] Mademoiselle, je suis votre serviteur ; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGÉ. Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MA. Non, sur ma foi.

ANGÉ. Oh ! vous m'épouserez.

M. DES MA. Moi ? moi ? Je vous épouserais ?

ANGÉ. Oui. Vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MA. Voilà la preuve complète de sa bêtise.[4]

ANGÉ. (*feignant de pleurer.*) Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez, vous me désespérez ; mais vous serez mon mari, ou...vous direz pourquoi !

M. DES MA. Oh, cela ne sera pas difficile. Tubleu, quelle commère, avec son innocence !

ANGÉ. Allez, vous devriez mourir de honte, de me faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon papa. Ah, ah, ah !

(*Elle sort en feignant de pleurer et de sangloter.*)

AUTRE SCÈNE DE LA FAUSSE AGNÈS.

M. DES MAZURES ; BABET, *sœur cadette d'Angélique.*

M. DES MA. (*à part.*) Voici Babet fort à propos. Il faut que je la questionne un peu. Hé, bonjour, ma petite maman, que faites-vous donc ici toute seule ?

BABET. Pas grand'chose ; je m'ennuie.

M. DES MA. Vous vous ennuyez : pauvre enfant ! Eh bien, jasons ensemble, cela vous désennuiera.

BABET. Voyons. Qu'avez-vous à me dire ?

M. DES MA. Eh mais, je vous dirai que vous êtes fort jolie.

[redacted]

Babet. Tout de bon, trouvez-vous cela ?

M. des Ma. Assurément ; et si vous voulez, je vous ferai l'amour.

Babet. On dit que je suis encore trop petite. Mais patience, je grandirai.

M. des Ma. Que je sois un coquin, si je ne vous trouve pas plus belle que votre sœur aînée.

Babet. En vérité, je crois que vous avez raison.

M. des Ma. Et je vais gager cent pistoles, que vous avez cent fois plus d'esprit qu'elle.

Babet. Oh, vous pouvez gager, je vous réponds que vous gagnerez. Je ne suis qu'une enfant, mais entre nous je sais fort bien que ma pauvre sœur n'est qu'une bête.

M. des Ma. Parbleu, on a bien raison de dire que la vérité sort de la bouche des enfans ; mais, dites-moi, ma charmante, votre père et votre mère sont-ils persuadés comme vous, que votre sœur n'a point d'esprit.

Babet. Oh que vous en savez long ! Mais je vous vois venir,[6] vous voulez me tirer les vers du nez.[6]

M. des Ma. Non, sérieusement, dites-moi ce que vous savez là-dessus, et je vous promets que je planterai là[7] votre sœur, et que je vous épouserai dans deux ans.

Babet. Oui ! oh, je vais donc vous découvrir tout le mystère, pourvu que vous me promettiez de ne pas faire semblant[8] que je vous aie parlé.

M. des Ma. Je vous jure...

Babet. Ah, ne jurez pas, vous me feriez peur.

M. des Ma. Eh bien, je vous donne ma parole de gentilhomme, que personne ne saura ce que vous m'aurez dit.

Babet. Cela suffit ; mais voyez, je vous prie, si personne ne nous écoute.

M. des Ma. Je m'en vais regarder de tous les côtés.

Babet. (*à part.*) Et moi je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M. des Ma. Oh ça, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule.

BABET. Je m'en ferais conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma sœur est imbécile.

M. DES MA. Je l'ai bien senti d'abord. Têtebleu que j'ai bon nez !

BABET. Elle avait près de douze ans qu'elle ne pouvait encore ni marcher, ni parler.

M. DES MA. Oh, oh, je ne savais pas cela.

BABET. C'est à cause de cela que mon papa et maman l'envoyèrent à Paris, afin que ma tante la fît un peu dégourdir.

M. DES MA. Fort bien ; voilà encore ce qu'on m'avait caché.

BABET. Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler, mais dès qu'elle sut parler, ma tante aurait voulu qu'elle fût redevenue muette.

M. DES MA. A cause de sa bêtise ?

BABET. Vous l'avez deviné. Il venait tous les jours de beaux messieurs chez ma tante.

M. DES MA. Eh bien ?

BABET. Eh bien, elle les priait de donner de l'esprit à ma sœur ; croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pu venir à bout ?

M. DES MA. Parbleu, voilà une bêtise bien incurable !

BABET. Assurément, car lorsque nous sommes revenus ici, mon papa et maman l'ont trouvée encore plus sotte que quand elle en est partie.

M. DES MA. Cependant, ils prétendaient me persuader qu'elle avait de l'esprit comme un ange.

BABET. C'est qu'ils voulaient vous attraper pour s'en défaire.

M. DES MA. Je m'en suis douté. Que je suis heureux d'avoir tant d'esprit !

BABET. Comme ils ne se défient pas de moi, parce que je suis une enfant, ils disent devant moi tout ce qu'ils pensent. Ah qu'ils sont fâchés que ma sœur ait eu une conversation avec vous ! Ils comptaient que vous les croiriez sur leur parole, et que vous l'épouse-

[redacted]

riez avant que d'avoir sondé son esprit, ou que vous la trouveriez assez jolie pour passer sur sa bêtise.

M. des Ma. Je n'étais pas si sot ! on n'attrape pas comme cela le seigneur des Mazures. A qui vendent-ils leurs coquilles ?

Babet. Oh ça, vous voilà bien instruit. Si vous me trahissez, je ne vous dirai plus rien.

M. des Ma. Comptez, mon petit ange, que j'aimerais mieux mourir que de vous compromettre.

Babet. Vous seriez cause qu'on me fouetterait jusqu'au sang.

M. des Ma. Ne craignez rien, belle Babet ; je ferai semblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

Babet. Oh pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie, ne songez plus à ma sœur, elle ne vous convient point, et je crois sans vanité, que je serai mieux votre affaire.

M. des Ma. Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'esprit qu'il me faut ; plût au ciel que vous eussiez l'âge de votre sœur, je vous épouserais tout à l'heure.

Babet. Eh bien, je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, monsieur, je me retire au plus vite, car il ne faut pas qu'on nous trouve ensemble.

M. des Ma. Avant que nous nous séparions, il faut que je vous baise.

Babet. (*lui faisant une révérence.*) Oh non ; remettons cela après notre mariage. (*Elle lui fait plusieurs révérences, et quand il est tourné, elle lui fait les cornes. Il se retourne, elle lui fait une autre révérence, et s'enfuit.*)

SCÈNE SUIVANTE.

M. des Mazures, *seul.*

Dieu merci, me voilà bien au fait, et par une voie qui ne peut m'être suspecte. Il n'y a point de doute maintenant que le père et la mère n'eussent formé le dessein de m'attraper comme un sot, mais parbleu, ils

seront attrapés eux-mêmes, car je n'épouserai point sur sotte fille, m'y voilà déterminé.

NOTES SUR LA FAUSSE AGNÈS.

[1] Dans Agnès, on mouille le G, et on prononce l'S.
[2] Destouches, membre de l'Académie française, né Tours en 1680. Mort en 1754.
[3] A bon chat, bon rat, *they have met with their match.*
[4] Bêtise, *stupidity, folly.*
[5] Je vous voir venir, *I see your drift.*
[6] Tirer les vers du nez, *to pump.*
[7] Je planterai là, *I shall set aside.*
[8] Ne pas faire semblant, *not to let it appear.*

LES ANGLAISES POUR RIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,[1]

PAR MM. SEWRIN ET DUMERSAN,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 26 Décembre 1814.

PERSONNAGES.

M. Copeau, vieux bourgeois.
Aspasie, sa nièce.
Goton, sa servante.
M. Fusin, maître de dessin, à qui l'on veut faire épouser Aspasie.
M. Menu, faiseur de mannequins, amant d'Aspasie.
M. Coclet, élève de M. Menu, amoureux de Goton.

SCÈNE PREMIÈRE.

Goton, *à genoux devant la cheminée en soufflant le feu.*

Ce maudit bois, qui ne veut pas s'allumer ! M. Copeau est comme ça, il n'achète que du flotté[2] qui n'est

pas sec ; ça se consomme tout sans brûler ; et ce vieux soufflet qui n'a pas d'âme...Je lui dis pourtant tous les jours : notre maître, donnez-moi donc un soufflet ? Bah ! tous ces vieux bourgeois sont d'un ladre ![3] Hum ! sans mademoiselle Aspasie, je veux bien que le loup me croque si je restais ici ; c'est pourtant, à ce qu'on dit, une des meilleures maisons de la rue de l'Oursine ...Cette pauvre mademoiselle Aspasie, elle voudrait bien se marier. (*Soufflant le feu.*) Est-ce que ça ne prendra pas, donc ? Son oncle fait tout ce qu'il peut pour qu'elle épouse ce petit monsieur Fusin qui lui apprend à crayonner des yeux et des bouches ; mais elle aime biên mieux monsieur Menu, qui fait des mannequins pour tous les peintres du Louvre, et elle a parfaitement raison, car il est bien farce ce jeune homme ; mon Dieu, comme il nous a fait rire à la soirée de samedi dernier, aux petits jeux, chez madame Guindé, où j'étais allée, pour accompagner mademoiselle. Ah ! voilà que ça flambe. (*Elle se lève.*) M. Menu a un de ses amis, M. Coclet, qui est son élève, et un bien bon enfant ! Quand on jouait à cache cache, il venait toujours se cacher auprès de moi, et puis quand il a su que je n'étais que la bonne de mademoiselle, c'est égal, il n'a pas été plus fier pour ça. Si je pouvais lui donner dans l'œil, et me marier aussi, ça m'irait joliment un homme comme lui. Paix, voici mademoiselle.

SCÈNE II.

GOTON ; ASPASIE, *avec son porte-feuille et un dessin à la main.*

ASPA. Bonjour, Goton.

GOT. Comme vous avez l'air triste, mademoiselle !

ASPA. Moi ? pas du tout.

GOT. Oh ! que si...et je vous dirai bien pourquoi.

ASPA. Je n'ai pas le temps de t'écouter : il faut que j'apprenne ma leçon de grammaire française, et que je dessine la barbe de mon Jupiter.

GOT. Ce Jupiter, qu'est-ce qu'il est, mademoiselle ?

ASPA. C'était un dieu grec ou romain.

GOT. Vraiment, à cette belle barbe, je l'aurais pris pour un capucin.

ASPA. Pourquoi mon oncle m'a-t-il fait commencer cette vieille tête?

GOT. Il veut peut-être avoir son portrait.

ASPA. Et puis cette grammaire de Restaut est si ennuyeuse.

GOT. C'est pour vous accoutumer à sa conversation, un ancien maître ès arts,[4] un professeur d'écriture! Dame! il faut être ferrée avec lui. Il me reprend si souvent, que je commence à me former, autrefois je fai beaucoup de fautes, mais depuis quelque temps il est aisé de voir que je *parla* beaucoup mieux.

ASPA. Oui, c'est singulier comme tu profites.

GOT. Enfin mademoiselle, vous ne voulez donc pas de moi pour votre confidente?

ASPA. Je n'ai pas de secret.

GOT. Cette discrétion me fâche.

ASPA. Ah! Goton, si tu savais comme M. Menu est aimable!

GOT. A qui le dites-vous? Et son ami, monsieur Coclet? comme il est jovial!

ASPA. Où le voir maintenant, comment lui parler? Mon oncle ne me laissera plus aller aux soirées de madame Guindé; ils sont brouillés.

GOT. Eux brouillés!

ASPA. Oui. Monsieur Menu n'osera jamais venir ici.

GOT. Est-ce que votre oncle le connaît?

ASPA. Je ne crois pas. Dans une soirée il y a tant de monde, on ne prend pas garde à tous ceux qu'on voit.

GOT. Tant mieux, s'il ne le connaît pas: ça fait qu'avec un peu de subterfuge on pourrait...

ASPA. Tromper mon oncle?

GOT. Cela ne s'appelle pas tromper, mademoiselle, c'est comme une cuisinière quand elle va au marché: on lui fait une chose tant, elle l'a pour tant, et elle la

compte tant, ça ne l'empêche pas d'être honnête; laissez-moi faire, je vous tirerai d'embarras, moi j'y suis pour mon compte, si l'un vient, l'autre viendra.

PRÉCIS DES SEPT SCÈNES SUIVANTES.

M. Copeau a fait distribuer au Jardin des Plantes et lieux circonvoisins des cartes imprimées, conçues en ces termes :—" Un ancien maître ès arts, habitant un quartier tranquille et à la proximité des promenades, offre la table et le logement à des personnes étrangères, bien connues, qui voudraient se perfectionner dans la langue française; s'adresser à M. Copeau, rue de l'Oursine, No 6." M. Menu et M. Coclet, une de ces cartes à la main et tous deux enveloppés d'un énorme carrick à grands collets, se présentent chez M. Copeau comme des Allemands de distinction qui désirent se mettre en pension chez lui. Le vieux bourgeois leur apprend qu'il ne reçoit que des dames. Cette nouvelle ne déconcerte point messieurs Menu et Coclet, ils baragouinent un peu d'allemand et sortent en assurant M. Copeau que si quelques dames de leur connaissance désirent trouver un appartement commode et une société choisie, ils ne manqueront pas de leur recommander sa maison.

SCÈNE X.

M. COPEAU, GOTON.

GOT. (*accourant.*) Notre maître, voilà deux dames qui vous demandent et qui disent...

M. COP. Qui me demandent et qui disent...Après?

GOT. Qui disent, qu'elles ne sont pas des dames, mais des mimi...

M. COP. Des mimi ?...

GOT. Attendez donc...vous me faites perdre...des mimi...des mimila...

M. COP. Des mimi, des mila...dis donc ce qu'elles ont dit.

GOT. Dis! c'est ça, des miladys.

M. COP. Des miladys anglaises, je parie.

GOT. Je ne sais pas si celles-là sont anglaises, mais 'ai bien ri de les voir.

M. COP. Faites-les donc entrer bien vite: des miadys ne sont pas faites pour attendre à la porte.

SCENE XI.

M. COPEAU, GOTON ; M. MENU et M. COCLET, *tous deux costumés en femmes anglaises ; M. Menu fait la tante et M. Coclet la nièce.*

GOT. (*à M. Copeau.*) Elles sont là, notre maître.

M. COP. Faites-les donc entrer.

GOT. (*à la cantonade.*[5]) Donnez-vous la peine d'enrer, mesdames les miladys.

M. MENU et M. COCLET (*entrant et regardant de lifférens côtés.*) Où est-il, le maisonne ;[6] où est-il ?

M. COP. Des siéges, Goton.

(*Goton donne deux siéges. M. Copeau les indique aux miladys qui refusent.*)

Bien obligé ; nous sommes pas lasses.

M. COP. Laisse-nous, Goton.

(*Goton ôte les siéges et sort.*)

M. MENU. (*avec l'accent anglais.*) Est-ce vos, Messer, qui êtes le maître de cette épertémente ?

M. COP. Oui, milady, j'ai cet honneur-là.

M. MENU. Où est-il l'épertémente ? Je voulais me mettre dedans avec une petite nièce que voici.

M. COP. Justement, j'en ai un pour deux dames... Vous n'avez pas de femme de chambre avec vous ?

M. COCLET. Nonne...Nous avons laissé le à Londone.

M. COP. Londone...Cela veut dire Londres ?

M. MENU. Oui, Messer.

M. COP. (*à part.*) Comme je connais l'anglais ! (*haut.*) Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

M. MENU. Vous avez beaucoup trop de le bonté.

M. COP. Je vais toujours vous faire voir l'appartement, mais si vous voulez vous reposer, nous ferons avant nos petites conditions.

M. Menu. Nos petites conditionnes !

M. Coclet. Tout justement, me tante, nous sommes des femmes de conditionne.

M. Cop. Je n'en doute pas à votre air. Puis-je savoir à quelles aimables dames j'ai l'honneur de parler ?

M. Menu. Oui, oui ; je suis lady Kerkmerott.

M. Coclet. Et moi, lady Bibembrock.

M. Cop. (*à part.*) Voilà de drôles de noms. (*haut.*) Ces dames sont-elles dans l'intention de prendre des leçons de langue française ?

M. Menu. Eh ! pourquoi ça, je vous prie ? Est-ce que je parle pas bienne joliment le langue française ?

M. Cop. Si fait.[7] (*Il chante.*)

Avec des bouches si jolies,
On doit parler très-joliment.

M. Menu. Voilà de les galanteries.

M. Cop. Vous aurez chez moi l'avantage de réunir lė logement, la table et la langue.

M. Coclet. Vous êtes professer ?

M. Cop. Yes, professer d'englisch pour le Français.

M. Menu. Eh bien, alors vous serez bonne.

M. Cop. Je serai *bonne !*...Nous avons ici...

M. Menu. Vous serez bonne pour ma niaize qui le parle extrêmement peu.

M. Cop. Milady Kerkmerott, permettez-moi de vous reprendre sur la prononciation ; vous venez d'appeler Milady Bibembrock votre niaize ; c'est nièce qu'il faut dire.

M. Menu. C'est niai, voyez-vous.

M. Cop. (*prenant une prise.*) Nièce, par un é ouvert.

M. Menu. Par un é ouvert, je croyais plutôt que c'était par le bouche ouverte, pour dire nièce.

M. Cop. Non, un é avec un accent.

M. Menu. Un accent sur le nez ?

M. Cop. (*à part.*) J'y perdrai mon latin. (*haut.*) Je vous expliquerai cela dans un autre moment.

M. Menu. Messer l'hôte, je désirerais vous dire
quelque chose dans le particulier.

M. Cop. Je suis à vos ordres, milady.

M. Menu. (*bas à M. Copeau.*) Je vais éloigner le
petite. (*à M. Coclet.*) Miss, tenez-vous un petit peu à
l'écart.

M. Coclet. Moi, me tante.

M. Menu. Yes. (*voyant que M. Coclet ne s'éloigne
pas.*) Entendez-vous ce que je vous disais, je vous
priai de vous tenir un petit peu à l'écart.

M. Coclet. (*s'éloignant.*) C'était bien désagréable,
je pouvais pas entendre. (*Il retourne la tête comme les
enfans qui boudent.*)

M. Menu, *qui s'en aperçoit.* A-t-on vu une petite
raisonneuse comme ça, je vais gronder.

M. Cop. (*à M. Menu.*) Ah ! milady.

M. Menu. (*à M. Copeau.*) J'ai le droit de gronder,
et je gronderai. (*Il baragouine soi-disant l'anglais, à
M. Coclet.*) Messer l'hôte...est-ce que me nièze et moi,
nous rester absolument seules avec vous dans cette
maison ?

M. Cop. Je n'ai pas compris un mot, veuillez répéter.

M. Menu. Je demandais si me nièze et moi, rester
seules avec vous dans cette maison.

M. Cop. J'entends, vous ne voulez pas être seules
chez moi ?

M. Menu. Nonne.

M. Cop. Vous ne serez pas seules, j'ai ma nièce
aussi qui aura l'honneur de vous tenir compagnie.

M. Menu. Je voulais le voir toujours le petit nièce
...par un é ouvert. (*à M. Coclet.*) Levez-vous.

M. Cop. (*allant à la porte de sa nièce.*) Aspasie...(*re-
venant.*) elle n'est pas encore prête, mais elle viendra
tout à l'heure, j'ai de plus quelques voisines fort ai-
mables qui seront enchantées, miladys, de faire votre
société.

M. Coclet. Bien, bien, faites venir tout de suite les
petit voisines.

M. Cop. Je cours les inviter de votre part. (*Il va à la porte de Fusin.*) M. Fusin !...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, M. Fusin.

M. Fusin. Me voilà.

M. Cop. Je sors, mon ami, faites-moi le plaisir de rester près de ces dames : je vous préviens que ce sont des miladys.

M. Fusin, (*ôtant son chapeau.*) Il fallait donc me dire cela, je n'aurais pas gardé mon chapeau devant des miladys.

M. Cop. Je reviens à l'instant, faites comme si j'y étais.

M. Fusin. Allez, allez, n'ayez pas peur.

(*M. Copeau sort.*)

PRÉCIS DU RESTE DE LA PIÈCE.

Les Anglaises pour rire dans une longue conversation qu'elles ont avec M. Fusin, l'engagent à passer en Angleterre où ses talens comme peintre ne tarderont pas à lui procurer une brillante fortune ; elles s'offrent à lui donner des lettres de recommandation pour plusieurs personnes de distinction. Tout frappé de cette idée notre artiste renonce à Aspasie, et se dispose à partir immédiatement pour Londres. Les fausses Anglaises se font bientôt après connaître, et M. Fusin, qui s'aperçoit qu'on l'a joué, veut renoncer à son voyage et renouer son engagement avec Aspasie, mais M. Copeau le prie de se taire et lui recommande d'aller en Angleterre faire fortune, et M. Coclet lui renouvelle son offre de lui donner des lettres de recommendechione.

NOTES SUR LES ANGLAISES POUR RIRE.

[1] Comédie-Vaudeville, *a comedy interspersed with songs.*

[2] *Du flotté,* bois à brûler, venu à flot par la rivière, *float-wood.*

[3] Ladre *pour* ladrerie, *stinginess.*
[4] Maître ès arts, *master of arts. Es* est une contraction de la préposition *En* et de l'article *Les.*
[5] Parler *à la cantonade,* à un personnage qui n'est pas vu des spectateurs.
[6] Le piquant de cette scène consiste dans les fautes que font les Miladys, ainsi on n'a rien changé au langage de ces dames.
[7] Si fait, *yes, you do,* or, *you do indeed.*



SCÈNES DE LA PETITE VILLE,

COMÉDIE DE M. PICARD.

MADAME GUIBERT.

Flore, Flore, Flore. Voyez un peu si cette petite me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore.

SCÈNE SUIVANTE.

MADAME GUIBERT, FLORE.

FLO. Me voici, ma mère.

Mad. G. Mais venez donc, mademoiselle, quand on vous appelle.

FLO. Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

Mad. G. Il s'agit bien de mon serin ; voilà de bien plus grandes affaires ; écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. G. Je n'ai rien négligé pour votre éducation, vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLO. Oui, ma mère.

Mad. G. Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, cette petite ville est un terrein ingrat pour les filles à marier; des originaux, des gens grossiers, des imbéciles, des sots, des mauvais plaisans: ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque temps chez mon frère à Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

Flo. Oui, ma mère.

Mad. G. Grâce au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage. Mon frère est un homme charmant; le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

Flo. De trente mille livres de rente, ma mère!

Mad. G. Il vient loger ici avec son ami; c'est un jeune homme très-aimable; il a de l'esprit, des connaissances, il aime la musique, et j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

Flo. Oui, ma mère.

Mad. G. C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talens, votre éducation.

Flo. Oui, ma mère, mon éducation.

Mad. G. Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup-d'œil soit à votre avantage. Mais, comme vous voilà faite! je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller au bal; mais...quand on est aussi pâle, et d'ailleurs, quand c'est par les conseils de votre mère, il n'y a pas de mal: attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes.

Flo. Oui, ma mère.

Mad. G. (*en mettant du rouge à sa fille.*) Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence et la modestie sont la plus belle parure d'une demoiselle; la meilleure dot qu'elle puisse apporter...Mais comme vous êtes engoncée dans votre corset! mettez-vous à la grecque, puis-

ue c'est la mode. Et ne vous éloignez jamais des rincipes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de otre mère. Votre piano, est-il accordé?

FLO. Non, ma mère.

Mad. G. Comment, depuis huit jours que nous attendons!

FLO. Monsieur Splitmann m'a bien promis qu'il iendrait demain matin.

Mad. G. Bon, qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un etit concert de société, où j'inviterai tous nos amis. es deux jeunes gens feront leur partie avec Splitmann : vous; et François, qui commence à déchiffrer sur a clarinette, fera la sienne.

FLO. Ah! ce sera délicieux, ma mère.

Mad. G. Taisez-vous. J'entends nos deux aimables 'arisiens; allons, mademoiselle, une contenance agréble et modeste, ne soyez pas honteuse et timide, et achez parler à propos.

FLO. Oui, ma mère.

SCÈNE SUIVANTE.

Mad. GUIBERT, FLORE, DELILLE; DESROCHES, *le jeune héritier aux trente mille livres de rente.*

DESR. Vous voyez, madame, que nous ne nous ommes pas fait attendre.

Mad. G. Vous n'avez encore tardé que trop longemps, messieurs.

FLO. Oui, trop long-temps.

DEL. Notre domestique va dans l'instant apporter ous nos effets. En vérité, madame, je rougis de l'emarras que nous allons vous causer.

Mad. G. Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie, nessieurs. Voulez-vous bien permettre que je vous résente ma fille. (*à Flore.*) Saluez.

DESR. Ah! mademoiselle.

DEL. Enchanté...

FLO. Messieurs...(*à sa mère.*) Lequel des deux, ma nère?

Mad. G. (*à sa fille.*) Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. (*Aux deux jeunes gens.*) C'est mon enfant unique ; l'espérance de la voir établie a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour perfectionner son éducation ; mais vous sentez que dans une petite ville de province, on n'a pas les moyens...Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. (*à sa fille.*) Parlez donc.

Flo. Oui, ma mère.

Mad. G. Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre ?

Flo. Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise ?

Mad. G. Paix. Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique ; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise ; si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant diner, au dessert je l'aurais fait chanter.

Del. Eh ! qu'importe, quoique nous ne soyons plus au dessert...

Desr. Nous serions enchantés d'entendre mademoiselle.

Mad. G. La voilà toute confuse, c'est que vous l'intimidez ; des messieurs de Paris...Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

Del. Oh ! s'il ne s'agit que de prier ; mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions...

Desr. Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr, et je me joins à mon ami.

Flo. C'est qu'en vérité...je n'ose.

Mad. G. Osez, mademoiselle.

Flo. Eh ! je suis enrhumée, je crois.

Mad. G. Qu'est-ce que vous dites donc ? Vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

Flo. Mais, ma mère, que chanterai-je ?

Mad. G. Ce qui vous plaira. Allons, tenez-vous droite, et chantez.

Flo. (*toussant.*) Hem...hem...je suis vraiment fort

mbarrassée. (*En partant tout d'un coup d'un grand éclat e voix.*)

Non, non, non, j'ai trop de fierté,
Pour me soumettre à l'esclavage.

M ad. G. Quelle chanson choisissez-vous donc là !

Flo. (*continuant.*)

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.

Mad. G. Ah ! ciel ! quelle horreur ! Mais taisez-ous donc : paix donc, paix donc, je vous en prie. (*A lemi-voix à sa fille.*) Comment ! vous avez trop de ierté pour vous marier ; est-ce qu'une demoiselle doit hanter de ces choses-là ? Qu'est-ce que c'est donc que ette chanson-là ?

Flo. Mais, ma mère, c'est de la belle Arsène.

Mad. G. Votre belle Arsène était une bégueule, et 'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et uis, c'est antique.

Flo. Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je hante ?

Mad. G. Mais, mademoiselle, on chante du nou-veau ; par exemple,

Oui, c'en est fait, je me marie ;

ou bien,

Il faut des époux assortis ;

ou bien,

Ah ! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur !

Del. Ah ! oui, mademoiselle, celle-là ; elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

Flo. (*tousse et chante.*)

Ah ! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur ! &c.

Desr. Comme un ange, mademoiselle ! comme un ange !

Mad. G. Oui, comme un ange; comme une sotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux. Et puis, elle ne sait pas donner d'expression aux paroles : elles sont si tendres !

Flo. Mais, ma mère, ce n'est pas ma faute ; il m'a pris une extinction de voix.

Desr. Ne la grondez pas; on ne chante pas plus agréablement.

Del. Oh ! sans doute. (*à part.*) Attends, je vais t'en dégoûter tout-à-fait. (*haut.*) Mon ami, la voix de mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère ; ne trouves-tu pas?

Desr. Et de qui donc?

Del. Eh, mais vraiment, de ta femme.

Desr. De ma femme!

Mad. G. De sa femme ?

Desr. (*à Delille.*) Qu'est-ce que tu dis donc ?

Del. (*bas à Desroches.*) Laisse-moi faire. (*haut.*) C'est le même éclat, la même étendue.

Mad. G. Comment, monsieur, vous êtes marié?

Desr. Qui? moi, madame ?

Del. Oui, madame, il est marié. Il y a six mois qu'il a épousé une jeune veuve. J'ai été un de ses témoins.

Mad. G. En vérité, monsieur...je vous en fais mon sincère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix...Laissez-nous, mademoiselle.

Del. (*bas à Desroches.*) Sens-tu le motif des politesses ? (*haut.*) Eh quoi, nous priver sitôt de la vue de votre aimable fille.

Mad. G. Je vous demande pardon, messieurs; mais elle a ses occupations, ses leçons.

Flo. (*à sa mère.*) Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié ?

Mad. G. Qu'est-ce que vous dites, impertinente ? Sortez, vous dis-je.

Flo. Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splitmann ır le concert de demain ?

Mad. G. Un concert, y pensez-vous ? Est-ce la sai- ı des concerts, quand tout le monde est en ven- nge ?

Flo. (*faisant la révérence.*) Messieurs, j'ai bien onneur...

Mad. G. C'est bon, c'est bon, laissez-nous.

(*Flore sort.*)

PRÉCIS DU RESTE DE LA SCÈNE.

Madame Guibert avait offert un appartement chez s à Delille et à Desroches, mais comme elle apprend e le jeune héritier est marié, elle prétend qu'elle n'a pas fléchi qu'elle l'a prêté à un de ses voisins pour y dé- ser des marchandises et qu'il lui faudra au moins atre jours pour déménager ; les deux Parisiens font nc remporter leurs effets et vont chercher un logement 'leurs.



SCÈNES DES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

ırysale, *bourgeois ;* Philaminte, *femme de Chry- sale ;* Bélise, *sœur de Chrysale ;* Martine, *ser- vante.*

Philaminte (*apercevant Martine.*)

Quoi ! je vous vois, maraude ?
te, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux ;
ne vous présentez jamais devant mes yeux.

Chrysale.

ınt doux.

Philaminte.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoi ! vous la soutenez ?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRYSALE.

Non :
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRYSALE.

(*se tournant vers Martine.*)
Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine ; et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRYSALE (*bas.*)

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

lle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE.

-t-elle, pour donner matière à votre haine,
ıssé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

oudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
ue pour si peu de chose on se mette en courroux ?

CHRYSALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
u'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE.

ıns doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRYSALE.

st-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
érober quelque aiguière ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE.

ela ne serait rien.

CHRYSALE (*à Martine.*)

Oh ! oh ! peste, la belle !

Philaminte.)
uoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHILAMINTE.

'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
omment ! diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

lle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
près trente leçons, insulté mon oreille
ar l'impropriété d'un mot sauvage et bas
u'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRYSALE.

st-ce là...

[redacted]

PHILAMINTE.

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

Si fait.[1]

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez!

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés:
Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!

BÉLISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

on Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

ı ! peut-on y tenir ?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

ı voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

›n esprit, je l'avoue, est bien matériel :
n'est qu'un singulier, *avons* est un pluriel.
:ux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

ıi parle d'offenser grand'mère ni grand-père.

PHILAMINTE.

ciel !

BÉLISE.

Grammaire est pris à contre-sens par toi ;
t je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi !
u'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise,
:la ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise !
a grammaire, du verbe et du nominatif,
omme de l'adjectif avec le substantif,
'ous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire
ue je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BÉLISE.

e sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
n quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

!u'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe?

[redacted]

PHILAMINTE (*à Bélise.*)
Hé ! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
(*à Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE.
(*à part.*)
Si fait.[2] A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.
Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine !
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant !

CHRYSALE.
(*d'un ton ferme.*) (*d'un ton plus doux*
Moi ? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre er

SCÈNE SUIVANTE.

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.
Vous êtes satisfaite, et la voilà partie :
Mais je n'approuve point une telle sortie ;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.
Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplic
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles

BÉLISE.
Il est vrai que l'on souffre avec tous ses discours,
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.
Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?

ime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes
le accommode mal les noms avec les verbes,
redise cent fois un bas ou méchant mot,
ıe de brûler ma viande, ou saler trop mon pot :
vis de bonne soupe, et non de beau langage.
ugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Malherbe et Balzac, si savans en beaux mots ;
ı cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE.

ıe ce discours grossier terriblement assomme !
qu'elle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
être baissé sans cesse aux soins matériels,
ı lieu de se hausser vers les spirituels !
corps, cette guenille, est-il d'une importance,
un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
; ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE.

ıi, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :
ıenille, si l'on veut ; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

corps avec l'esprit fait figure, mon frère :
ais, si vous en croyez tout le monde savant,
esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;
; notre plus grand soin, notre première instance,
ɔit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

a foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
est de viande bien creuse, à ce que chacun dit ;
ı vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
ɔur...

PHILAMINTE.

Ah ! *Sollicitude* à mon oreille est rude ;
sent étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

est vrai que le mot semble bien affecté.

CHRYSALE.

oulez-vous que je dise un peu ce que je pense ?

Car il est temps enfin de rompre le silence.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc !

CHRYSALE (*à Bélise.*)

C'est à vous que je parle, ma sœur
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde ;
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

n me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
utre rêve à des vers quand je demande à boire ;
in, je vois par eux votre exemple suivi,
j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
e pauvre servante, au moins, m'était restée,
i de ce mauvais air n'était point infectée,
voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
ause qu'elle manque à parler Vaugelas !
vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse :
c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.

PHILAMINTE.

elle bassesse, ô ciel ! et d'âme et de langage !

BÉLISE.

-il de petits corps un plus lourd assemblage,
esprit composé d'atomes plus bourgeois ?
de ce même sang se peut-il que je sois !
me veux mal de mort d'être de votre race ;
de confusion, j'abandonne la place.

NOTES SUR LES FEMMES SAVANTES.

Si fait, *yes, I do.* [2] Si fait, *yes, I will.*
[3] Traînés dans les ruisseaux des halles, *taken from* lingsgate.



SCÈNE DE L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

GANARELLE, *riche bourgeois*, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGAN. Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je is bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, e *qui terre a; guerre a*, et qu'un malheur ne vient nais seul ! Je n'avais qu'une femme, qui est morte.

M. GUI. Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGAN. Elle est morte, monsieur Guillaume. Mon ami, cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble; mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte, je la pleure. Si elle était en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine: car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière. (*à Lucrèce.*) Vous êtes ma nièce; (*à Aminte.*) vous, ma voisine; (*à M. Guillaume et à M. Josse.*) et vous, mes compères et mes amis, je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. JOS. Pour moi, je tiens que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et si j'étais que de vous,[1] je lui achèterais dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUI. Et moi, si j'étais à votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie[2] de verdure, ou à personnages, que je ferais mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMIN. Pour moi, je ne ferais pas tant de façons. Je la marierais fort bien, et le plutôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque temps.

LUC. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Le monde n'est point son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGAN. Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes

fèvre, monsieur Josse,[3] et votre conseil sent son mme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous ndez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. lui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque clination pour ma fille ; et vous ne seriez pas fâchée la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma ière nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raions pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de faire religieuse, est d'une femme qui pourrait bien uhaiter charitablement d'être mon héritière univerlle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos nseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez n, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun.

NOTES SUR L'AMOUR MEDECIN.

[1] Si j'étais que de vous, *if I were you.*

[2] Tenture de tapisserie, *a suit of hangings.*

[3] *Vous êtes orfèvre, M. Josse.* Cette réplique de ganarelle a fait proverbe.



SCÈNES DU SICILIEN,

OU,

L'AMOUR PEINTRE.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

DON PÈDRE, gentilhomme sicilien.
ADRASTE, gentilhomme français, amant d'Isidore.
ISIDORE, Grecque, esclave de Don Pèdre.

DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PÈDRE. Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison ?

ADRAS. J'y cherche le seigneur don Pèdre.

D. PÈDRE. Vous l'avez devant vous.

ADRAS. Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PÈDRE *lit.* " Je vous envoie au lieu de moi, pour
" le portrait que vous savez, ce gentilhomme français,
" qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a
" bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je
" lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier
" homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai
" cru que je ne pouvais vous rendre un service plus
" agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que
" vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que
" vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler
" d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en
" offenserait, et qui ne fait les choses que pour la gloire
" et la réputation.—DAMON."

Seigneur Français, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRAS. Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

D. PÈDRE. Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE SUIVANTE.

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PÈDRE, (*à Isidore.*) Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui veut bien se donner la peine de vous peindre.

(*à Adraste, qui embrasse Isidore en la saluant.*)
Holà! seigneur Français, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRAS. C'est la manière de France.

D. PÈDRE. La manière de France est bonne pour vos femmes; mais pour les nôtres elle est un peu trop familière.

ISI. L'aventure me surprend fort; et, pour dire le

rai, je ne m'attendais pas à avoir un peintre si illustre.

ADRAS. Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISI. L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRAS. Le peintre n'y en voit aucun; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISI. Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRAS. Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISI. Le ciel, quoi que vous en disiez, ne...

D. PÈDRE. Finissons cela, de grâce. Laissons les complimens, et songeons au portrait.

ADRAS. (*aux laquais.*) Allons, apportez tout.

(*On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.*)

ISI. (*à Adraste.*) Où voulez-vous que je me place?

ADRAS. Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISI. (*après s'être assise.*) Suis-je bien ainsi?

ADRAS. Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse. Bon là. Un peu davantage: encore tant soit peu.

D. PÈDRE. (*à Isidore.*) Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISI. Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; et c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRAS. (*assis.*) Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (*La faisant tourner un

peu devers lui.) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. Pèdre. Fort bien.

Adras. Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

Isi. Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses ; un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

Adras. Il serait malaisé qu'on demandât cela du vôtre ; et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceur et de charmes ! et qu'on court risque à les peindre !

D. Pèdre. Le nez me semble un peu trop gros.

Adras. J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre, d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint si éperdument amoureux, en la peignant, qu'il fut près d'en perdre la vie ; de sorte qu'Alexandre par générosité lui céda l'objet de ses vœux. (*à don Pèdre.*) Je pourrais faire ici ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

(*Don Pèdre fait la grimace.*)

Isi. (*à don Pèdre.*) Tout cela sent la nation.

Adras. On ne se trompe guère à ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre serait ici, et que ce serait votre amant,

: ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien u de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

D. PÈDRE. Seigneur Français, vous ne devriez pas, ; me semble, tant parler ; cela vous détourne de votre uvrage.

ADRAS. Ah ! point du tout. J'ai toujours coutume e parler quand je peins ; et il est besoin dans ces hoses d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit t tenir le visage dans la gaîté nécessaire aux personnes ue l'on veut peindre.

OBSERVATIONS SUR LE SICILIEN.

" C'est," dit M. Bret, dans ses excellens commenaires sur Molière, " à l'imitation de cette scène charmante, dont on ne trouverait aucun modèle chez les aniens, que nous devons nos petites comédies dans le enre agréable et galant ; mais celle-ci a sur les autres 'avantage d'être en même temps une situation très-comique, puisque c'est le jaloux lui-même qui a présenté à sa chère esclave le faux Peintre qui le trompe."

SCÈNES DE L'ÉCOSSAISE.

COMÉDIE DE VOLTAIRE.

(*La scène est à Londres.*)

FABRICE, *tenant un café avec des appartemens ;* FRÉLON, *écrivain de feuilles.**

FRÉ. Bonjour, monsieur Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes ; j'enrage.

FAB. M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

---

* Ecrivain de feuilles, *a newspaper writer.*

FRÉ. Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FAB. Non, sur mon âme, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRÉ. C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FAB. Cela peut-être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRÉ. J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies ; et pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FAB. Oh pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous ; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRÉ. Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice ?

FAB. Oh non : elle a quelque chose de si noble dans son air que je n'oserais jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs son rang...

FRÉ. Ha ha ha, son rang !...

FAB. Oui, qu'avez-vous à rire ?...Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉ. Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE SUIVANTE.

Le lord MONROSE, *Ecossais ;* FABRICE, FRÉLON.

MON. Vous êtes monsieur Fabrice, à ce que je crois ?

FAB. A vous servir, monsieur.

MON. Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ille. On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ail-urs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FAB. Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, mon-eur, toutes les commodités de la vie, un appartement sez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet onneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de conversation dans le café.

MON. Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FAB. Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, ès-vertueuse et très-belle.

FRÉ. Hé, oui, très-belle, hé, hé.

FAB. Qui vit dans la plus grande retraite.

MON. La jeunesse et la beauté ne sont pas faites our moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un apparte-ent où je puisse être en solitude. Y a-t-il quelque ouvelle intéressante dans Londres ?

FAB. Monsieur Frélon peut vous en instruire, car en fait ; c'est l'homme du monde qui parle et qui crit le plus ; il est très-utile aux étrangers.

MON. (*en se promenant.*) Je n'en ai que faire.

FAB. Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.
(*Il sort.*)

FRÉ. Voici un nouveau débarqué : c'est un grand eigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de ersonne. Milord, permettez que je vous présente mes ommages et ma plume.

MON. Je ne suis point Milord ; c'est être un sot de e glorifier de son titre. Je suis ce que je suis ; quel st votre emploi dans la maison ?

FRÉ. Je ne suis point de la maison, monsieur, je asse ma vie au café ; j'y compose des brochures, des euilles ; je sers les honnêtes gens. Si vous avez uelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou uelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque uteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une istole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque

connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

Mon. Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

Fré. Monsieur, c'est un très-bon métier.

Mon. Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

Fré. Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

AUTRE SCÈNE DE L'ÉCOSSAISE.

Monrose, *apercevant* Polly *qui passe.*

Mademoiselle, un petit mot, de grâce...Etes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui...

Polly. Oui, monsieur, je suis assez jeune ; je suis Écossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

Mon. Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

Polly. Oh non, monsieur, il y a si long-temps que je l'ai quitté !

Mon. Et qui sont vos parens, je vous prie ?

Polly. Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

Mon. Ah, j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

Polly. Vous me faites bien de l'honneur.

Mon. Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

Polly. Oui, monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

Mon. Elle est donc malheureuse ?

Polly. Oui, monsieur, et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

Mon. Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

Polly. Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue :

n'a point de famille ; que me demandez-vous-là ? rquoi ces questions ?

Ion. Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre tresse ?

'olly. Oh pour son âge, on peut le dire ; car elle bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

Ion. Dix-huit ans !...hélas ! ce serait précisément e qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère , seul reste de ma maison : dix-huit ans ?...

'olly. Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-x : il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions son âge ?

Ion. Dix-huit ans, et née dans ma patrie ! et elle t être inconnue ! il faut avec votre permission que a voie, que je lui parle tout à l'heure.

'olly. Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon ıx gentilhomme. Monsieur, il est impossible que s voyiez à présent ma maîtresse : elle est dans liction la plus cruelle.

Ion. Ah ! c'est pour cela même que je veux la r.

'olly. De grâce, monsieur, ménagez sa faiblesse et douleurs.

Ion. Tout ce que vous me dites redouble mon em-ssement. Je suis son compatriote ; je partage toutes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; souffrez avant de quitter cette ville je puisse entretenir votre ıtresse.

Polly. Mon cher compatriote, vous m'attendrissez : endez encore quelques momens. Je vais à elle ; je iendrai à vous.

SCÈNE DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

COMÉDIE DE M. CASIMIR DELAVIGNE.

DANVILLE, *ancien armateur ;* BONNARD, *son ami.*

DANVILLE.
Je viens me fixer à Paris.
BONNARD.
Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...
Bah ! tu veux plaisanter ?
DANVILLE.
Non, Bonnard.
BONNARD.
Tu m'étonnes.
Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Hâvre, où tu naquis, constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer ?...
DANVILLE.
Qui, moi ? charmante ville !
Elle fut mon berceau ; doux climat, sol fertile ;
D'aimables habitans...un site ! ah ! quel tableau !
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.
BONNARD.
Pourquoi t'en éloigner ?
DANVILLE.
C'est que...je vais te dire...
Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.
BONNARD.
Eh ! dis toujours.
DANVILLE.
Je suis...
BONNARD.
Quoi ?
DANVILLE.
Je suis marié.

BONNARD.

Rien qu'à ton embarras je l'aurais parié.
Pour la seconde fois !

DANVILLE.

J'étais las du veuvage.

BONNARD.

A soixante et plus !

DANVILLE.

Ma foi, c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti !

DANVILLE.

Bon ! mon billet de part
Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans ?

DANVILLE.

Pas encore !

BONNARD.

Au moins trente ?

DANVILLE.

Pas tout-à-fait.

BONNARD.

Combien ?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante !
C'est une grâce unique, un cœur, un enjoûment !...
Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
Son père, resté veuf, chercha fortune aux îles.
Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles,
Auprès de son aïeule, une dame Sinclair,
Bonne femme, un peu vive, et femme du bel air,
Qui sait rire, et qui garde, en sa verte vieillesse,
Pour les plaisirs du monde un grand fond de tendresse ;
Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
Si l'on peut trop chérir de si justes succès.
Hortense est un modèle ; oui, Bonnard, je l'adore.
Je la voyais souvent ; je la vis plus encore ;

Je la vis tous les jours : bref, je parlai d'hymen :
Je craignais de subir un fâcheux examen.
Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
Dans son respect pour moi son amour prit naissance,
Et je vis s'embellir mon arrière-saison
Des charmes du bel âge unis à la raison.
Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
Eut toujours par nature horreur de vivre seule ;
Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
Qu'en secret leur chimère était de voir Paris ;
Bien plus, qu'à leur santé l'air du Hâvre est contraire...,
Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir ;
Elle avait pour la cour un billet de spectacle :
Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle !
Bien qu'elle y consentît, c'était un coup mortel ;
Et j'ai pour me distraire, admiré mon hôtel.

BONNARD.

C'est un palais, mon cher ; peste ! quelle richesse !
En entrant j'ai manqué de te traiter d'altesse...
...............Ah ! mon ami que tes goûts ont changé !
Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé !
Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres,
Debout avant le jour, doucement tourmenté
Du démon vigilant de la propriété.
Tu pâlissais de crainte au bruit d'une visite ;
A tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu,
Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
Te voilà citadin ! le luxe t'environne ;
Un gros suisse est là bas qui défend ta personne :
Et tout cela, pourquoi ? ta femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense ! elle me laisse un pouvoir absolu.

. . . .

. . Mais depuis quand, je te prie,

unesse à tes yeux paraît-elle un défaut ?

BONNARD.

dis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
que le mariage entre nous soit sortable,
maturité tout-à-fait respectable.
ine vieille femme a pour moi peu d'appas ;
jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
agir prudemment dans cette conjoncture,
'ait du célibat ma seconde nature ;
iens, j'y prends racine, et je suis convaincu
je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

. . . .

ntre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
spose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
ans rivalité je jouis de moi-même.
oat ! célibat ! le lien conjugal
n indépendance offre-t-il rien d'égal ?
ie tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
général vainqueur, de poète applaudi,
gros capitaliste à la Bourse arrondi,
libre, plus content, plus heureux sur la terre,
même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

e te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
at le plus divin, c'est celui d'un époux
, long-tems enterré dans un triste veuvage,
tre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
ime, il ressuscite, il sort de son tombeau :
femme a de mes jours rallumé le flambeau.
ı, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
e de soins ! quels égards ! quels charmans entretiens !
défauts, elle en a ; mais n'as-tu pas les tiens ?

AUTRE SCÈNE DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

Les précédens ; MADAME DANVILLE.

DANVILLE.

Tu vois, ma chère Hortense,
Un camarade à moi, mon compagnon d'enfance,
Mon mentor au collége ; élève à Mazarin,
Bonnard m'a sur les bancs disputé le terrain ;
Je l'aimais à quinze ans, et je te le présente
Comme un des vrais amis que j'estime à soixante.

MADAME DANVILLE.

Monsieur m'est connu.

BONNARD.

Moi !

MADAME DANVILLE.

Votre fraternité
Fit proverbe autrefois dans l'université.

BONNARD.

Il est sûr qu'avec lui je vivais comme un frère.

MADAME DANVILLE.

Si nous en exceptons vos débats sur Homère.

BONNARD.

Achille était son dieu.

MADAME DANVILLE.

Vous préfériez Hector.

BONNARD.

Vous le savez ?

MADAME DANVILLE.

J'en sais bien plus encor ;
Danville est très-causeur.

BONNARD.

Causeur par excellence ;
C'est vrai !

MADAME DANVILLE.

Vous souvient-il de certaine imprudence,
Qui lui valut de vous un superbe sermon ?

DANVILLE.

Il sermonnait toujours.

BONNARD.

Lui, c'était un démon !

MADAME DANVILLE.

D'un prix de vers latins...

BONNARD.

Madame !

MADAME DANVILLE.

D'une thèse,
Qui vous fit un honneur !

BONNARD.

C'est en soixante-treize ;
Oui vraiment : quoi ! madame, on vous en a parlé ;
Quel charmant souvenir vous m'avez rappelé !
(*à Danville.*)
Elle a beaucoup d'esprit.

DANVILLE.

N'est-ce pas ?

MADAME DANVILLE.

Je m'arrête ;
Vos triomphes passés vous tourneraient la tête.
Mais voyez-nous souvent : en causant tous les trois,
Nous ferons reverdir vos lauriers d'autrefois.
Pour madame Bonnard, je veux aller moi-même...

BONNARD, *embarrassé.*

Je suis...

DANVILLE.

Il est garçon, et garçon par systême,

BONNARD.

Me voilà converti.

MADAME DANVILLE.

Monsieur, prouvez le donc :
Un garçon a parfois des momens d'abandon,
D'ennui ; venez nous voir, et que notre ménage
Vous raccommode un jour avec le mariage.

BONNARD.

Je ferai d'un tel soin mon plus doux passe-tems

Et voudrais près de vous prolonger ces instans ;
Mais un mot très-pressé que je ne puis remettre...
(*bas à Danville.*)
Ah ! je te félicite, et ta femme est divine.
(*Il sort.*)

SCÈNES DE DON JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

DON JUAN ; SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, *valets de don Juan.*

LA VIO. Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGAN. Bon ! voilà ce qu'il nous faut, un compliment de créancier ! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ? et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas ?

LA VIO. Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGAN. Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN. Non ; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire céler aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un sou.

SCENE SUIVANTE.

DON JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN. Ah, monsieur Dimanche, approchez ; que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIM. Monsieur, je vous suis fort obligé.

D. JUAN, (*parlant à ses laquais.*) Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIM. Monsieur, cela n'est rien.

D. JUAN. Comment ? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

M. DIM. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

D. JUAN. Allons vite ! un siége pour M. Dimanche.

M. DIM. Monsieur, je suis bien comme cela.

D. JUAN. Point, point : je veux que vous soyez assis comme moi.

M. DIM. Cela n'est point nécessaire.

D. JUAN. Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. DIM. Monsieur, vous vous moquez, et...

D. JUAN. Non, non : je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIM. Monsieur !...

D. JUAN. Allons, asseyez-vous.

M. DIM. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

D. JUAN. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIM. Non, monsieur, je suis bien ; je viens pour...

D. JUAN. Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. Dim. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. Juan. Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dim. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

D. Juan. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dim. Je voudrais bien...

D. Juan. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

M. Dim. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

D. Juan. C'est une brave femme.

M. Dim. Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

D. Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dim. Le mieux du monde.

D. Juan. La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. Dim. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

D. Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dim. Toujours de même, monsieur. Je...

D. Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. Dim. Plus que jamais, monsieur.

D. Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dim. Nous vous sommes infiniment obligés. Je...

D. Juan, (*lui tendant la main.*) Touchez donc là, M. Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. Dim. Monsieur, je suis votre serviteur.

D. Juan. Parbleu, je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dim. Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIM. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN. Et c'est sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIM. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

D. JUAN. Oh ça ! M. Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. DIM. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout-à-l'heure. Je...

D. JUAN. (*se levant.*) Allons ! vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIM. (*se levant aussi.*) Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte vite les siéges.*)

D. JUAN. Comment ? Je veux qu'on vous escorte, je m'intéresse trop à votre personne ; je suis votre serviteur, et de plus, votre débiteur.

M. DIM. Ah ! Monsieur...

D. JUAN. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIM. Si...

D. JUAN. Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. DIM. Ah, monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

D. JUAN. Embrassez-moi, donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Don Juan sort.*)

SGAN. (*à M. Dimanche.*) Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIM. Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant de complimens que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGAN. Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous, et je voudrais qu'il vous arrivât quelque

chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, et vous verriez de quelle manière.... *

M. Dim. Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

Sgan. Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous paiera le mieux du monde.

M. Dim. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

Sgan. Fi, ne parlez pas de cela.

M. Dim. Comment? je...

Sgan. Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. Dim. Oui, mais...

Sgan. Allons, M. Dimanche, je vais vous éclairer.

M. Dim. Mais mon argent...

Sgan. (*prenant M. Dimanche par le bras.*) Fi, vous dis-je! ne parlez pas de cela.

AUTRE SCÈNE DE DON JUAN.

Sganarelle, *tenant une tabatière.*

Quoique puisse dire Aristote, il n'y a rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnêtes gens; et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non-seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens: tant il est vrai que le tabac inspire des sentimens d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent.

SCÈNES DE L'AVOCAT PATELIN.

(*La scène est dans un village près de Paris.*)

M. Patelin, *seul.*

Cela est résolu : il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf... Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendrait pour un avocat ? Ne dirait-on pas plutôt que je fusse un magister de ce bourg ? Depuis quinze jours que j'ai quitté le village où je demeurais, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant y faire mieux mes affaires...elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là pour voisin, mon compère le juge du lieu...pas un pauvre petit procès. De cet autre côté un riche marchand drapier...pas de quoi m'acheter un méchant habit !...ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin ! comment feras-tu pour contenter ta femme qui veut absolument que tu maries ta fille ! Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé ? Il faut bien, par force, avoir recours à l'industrie...Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap, dans la boutique de M. Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille...

SCÈNE SUIVANTE.

M. Patelin, M. Guillaume.

M. P. (*à part.*) Bon ! le voilà seul : approchons.

M. G. (*à part, feuilletant son livre.*) Compte du troupeau...six ceuts bêtes...

M. P. (*à part, lorgnant le drap.*) Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire—(*à M. Guillaume.*) Serviteur, monsieur.

M. G. (*sans le regarder.*) Est-ce le sergent que j'ai envoyé *quérir ?* qu'il attende.

M. P. Non, monsieur, je suis...

M. G. (*l'interrompant en le regardant.*) Une ro Le procureur donc?...Serviteur.

M. P. Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avo

M. G. Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre viteur.

M. P. Mon nom, monsieur, ne vous est sans d pas inconnu. Je suis Patelin, l'avocat.

M. G. Je ne vous connais point, monsieur.

M. P. (*à part.*) Il faut se faire connaître. (*à M.* J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu père, une dette qui n'a pas été payée, et...

M. G. Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois ri

M. P. Non, monsieur: c'est au contraire feu père qui devait au vôtre trois cents écus, et comn suis homme d'honneur je viens vous payer.

M. G. Me payer? Attendez, monsieur, s'il plaît...je me remets un peu votre nom. Oui, je nais depuis long-temps votre famille. Vous deme au village ici près; nous nous sommes connus a fois. Je vous demande excuse; je suis votre humble et très-obéissant serviteur. (*lui offran chaise.*) Asseyez-vous là, s'il vous plaît, asseyez-vo

M. P. Monsieur !

M. G. Monsieur !

M. P. (*s'asseyant.*) Si tous ceux qui me doi étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, j rais beaucoup plus riche que je ne suis; mais je n point retenir le bien d'autrui.

M. G. C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucou gens savent fort bien faire.

M. P. Je tiens que la première qualité d'un hor homme est de bien payer ses dettes, et je viens s quand vous serez en commodité de recevoir vos cents écus.



M. G. Tout à l'heure.

M. P. J'ai chez moi votre argent tout prêt, et *compté;* mais il faut vous donner le temps de

dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. G. Cela est juste. Eh bien, demain matin à cinq heures.

M. P. A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume ? je crains de vous détourner.

M. G. Point du tout : je ne suis que trop de loisir ; on ne vend rien.

M. P. Vous faites pourtant plus d'affaires, vous seul, que tous les négocians de ce lieu.

M. G. C'est que je travaille beaucoup.

M. P. C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays.—(*examinant la pièce de drap.*) Voilà un assez beau drap.

M. G. Fort beau.

M. P. Vous faites votre commerce avec une intelligence...

M. G. Oh, monsieur !—

M. P. Avec une habileté merveilleuse !

M. G. Oh, oh, monsieur !

M. P. Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. G. Oh ! point, monsieur !

M. P. Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. G. Je le crois, c'est couleur de marron.

M. P. De marron ? Que cela est beau ! Gage, M. Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. G. Oui, oui, avec mon teinturier.

M. P. Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

M. G. Ah ! ah ! ah !

M. P. (*tâtant le drap.*) Cette laine me paraît assez bien conditionnée.

M. G. C'est pure laine d'Angleterre.

M. P. Je l'ai cru...A propos d'Angleterre, il me

semble, M. Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble?

M. G. Chez monsieur Nicodème?

M. P. Justement. Vous étiez beau comme l'Amour.

M. G. Je l'ai ouï dire à ma mère.

M. P. Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

M. G. A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

M. P. Quel dommage que vous ne vous soyez pas appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, M. Guillaume, que vous auriez gouverné un État?

M. G. Comme un autre.

M. P. Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse faire un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en apportant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. G. Je vous le garderai.

M. P. (*à part.*) Le garderai...ce n'est pas là mon compte. (*à M. G.*) Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher; mais je vois bien, M. Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. G. Ne laissez pas de racheter votre rente; vous aurez toujours de mon drap.

M. P. Je le sais bien; mais je n'aime point à prendre à crédit...Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

M. G. Je me porte bien.

M. P. Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus j'apporte aussi de quoi le payer?

M. G. Il vous en faudra...Vous voulez sans doute l'habit complet?*

M. P. Oui, très-complet, justaucorps, culotte et veste, doublées de même, et le tout bien long et bien large.

* Un habit complet, *a complete suit of clothes.*

M. G. Pour tout cela, il vous en faudra...oui... six aunes. Voulez-vous que je les coupe en attendant ?

M. P. En attendant...non, monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. G. Elle est fort bonne. (*à part.*) Voici un homme très-exact.

M. P. Vous souvient-il, M. Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'écu de France ?

M. G. Le jour qu'on fit la fête du village ?

M. P. Justement. Nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps, et je vous ouïs dire de belles choses.

M. G. Vous vous en souvenez ?

M. P. Si je m'en souviens ! Vous prédîtes dès-lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. G. Je vois les choses de loin.

M. P. Combien, M. Guillaume, me ferez-vous payer l'aune de ce drap ?

M. G. (*regardant la marque.*) Voyons...un autre en paierait, ma foi ! six écus ; mais allons...je vous le laisserai à cinq écus.

M. P. (*à part.*) Le Juif !—(*à M. G.*) Cela est trop honnête ! six fois cinq écus, ce sera justement...

M. G. Trente écus.

M. P. Oui, trente écus ; le compte est bon...Parbleu ! pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions, demain à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

M. G. Une oie ! je les aime fort.

M. P. Tant mieux. Touchez là ; à demain à dîner ; ma femme les apprête à miracle—Par ma foi ! il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner ?

M. G. Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. P. Ce serait grand dommage.

M. G. Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

M. P. Sans cela, je n'y songerais pas.

M. G. Je vais le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. P. (*prenant le drap.*) Cela est heureux !

M. G. Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. P. Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. G. Donnez, donnez ; je vais vous le faire porter, et vous m'enverrez par le retour...

M. P. Le retour...non, non ; ne détournez pas vos gens ; je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi... Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. G. Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. P. Eh, point, point. Je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit ; et sous ma robe on prendra ceci pour un sac de procès.

M. G. Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

M. P. Eh, point de façon, vous dis-je...à cinq heures précises, trois cent trente écus, et l'oie à diner. Oh, ça, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur.

M. G. Serviteur, monsieur, serviteur.

(*M. Patelin sort.*)

SCÈNE SUIVANTE.

M. GUILLAUME, *seul.*

Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptais point ; car je ne sais d'où peut venir cette dette...mais à la bonne heure...

OBSERVATIONS SUR L'AVOCAT PATELIN.

L'Avocat Patelin est une ancienne comédie rajeunie par Brueys en 1706. Ce nom de *Patelin* a passé dans la langue française, pour signifier un homme souple et artificieux, qui par des manières flatteuses et insinuantes fait venir les autres à ses fins.

SCÈNES DU TARTUFFE,[1]

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

Madame Pernelle, mère d'Orgon.
Orgon, mari d'Elmire.
Elmire, femme d'Orgon.
Damis, fils d'Orgon.
Mariane, fille d'Orgon.
Cléante, beau-frère d'Orgon.
Tartuffe, faux dévot.
Dorine, suivante de Mariane.
Flipote, servante de Madame Pernelle.

Madame Pernelle, Elmire, Mariane, Cléante, Damis, Dorine, Flipote.

Madame Pernelle.

Allons, Flipote, allons ; que d'eux je me délivre.

Elmire.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

Madame Pernelle.

Laissez, ma bru, laissez ; ne venez pas plus loin ;
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

Elmire.

De ce que l'on vous doit, envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

Madame Pernelle.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,

Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée.

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Vous, sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette !
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort ;
Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ;
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je dis librement ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique ;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire :
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte :
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé ! merci de ma vie ! il en irait bien mieux,
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fîrais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?...
(*montrant Elmire.*)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin, on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé ! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,

Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs.

MADAME PERNELLE (*à Elmire.*)

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire :
Car madame, à jaser, tient le dé[a] tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre ;
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,

C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille...
(*montrant Cléante.*)
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà ?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(*à Elmire.*)
Et sans...Adieu, ma bru ; je ne veux plus rien dire.

SCÈNE SUIVANTE.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

DORINE.

Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils :
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez, C'est bien pis !
Il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent,
Il le choie,[a] il l'embrasse ; et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse :
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six :
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède ;
Et s'il vient à tousser, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire, à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes:
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,

Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des saints,[4]
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

AUTRE SCÈNE DU TARTUFFE.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(*à Cléante.*)
Dorine...Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*à Dorine.*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pa vre homme !

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut :
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But à son déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE SUIVANTE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous ;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui ;
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point ?...

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère ;
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissemens ne prendraient point de fin.
C'est un homme...qui...ah !...un homme...un homme enfin !
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfans, mère, et femme,
Que je m'en soucîrais autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà !

ORGON.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux,
Il attirait les yeux de l'assemblée entière,

Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancemens,
Et baisait humblement la terre à tous momens :
Et lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disait-il, *c'est trop de la moitié ;*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je croi,[6]
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;

Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage.
Les hommes la plupart sont étrangement faits :
Dans la juste nature on ne les voit jamais ;
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites :
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré ;
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré,
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors fardé d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,

Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il faut se proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle:
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON (*s'en allant.*)

Je suis votre valet.

NOTES SUR LE TARTUFFE.

[1] "On a ignoré long-temps," dit M. Bret, "où Molière avait puisé ce nom de *Tartuffe,* qui a fait un synonyme de plus dans notre langue, aux mots *hypocrites, faux dévots.* Voici ce que la tradition nous apprend à cet égard : Plein de cet ouvrage qu'il méditait, Molière se trouva un jour chez le nonce du pape avec plusieurs personnes, dont un marchand de truffes vint par hasard animer les physionomies béates et contrites. "Tartufi, Signor Nunzio, tartufi !" s'écriaient les courtisans de l'envoyé de Rome, en lui présentant les plus belles. Attentif à ce tableau, qui peut-être lui fournit encore d'autres traits, il conçut alors le nom de son imposteur d'après le mot *tartufi,* qui avait fait une si vive impression sur tous les acteurs de la scène."

[2] Tenir le dé dans la conversation, *to engross all the conversation.*

[3] *Choie* du verbe Choyer, *to fondle.*

[4] *Fleur des saints,* livre de dévotion.

[5] *Croi* pour *crois.* "Les prosateurs ne doivent ja-

mais écrire, *je croi;* et ce n'est que très-rarement et seulement lorsque la rime l'exige, qu'il est permis aux poètes de supprimer le *s.*" (*La Grammaire des grammaires.*)

La même remarque s'applique à *je sai*, *je voi*, *je doi*, *je prévoi*, etc.



SCÈNE DES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

LÉANDRE ; SCAPIN, *son valet.*

LÉ. Ah ! ah ! vous voilà ! je suis ravi de vous trouver, monsieur le coquin.

SCAP. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉ. (*mettant l'épée à la main.*) Vous faites le méchant plaisant. Ah ! je vous apprendrai...

SCAP. (*se mettant à genoux.*) Monsieur, que vous ai-je fait ?

LÉ. Ce que tu m'as fait, traître !

SCAP. Hé ! monsieur.

LÉ. Je veux que tu me confesses toi-même tout-à-l'heure la perfidie que tu m'as faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre; et tu ne croyais pas peut-être que l'on dût me révéler ce secret : mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAP. Ah ! monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là !

LÉ. Parle donc.

SCAP. Je vous ai fait quelque chose, monsieur ?

LÉ. Oui, coquin ; et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAP. Hé bien, monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉ. C'est toi, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour ?

SCAP. Oui, monsieur. Je vous en demande pardon.

LÉ. Je suis bien aise d'apprendre cela : mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAP. Ce n'est pas cela, monsieur ?

LÉ. Non ; c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAP. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉ. (*voulant frapper Scapin.*) Tu ne veux pas parler ?

SCAP. Oui, monsieur. Vous savez qu'il y a trois semaines vous m'envoyâtes porter le soir une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez ; je revins au logis, mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, monsieur, qui l'avais retenue, afin de voir quelle heure il est.

LÉ. Ah ! ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment ! Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAP. Ce n'est pas cela ?

LÉ. Non, infâme ; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAP. Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉ. (*voulant frapper Scapin.*) Voilà tout ?

SCAP. Hé bien, oui, monsieur ; vous vous souvenez de ce loup-garou,[1] il y a six mois, qui vous donna tant

de coups de bâton la nuit, et pensa vous faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉ. Hé bien?

SCAP. C'était moi, monsieur, qui faisais le loup-garou, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez coutume.

LÉ. Je saurai me souvenir en temps et lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAP. A votre père?

LÉ. Oui, fripon, à mon père.

SCAP. Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉ. C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAP. Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

AUTRE SCÈNE DES FOURBERIES DE SCAPIN.

SUJET.

Scapin s'est engagé à tirer deux cents pistoles d'Argante, père d'Octave, ami de Léandre.

ARGANTE, SCAPIN.

ARGANTE, *de retour d'un long voyage, vient d'apprendre que son fils s'est marié pendant son absence; il raisonne ainsi, se croyant seul.*—Avoir si peu de conduite et de considération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAP. Monsieur, votre serviteur.

ARG. Bonjour, Scapin!

SCAP. Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARG. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAP. Monsieur, la vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a long-temps, une parole d'un ancien, que j'ai toujours retenue.

ARG. Quoi?

SCAP. Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer; se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai toujours pratiqué cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARG. Voilà qui est bien: mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAP. Si vous m'en croyez, monsieur, vous tâcherez par quelque autre voie d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARG. Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAP. Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude: car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARG. Je te suis obligé.

SCAP. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui

que vous donneraient auprès de la justice, et votre droit, et votre argent, et vos amis ; enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Arg. Et qu'a-t-il demandé ?

Scap. Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons.

Arg. Hé ! quoi ?

Scap. Des choses extravagantes.

Arg. Mais encore ?

Scap. Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

Arg. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

Scap. C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée ; je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

Arg. Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

Scap. Il faudra le harnais et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore.

Arg. Vingt pistoles, et soixante, ce serait quatre-vingts !

Scap. Justement.

Arg. C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

Scap. Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

Arg. Oh ! C'en est trop ; il n'aura rien du tout.

SCAP. Monsieur...

ARG. Non. C'est un impertinent.

SCAP. Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARG. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAP. Ah ! monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose : n'allez point plaider, je vous prie ; et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARG. Hé bien soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAP. Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARG. Oh ! que la peste l'étouffe avec son mulet ! Nous irons devant les juges.

SCAP. De grâce, monsieur...

ARG. Non, je n'en ferai rien.

SCAP. Monsieur, un petit mulet.

ARG. Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

SCAP. Considérez...

ARG. Non, j'aime mieux plaider.

SCAP. Hé ! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ! Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans par les griffes desquels il vous faudra passer ; sergents, procureurs, avocats, juges, et leurs clercs. Hé ! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. La seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARG. A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAP. Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARG. Deux cents pistoles ?

SCAP. Oui.

ARG. (*se promenant en colère.*) Allons, allons ; nous plaiderons.

SCAP. Faites réflexion...

ARG. Je plaiderai.

SCAP. Ne vous allez point jeter....

ARG. Je veux plaider.

SCAP. Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Donnez-en la moitié à cet homme-ci, et vous voilà hors d'affaire.

ARG. Comment! deux cents pistoles!

SCAP. Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchans plaisans[2] d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARG. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAP. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

ARG. Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAP. Voici l'homme dont il s'agit.[3]

SCÈNE SUIVANTE.

ARGANTE, SCAPIN; SILVESTRE, *ami de Scapin, déguisé en spadassin.*

SILV. Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAP. Pourquoi, monsieur?

SILV. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAP. Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SILV. Par la mort! par la tête! si je le trouve, je lui veux rompre bras et jambes, dussé-je être roué tout

vif. (*Argante pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.*)

SCAP. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur; et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILV. Lui! lui! Par le sang! par la tête! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (*apercevant Argante.*) Qui est cet homme-là?

SCAP. Ce n'est pas lui, monsieur; ce n'est pas lui.

SILV. N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAP. Non, monsieur; au contraire, c'est son ennemi capital.

SILV. Ah! j'en suis ravi. (*à Argante.*) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante? Hé!

SCAP. Oui, oui; je vous en réponds.

SILV. (*secouant rudement la main d'Argante.*) Touchez-là; touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure, par l'épée que je porte, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAP. Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SILV. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAP. Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parens, des amis, et des domestiques dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILV. C'est ce que je demande; c'est ce que je demande. (*mettant l'épée à la main.*) Ah! que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! (*se mettant en garde.*) Comment! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi. Allons, tue! (*Poussant de tous les côtés, comme s'il avait plusieurs personnes à combattre.*) Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Ah coquins! Ah, canaille! vous en voulez; je vous en ferai tâter. A cette botte.[4] A cette autre. (*se tournant du coté d'Argante et de Scapin.*) A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez!

SCAP. Hé ! hé ! monsieur, nous n'en sommes pas.

SILV. Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

(*Il sort.*)

SCAP. (*à Argante.*) Hé bien ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARG. (*tout tremblant.*) Scapin.

SCAP. Plaît-il ?

ARG. Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAP. J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARG. Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAP. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARG. Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAP. Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARG. Non pas ; mais...

SCAP. Parbleu, monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARG. Tiens donc.

SCAP. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARG. Tiens, tiens.

SCAP. Non, vous dis-je ; ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARG. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester

davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAP. Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.

ARG. Je vais t'attendre chez moi.

SCAP. Je ne manquerai pas d'y aller.

AUTRE SCÈNE DES FOURBERIES DE SCAPIN.

SUJET.

Scapin s'est aussi engagé à tirer six cents écus de Géronte, père de Léandre.

SCAPIN, GÉRONTE.

SCAP. (*faisant semblant de ne pas voir Géronte.*) O ciel ! O disgrâce imprévue ! O misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

GÉR. (*à part.*) Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAP. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte ?

GÉR. Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAP. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GÉR. Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAP. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉR. Me voici.

SCAP. Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉR. Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAP. Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉR. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAP. Monsieur...

GÉR. Quoi ?

SCAP. Monsieur votre fils...

GÉR. Hé bien ? mon fils...

SCAP. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉR. Et quelle ?

SCAP. Je l'ai trouvé tantôt[a] tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités à aller à bord, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits excellens, et bu du vin le meilleur qui se puisse boire.

GÉR. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAP. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer ; et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GÉR. Comment ! cinq cents écus !

SCAP. Oui, monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉR. Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAP. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉR. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

SCAP. Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉR. Va-t'en Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAP. La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ?

GÉR. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

SCAP. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉR. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAP. Quoi, monsieur ?

GÉR. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAP. Hé ! monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉR. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

SCAP. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉR. Tu dis qu'il demande...

SCAP. Cinq cents écus.

GÉR. Cinq cents écus ! n'a-t-il point de conscience ?

SCAP. Vraiment oui, de la conscience, un Turc !

GÉR. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAP. Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉR. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAP. Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

GÉR. Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?

SCAP. Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

GÉR. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAP. Bon.

GÉR. Tu l'ouvriras.

SCAP. Fort bien.

GÉR. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAP. Oui.

GÉR. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne,[7] et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAP. (*en lui rendant la clef.*) Hé ! monsieur, rêvez-

vous? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉR. Mais qu'allait-il faire dans cette galère?

SCAP. Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave à Alger! Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉR. Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

SCAP. Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉR. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAP. Non, cinq cents écus.

GÉR. Cinq cents écus?

SCAP. Oui.

GÉR. Qu'allait-il faire dans cette galère?

SCAP. Vous avez raison: mais hâtez-vous.

GÉR. N'y avait-il point d'autre promenade?

SCAP. Cela est vrai: mais faites promptement.

GÉR. Ah! maudite galère?

SCAP. (*à part.*) Cette galère lui tient au cœur.

GÉR. Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.*) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAP. (*tendant la main.*) Oui, monsieur.

GÉR. (*retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*) Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAP. (*tendant encore la main.*) Oui.

GÉR. (*recommençant la même action.*) Un infâme.

SCAP. (*tendant toujours la main.*) Oui.

GÉR. Un homme sans foi, un voleur.

SCAP. Laissez-moi faire.

GÉR. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAP. Oui.

GÉR. Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

SCAP. Fort bien.

GÉR. Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAP. Oui.

GÉR. (*remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.*) Va, va vite, requérir mon fils.

SCAP. (*courant après Géronte.*) Holà, monsieur.

GÉR. Quoi?

SCAP. Où est donc cet argent?

GÉR. Ne te l'ai-je pas donné?

SCAP. Non vraiment; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉR. Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAP. Je le vois bien.

GÉR. Qu'allait-il faire dans cette galère? Ah maudite galère! traître de Turc!

SCAP. (*seul.*) Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache.

NOTES SUR LES FOURBERIES DE SCAPIN.

[1] Loup-garou, *hobgoblin.* [2] Plaisans, *wags.*

[3] L'homme dont il s'agit, *the man we are talking of.*

[4] Botte, *thrust.* [5] Tantôt, *a little while ago.*

[6] ... se trouvent dans le pas d'un cheval, *are so readily to be found.* [7] Manne, *basket.*

SCÈNE DU MERCURE GALANT,

COMÉDIE DE BOURSAULT.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE, *soldat ivre, se présente pour faire publier ses grandes actions dans le Mercure.*

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose ?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis ; je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà ?
L'un vaut l'autre. Je tiens un régistre fidèle.
Où chaque heure du jour, j'écris quelque nouvelle ;
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le Mercure ;
J'y ferais que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action :
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre,
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé ;
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience.

LA RISSOLE.

Mordié ! je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai ; le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des *mals* ;
On fit couler à fond les deux *vice-amirals*.

MERLIN.

Il faut dire des *maux*, *vice-amiraux*, c'est l'ordre ;

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups *fataux* ;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats *navaux*.

MERLIN.

Il faut dire *fatals* et *navals* ; c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais, réduits à du biscuit de seigle
Ayant connu qu'en nombre ils étaient *inégals*,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux *principals*.

MERLIN.

Il faut dire *inégaux*, *principaux* ; c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela, nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des *régaux* ;
Les huit jours qu'on y fut, furent huit *carnavaux*.

MERLIN.

Il faut dire *régals* et *carnavals*.

LA RISSOLE.

O dame
Me reprendre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point *navaux*,
Ni *fataux*, ni *régaux*, non plus que *carnavaux* ;
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh mordié ! Comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des *mals*,
Inégals, *principals*, et des *vice-amirals* ;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis *fataux*, *navaux*, devez-vous me reprendre ;
J'enrage de bon cœur, quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi, qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* :
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux* :
C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage ? eh bien soit je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, *naval*, *régal*, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens ou d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception :
Par conséquent, on voit par cette raison seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié, moi. Je n'aime point du tout
Qu'on me berne d'un conte à dormir tout de bout :
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi ? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié ! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille soldats en auraient acheté,
Pour voir en quel endroit La Rissole eût été :
C'était argent comptant ; j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme La Rissole.
Ces bras te deviendront ou *fatals* ou *fataux*.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats *navaux*.

SCÈNE DES ORIGINAUX,

COMÉDIE DE FAGAN.

LE MARQUIS, LE SÉNÉCHAL.[1]

LE S. Monsieur, votre très-humble serviteur. Vous ne me remettez peut-être pas ? Je viens pourtant très-souvent rendre mes devoirs à madame la marquise votre mère.

LE M. Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir monsieur le sénéchal.

Le S. Pour vous, on vous trouve rarement, soit ici, soit à la ville, vous êtes un coureur...qui courez toujours.

Le M. Hélas ! C'est souvent malgré moi.

Le S. Quoiqu'il en soit, je viens vous faire mon compliment sur votre mariage, si tant est qu'on en doive faire sur une pareille matière.

Le M. Cela est fort équivoque, entre nous.

(*Il fait signe au Sénéchal de s'asseoir.*)

Le S. Après vous, s'il vous plaît. Qu'est-ce donc que vous faisiez là ? Vous étiez dans la lecture ?

Le M. Ah ! je n'y étais pas bien profondément, je vous assure.

Le S. Je le crois bien. Quels bouquins sont-ce là ?

Le M. (*d'un air moqueur.*) L'histoire de France, Télémaque.

Le S. Té-lé-maque, maque ? Qu'est-ce que ce Télémaque ?

Le M. Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? C'est un malheureux qui cherche son père par terre et par mer. Je me souviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études ?

Le S. Mes études ? oh ! ma foi je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela, je n'aime point ce qui me gêne. L'an passé quand je fus reçu dans ma charge, il me fallait réciter un discours qui avait de grands mots qui m'embarrassaient : ma foi je dis tout haut, que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut ; pour moi, je n'en ferai rien.

Le M. Il faut dans de semblables occasions parler de tête, monsieur. Rien n'est si plat qu'un discours préparé.

Le S. Oui, mais il faut fourrer là du latin à tort et à travers ; et vous entendez bien que...Est-ce que vous parlez latin, vous ?

Le M. Que le ciel m'en préserve !

Le S. Ma foi, c'est bien assez de parler correctement sa langue, et je connais mille gens qui ne se soucissent pas d'en savoir davantage.

Le M. (*à part.*) Soucissent !...Vous êtes marié depuis peu je pense ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

Le S. Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originairement de province.

Le M. De province ?

Le S. Oui, c'est un roman que tout cela, et le grand-père de ma femme était, je crois...Bourguemestre en Espagne.

Le M. Que dites-vous ?

Le S. En Espagne, ou dans un autre endroit, je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parens en Angleterre, qu'elle me presse beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage ; mais ma foi, si j'y vais, j'aime mieux être plus long-temps en chemin et aller par terre ; car je crains les rivières comme le diable.

Le M. Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer.

Le S. Tout comme il vous plaira. Mais après tout je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre comme par mer, et il faut, je pense, de ces côtés-là, passer par de certains endroits où les hommes sont tout-à-fait sauvages.

Le M. Où avez-vous trouvé cela ?

Le S. Comment donc ? ne savez-vous pas qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, et qui les mangent ?

Le M. Il y a de ces gens-là. Mais ce n'est assurément pas dans l'Europe.

Le S. Peut-être est-ce dans la Bohême. Il se peut bien que je me trompe. Mais laissons là les choses savantes, et changeons de conversation.

AUTRE SCÈNE DES ORIGINAUX.

: Marquis ; M. Bambini, *maître de langue italienne.*

.e M. Ah ! bonjour, Signor Bambini. *Sono molto tento di vedervi.*[2]

M. Bam. Comment ! mais voilà une phrase parfaite-nt bien faite et bien prononcée. Eh bien monsieur, s voyez pourtant ce que c'est que d'avoir un maître est plus occupé d'avancer ses écoliers que de pro-ger ses leçons.

.e M. Ma mère, cependant, me reproche tous les rs que je ne fais pas de progrès.

M. Bam. Vous me surprenez : quand elle vous fera ce roche, il faut lui dire, avec ce respect qu'un fils ne t jamais perdre devant celle qui lui a prodigué ses is maternels depuis sa tendre enfance qu'il était tout it, tout petit...car, monsieur, je ne vous montre pas lement la langue italienne, mais je me permets d'y ndre quelques préceptes d'une saine morale. Je lui is donc : ma tendre mère, *Chi va piano va sano.*[3] *va sano va lontano.*[4] Ce petit adage italien lui fera : qu'elle se trompe.

.e M. Je vous assure que je profiterai de vos avis.

M. Bam. Maintenant, voyons ; commençons notre on ; où sont vos cahiers ?

.e M. Oh ! ma foi, je ne sais pas où tout cela est rré.

M. Bam. Eh bien ! voyons, prenons du papier pour faire un autre.

.e M. Du papier ? en voilà un gros rouleau dans re poche.

M. Bam. Ceci, ce n'est pas du papier, c'est un cor-de macaroni que je porte à un de mes écoliers, car uis quelque temps je fais un petit commerce de caroni et de saucissons de Bologne. Je vous prierai i faire part à vos connaissances ; et si vous sou-

haitez, je vous ferai aussi une petite provision de macaroni, si vous les aimez.

LE M. Vous me ferez grand plaisir, je les aime beaucoup.

M. BAM. Allons, prenez votre grammaire ; voilà du papier, faites-vous un petit cahier ; à quoi en sommes-nous restés la dernière fois ?

LE M. A la conjugaison.

M. BAM. Non-seulement je vous en ferai avoir d'excellens, véritables *napoli*, et je vous enseignerai la manière de les accommoder. Prenez la plume, écrivez : *Amarvi, Lodarvi.* Car, monsieur, il y a quantité de gens à Paris qui ont du macaroni, mais qui ne savent point l'apprêter : avez-vous écrit ?

LE M. Oui, *Amarvi*, *Lodarvi*.

M. BAM. Ajoutez du parmesan, car, sans parmesan, il n'y a point de bon macaroni. *Indicatif présent.* On les fait cuire à l'eau, mais au bouillon ils sont plus délicats ; attendu qu'à l'eau...*Imparfait.* Quand votre macaroni est bien cuit, vous mettez un lit de macaroni, un lit de parmesan, quantité suffisante de beurre ...*Prétérit défini :* Si vous y mettez du jus...

LE M. Mais, monsieur Bambini, vous m'avez promis de me faire traduire.

M. BAM. Doucement, monsieur ; il faut d'abord bien connaître vos conjugaisons et tous les diminutifs de la langue, car elle est très-riche : vous autres Français, vous êtes obligés de périphraser continuellement de surcharger d'adjectifs. Vous dites un grand chapeau...En italien, monsieur, vous avez *cappel* et *cappellone ;* c'est comme qui dirait un parapluie sur la tête. *Cappellino,* ce sont de petits chapeaux que vous voyez, que toutes les femmes nouent sous le menton Et vous ne laissez pas trop votre macaroni sur le feu.

LE M. Mais, monsieur Bambini, un mot que je ne trouve point dans la langue italienne qui est comme vous dites, très-riche, c'est le mot joli.

M. Bam. Vous avez bien raison, monsieur, car ce matin, nous avons fait un déjeuner à trois maîtres de langues, et nous avons cherché à accaparer ce mot *joli*, que nous ne trouvons dans aucune langue, et qui est vraiment national, car cette nation savante, valeureuse, philosophe, aimable, polie, ne peut pas se formaliser de ce qu'on dise cette jolie nation. Car ce mot joli, vous l'employez au féminin et au masculin. On dit : c'est un joli homme. Cela ne veut pas dire qu'il ait cinq pieds six pouces, qu'il soit blond ou brun ; il est joli. On dit : voilà une jolie femme, et ici nous disons : voilà de jolies femmes. On dit : voilà un joli vin, et quand je vous aurai accommodé ces macaronis, vous direz : voilà de jolis macaronis. Ah ça, voilà une bonne leçon ; il ne faut pas trop fatiguer la mémoire ; prenez-en souvent comme ça, et vous traduirez Pétrarque, l'Arioste, et le Tasse avant peu ; tenez, voilà l'heure du dîner, voulez-vous que je passe à l'office et que je vous accommode ce cornet de macaroni ? nous les conjuguerons ensemble à dîner.

Le M. Volontiers, mais à condition que vous nous ferez un sonnet là-dessus.

(*M. Bambini récite un sonnet, et sort.*)

AUTRE SCÈNE DES ORIGINAUX.

La Marquise ; Le Marquis, *fils de la Marquise ;* M. Petipas, *maître de danse, en grand deuil.*

La M. Hé! M. Petipas, quel événement malheureux est la cause ?...

Peti. Hélas ! Madame, le plus cruel qui puisse jamais déchirer une âme sensible...une perte irréparable ...vous voyez...(*montrant ses pleureuses*) voilà la cause de mon absence...j'ai le cœur navré : pardon, monsieur, si depuis huit jours je vous ai négligé, mais je suis bien excusable.

Le M. Vous n'avez point d'excuses à me faire ; votre situation me touche, je prends part...

LA M. Je n'ose vous interroger... C'est peut-être madame votre mère ?...

PETI. Le ciel me l'a conservée.

LA M. Votre père, sans doute ?...

PETI. Il y a trois ans qu'il est mort.

LA M. Et qui peut donc causer la douleur où je vous vois ?

PETI. C'est mon épouse, madame... C'est mon épouse que j'ai perdue en huit jours, d'une fluxion de poitrine.

LA M. Je prends part à votre douleur, et partage votre affliction. Mon fils ne prendra pas de leçon, ce serait abuser...

PETI. Hélas ! Madame, je suis pénétré de toutes vos bontés, mais il faut que je fasse mon état : j'ai des enfants, il faut les nourrir ; je dois sacrifier ma douleur à leur existence ; allons monsieur, placez-vous ; le cou sur les épaules ; les épaules sur les hanches ; les pectoraux en avant ; vos pieds à la troisième position ; partez : (*il chante.*) la, la, la, la.

LA M. Comment, on n'a pas pu la sauver ? A son âge ?

PETI. Hélas ! Madame, j'ai tout employé ; j'avais le plus habile médecin de Paris, chirurgien, garde-malade ; moi et mon ami l'apothicaire, nous n'avons pu empêcher... la glissade, chassez ; la, la, la, la, la.

LA M. Qu'il est cruel, surtout lorsqu'on ne s'y attend pas, qu'on n'y est point préparé...

PETI. Ho ! je l'étais, madame ; le docteur, le troisième jour, me fit comme cela : Petipas, Petipas ? Qu'est-ce que c'est docteur ? Écoutez, mon ami, aimez-vous votre femme ? Oh ! ce n'est pas là le mot, je l'adore mon ami. Vous l'adorez, hé bien ! touchez là ; c'est une affaire faite, vous ne la verrez plus... la promenade, la, la, la, la, tra, la, la, la. Je suis inconsolable.

LA M. Ah ! je le crois ; une femme jeune, aimable...

Peti. Et vertueuse ! l'exemple de son sexe, élevant ses enfans avec un soin...modeste, économe, rangée... les pauvres petits innocens me déchirent le cœur : papa, papa, où est maman ? Les deux mains, la, la, la...

La M. Elle a dû être bien regrettée !

Peti. Ah ! Madame, si quelque chose pouvait adoucir mes regrets, c'est le spectacle que j'ai vu chez moi ; parens, amis, connaissances, étrangers, artistes ; c'était un monde...on ne pouvait se tourner dans la maison ; mon voisin m'a prêté deux chambres ; si vous aviez vu tout ce monde-là suivre son convoi, fondant en larmes, le mouchoir à la main et tous faisant...le pas du séphyr, la, la, la, la...

La M. Ah ! c'est déchirant ! quel tableau !

Peti. Croiriez-vous que cette infortunée a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Dans la force de l'âge la nature luttait contre la maladie ; elle ne voulait rien prendre que de ma main, elle tendait son petit bras blanc : voici ses dernières paroles, mon ami, donne-moi, donne-moi...la queue du chat, la, la, la, la.

La M. (*tirant son mouchoir.*) Ah ! je n'y tiens plus, arrêtez, je vous prie. Mon fils, retenez monsieur à dîner, nous tâcherons d'adoucir ses chagrins.

Peti. J'accepte volontiers, car il n'y a que le moment où je prends un peu de nourriture qui apporte quelque soulagement à ma douleur.

NOTES SUR LES ORIGINAUX.

[1] *Sénéchal.* A *Seneschal* in France was the magistrate of a certain precinct.

[2] I am very happy to see you.

[3] He who goes slowly goes surely.

[4] He who goes surely goes far.

SCÈNE DU JOUEUR,

COMÉDIE DE REGNARD.

VALÈRE, *joueur qui a perdu son argent*; HECTOR, *son valet*.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR (*à part*).

Il est à sec.

VALÈRE.

De serpens mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice?
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais, ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel! ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil. Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre, tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui, ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas !
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR (*lit.*)

" Chapitre VI.—*Du mépris des richesses.*
" La fortune offre aux yeux des brillans mensongers ;
" Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers,
" Leur possession trouble, et leur perte est légère :
" Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire."
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE (*se levant.*)

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvemens de rage... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

" L'or est comme une femme, on n'y saurait toucher
" Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
" L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
" Sont deux grands rémoras[a] pour la philosophie."

VALÈRE.

Achève ton chapitre.

HECTOR.

" Que faut-il à la nature humaine ?
" Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
" C'est posséder les biens que savoir s'en passer."
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme,
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison, et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
" Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
" Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,"
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

NOTES SUR LE JOUEUR.

[1] REGNARD qu'on prononce RENAR naquit à Paris,

en 1656, et mourut en 1710. Sa comédie du *Joueur* est mise à côté de celles de Molière.

[2] **Rémora**, *obstacle*, *hindrance*.

SCÈNES DU BOURGEOIS GENTILHOMME,[1]

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de monsieur Jourdain.
CLÉONTE, amant de Lucile.
DORANTE, comte.
NICOLE, servante de monsieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
Un élève du MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE DE DANSE.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
DEUX LAQUAIS.

(*La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.*)

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit;* LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE DE DANSE, L'ÉLÈVE du Maître de musique, DEUX LAQUAIS.

M. JOUR. Hé bien, messieurs, qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAI. DE DANSE. Comment! quelle petite drôlerie?

M. JOUR. Hé! là...comment appelez-vous cela? votre prologue ou dialogue de chansons et de danse?

LE MAI. DE DANSE. Ah! ah!

LE MAI. DE MUS. Vous nous y voyez préparés.

M. JOUR. Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de

qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Le mai. de mus. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. Jour. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Le mai. de danse. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jour. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Le mai. de mus. Nous n'en doutons point.

M. Jour. Je me suis fait faire cette robe-ci.

Le mai. de danse. Elle est fort belle.

M. Jour. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

Le mai. de mus. Cela vous sied à merveille.

M. Jour. Laquais ! holà, mes deux laquais !

Premier laquais. Que voulez-vous, monsieur ?

M. Jour. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*au maître de musique et au maître de danse.*) Que dites-vous de mes livrées ?

Le mai. de danse. Elles sont magnifiques.

M. Jour. Laquais !

Premier laquais. Monsieur.

M. Jour. L'autre laquais.

Second laquais. Monsieur.

M. Jour. (*ôtant sa robe de chambre.*) Tenez ma robe. (*au maître de musique et au maître de danse.*) Me trouvez-vous bien comme cela ?

Le mai. de danse. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. Jour. Voyons un peu votre affaire.

Le mai. de mus. Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jour. Oui ; mais il ne fallait pas faire faire cela

écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même
tte besogne-là.

MAI. DE MUS. Monsieur, ces sortes d'écoliers en
utant que les plus grands maîtres, et l'air est
au qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.
ie.)

uis nuit et jour, et mon mal est extrême,
 qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
s traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

OUR. Cette chanson me semble un peu lugubre ;
ort.

AI. DE MUS. Il faut, monsieur, que l'air soit
odé aux paroles.

OUR. On m'en apprit un tout-à-fait joli il y a
 temps. Attendez...là...Comment est-ce qu'il

AI. DE DANSE. Par ma foi, je ne sais.

OUR. Il y a du mouton dedans.

AI. DE DANSE. Du mouton ?

OUR. Oui. Ah ! (*Il chante.*)

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle ;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

pas joli ?

AI. DE MUS. Le plus joli du monde.

AI. DE DANSE. Et vous le chantez bien.

OUR. C'est sans avoir appris la musique.

AI. DE MUS. Vous devriez l'apprendre, mon-
mme vous faites la danse ; ce sont deux arts
une étroite liaison ensemble.

AI. DE DANSE. Et qui ouvrent l'esprit d'un
aux belles choses.

M. Jour. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Le mai. de mus. Oui, monsieur.

M. Jour. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

Le mai. de mus. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique...

Le mai. de danse. La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Le mai. de mus. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le mai. de danse. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le mai. de mus. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le mai. de danse. Sans la danse un homme ne saurait rien faire.

Le mai. de mus. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le mai. de danse. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les fautes des grands capitaines, tout cela n'est venu que pour ne savoir pas danser.

M. Jour. Comment cela ?

Le mai. de mus. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. Jour. Cela est vrai.

Le mai. de mus. Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. Jour. Vous avez raison.

Le mai. de danse. Lorsqu'un homme a commis une faute dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commande-

ment d'une armée, ne dit-on pas toujours, Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOUR. Oui, on dit cela.

LE MAI. DE DANSE. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. JOUR. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAI. DE DANSE. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOUR. Je comprends cela à cette heure.

AUTRE SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE DE DANSE.

LE MAI. D'AR. (*après avoir donné leçon à M. Jourdain.*) Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses; à donner, et à ne point recevoir: et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOUR. De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

LE MAI. D'AR. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. JOUR. Oui.

LE MAI. D'AR. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres[2] nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte[3] hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAI. DE DANSE. Tout beau! monsieur le tireur d'armes,[4] ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAI. DE MUS. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAI. D'AR. Vous êtes de plaisantes gens de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

LE MAI. DE MUS. Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAI. DE DANSE. Voilà un plaisant animal !

LE MAI. D'AR. Mon petit maître à danser, je vous ferai danser comme il faut.[5] Et vous, mon petit musicien, je vous ferai chanter de la belle manière.

LE MAI. DE DANSE. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOUR. (*au maître de danse.*) Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

LE MAI. DE DANSE. Je me moque de[6] sa raison démonstrative.

LE MAI. D'AR. (*au maître de danse.*) Comment, petit impertinent !

M. JOUR. Hé ! mon maître d'armes !

LE MAI. DE MUS. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOUR. (*au maître de musique.*) De grâce ! arrêtez-vous.

SCÈNE SUIVANTE.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE DE DANSE, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOUR. Holà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAI. DE PHIL. Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, messieurs ?

M. JOUR. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir en venir aux mains.[7]

LE MAI. DE PHIL. Hé quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens?

LE MAI. DE DANSE. Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession!

LE MAI. DE PHIL. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAI. D'ARM. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

LE MAI. DE DANSE. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAI. DE MUS. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAI. D'ARM. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAI. DE PHIL. Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin."

PRÉCIS DU RESTE DE LA SCÈNE.

Le maître d'armes, le maître de musique, et le maître de danse disent des injures au maître de philosophie; celui-ci, plus patient et modéré en théorie qu'en pratique, se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups. M.

Jourdain s'évertue en vain à les appaiser, et ils sortent en se battant.

SCÈNE SUIVANTE.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOUR. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je ne saurais qu'y faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE SUIVANTE.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN.

LE MAI. DE PHIL. (*raccommodant son collet.*) Venons à notre leçon.

M. JOUR. Ah ! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAI. DE PHIL. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOUR. Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAI. DE PHIL. Ce sentiment est raisonnable ; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute ?

M. JOUR. Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAI. DE PHIL. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOUR. Ce latin-là a raison.

LE MAI. DE PHIL. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. JOUR. Oh ! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAI. DE PHIL. Par où vous plaît-il que nous

commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. Jour. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Le mai. de phil. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jour. Quelles sont-elles ces trois opérations de l'esprit ?

Le mai. de phil. La première, la seconde, et la troisième.

M. Jour. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le mai. de phil. Voulez-vous apprendre la morale ?

M. Jour. La morale ?

Le mai. de phil. Oui.

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

Le mai. de phil. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. Jour. Non, laissons cela : je suis extrêmement bilieux, et il n'y a morale qui tienne ; je veux me mettre en colère quand il m'en prend envie.

Le mai. de phil. Est-ce la physique* que vous voulez apprendre ?

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

Le mai. de phil. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux ; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

M. Jour. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.[1]*

Le mai. de phil. Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. Jour. Apprenez-moi l'orthographe.

Le mai. de phil. Très-volontiers.

M. Jour. Après, vous m'apprendrez l'almanach,

pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAI. DE PHIL. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment la voix, et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOUR. J'entends tout cela.

LE MAI. DE PHIL. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOUR. A, A. Oui.

LE MAI. DE PHIL. La voix U se forme en allongeant les deux lèvres en dehors, comme si vous faisiez la moue;[11] d'où vient que, si vous la vouliez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOUR. U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U. Ah! les belles choses! les belles choses! Que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAI. DE PHIL. Demain, nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. JOUR. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAI. DE PHIL. Sans doute, et je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOUR. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit *billet* que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAI. DE PHIL. Fort bien.

M. JOUR. Cela sera galant, oui?

LE MAI. DE PHIL. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOUR. Non, non, point de vers.

LE MAI. DE PHIL. Vous ne voulez que de la prose.

M. JOUR. Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAI. DE PHIL. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOUR. Pourquoi ?

LE MAI. DE PHIL. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOUR. Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAI. DE PHIL. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOUR. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAI. DE PHIL. De la prose.

M. JOUR. Quoi ! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

LE MAI. DE PHIL. Oui, monsieur.

M. JOUR. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet, *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAI. DE PHIL. Mettez que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOUR. Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAI. DE PHIL. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOUR. Non, vous dis-je ; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me

dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Le mai. de phil. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. Jour. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

Le mai. de phil. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. Jour. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le mai. de phil. Je n'y manquerai pas.

AUTRE SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

M. Jourdain, *en habit de cour ;* Madame Jourdain, Nicole.

Mad. Jour. Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait habiller de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

M. Jour. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jour. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jour. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Mad. Jour. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus

ce que c'est que notre maison : on y entend toute la journée des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NIC. Madame parle bien. Je ne saurais plus[13] voir mon ménage propre[14] avec cet attirail de gens[15] que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents[16] à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOUR. Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé !

MAD. JOUR. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître de danse à l'âge que vous avez.

NIC. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pieds, ébranler toute la maison.

M. JOUR. Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MAD. JOUR. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NIC. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOUR. Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

NIC. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui un maître de philosophie.

M. JOUR. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MAD. JOUR. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. JOUR. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (*à Madame Jourdain*) savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MAD. JOUR. Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jour. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. Jour. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jour. Je ne parle pas de cela, vous dis-je; je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

Mad. Jour. Des chansons.

M. Jour. Hé! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux? le langage que nous parlons à cette heure?

Mad. Jour. Hé bien?

M. Jour. Comment est-ce que cela s'appelle?

Mad. Jour. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. Jour. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jour. De la prose?

M. Jour. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers est prose. Heu, voilà ce que c'est que d'étudier! (*à Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

Nic. Comment?

M. Jour. Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

Nic. Quoi?

M. Jour. Dis un peu U, pour voir.

Nic. Hé bien, U.

M. Jour. Qu'est-ce que tu fais?

Nic. Je dis U.

M. Jour. Oui; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

Nic. Je fais ce que vous me dites.

M. Jour. Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors. U, vois-tu? U; je fais la moue, U.

Nic. Oui, cela est beau!

MAD. JOUR. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?[12]

NIC. De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOUR. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MAD. JOUR. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.[18] En vérité vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOUR. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MAD. JOUR. Vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ! et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.[19]

M. JOUR. Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MAD. JOUR. Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOUR. Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MAD. JOUR. Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOUR. Des choses dont on serait étonné si on les savait.

MAD. JOUR. Et quoi ?

M. JOUR. Baste,[20] je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MAD. JOUR. Oui, attendez-vous à cela.

M. JOUR. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MAD. JOUR. Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOUR. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MAD. JOUR. Chansons.

M. JOUR. Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

MAD. JOUR. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. JOUR. Taisez-vous. Le voici.

MAD. JOUR. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt.

M. JOUR. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE SUIVANTE.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DOR. Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOUR. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DOR. Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MAD. JOUR. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DOR. Comment, monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.

M. JOUR. Vous voyez.

DOR. Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. JOUR. Hai, hai.

DOR. Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

MAD. JOUR. (*à part.*) Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DOR. Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. JOUR. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (*à madame Jourdain.*) Dans la chambre du roi !

DOR. Allons, mettez.[21]

M. JOUR. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DOR. Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOUR. Monsieur...

DOR. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain ; vous êtes mon ami.

M. JOUR. Monsieur, je suis votre serviteur.

DOR. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOUR. (*se couvrant.*) J'aime mieux être incivil qu'importun.

DOR. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MAD. JOUR. (*à part.*) Oui, nous ne le savons que trop.

DOR. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions ; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOUR. Monsieur, vous vous moquez.

DOR. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOUR. Je n'en doute point, monsieur.

DOR. Je veux sortir d'affaires avec vous ; et je viens ici pour faire nos comptes[22] ensemble.

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DOR. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Je vous le disais bien.

DOR. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Vous voilà avec vos soupçons ridicules !

DOR. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOUR. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire.[22] Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DOR. Cela est vrai.

M. JOUR. Une autre fois, cent vingt.

DOR. Oui.

M. JOUR. Une autre fois, cent quarante.

DOR. Vous avez raison.

M. JOUR. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DOR. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOUR. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DOR. Justement.

M. JOUR. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DOR. Il est vrai.

M. JOUR. Quatre mille trois cent soixante-dix-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

DOR. Fort bien. Douze sous huit deniers, le compte est juste.

M. JOUR. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

DOR. Tout cela est vrai. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOUR. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DOR. Somme totale est juste. Quinze mille huit

cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

MAD. JOUR. (*bas, à M. Jourdain.*) Hé bien! ne l'avais-je pas bien deviné?

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Paix.

DOR. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. JOUR. Hé! non.

MAD. JOUR. (*bas, à M. Jourdain.*) Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Taisez-vous.

DOR. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOUR. Non, monsieur.

MAD. JOUR. (*bas, à M. Jourdain.*) Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Taisez-vous, vous dis-je.

DOR. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOUR. Point, monsieur.

MAD. JOUR. (*bas, à M. Jourdain.*) Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Vous tairez-vous?

DOR. J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

M. JOUR. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

MAD. JOUR. (*bas, à M. Jourdain.*) Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOUR. (*bas, à madame Jourdain.*) Que faire? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

F

Mad. Jour. (*bas, à M. Jourdain.*) Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE SUIVANTE.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

Dor. Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, madame Jourdain ?

Mad. Jour. J'ai la tête plus grosse que le poing, et elle n'est pas enflée.

Dor. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Mad. Jour. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

Dor. Comment se porte-t-elle ?

Mad. Jour. Elle se porte sur ses deux jambes.

Dor. Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on donne chez le roi ?

Mad. Jour. Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire.

Dor. Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Mad. Jour. Comment, monsieur ! est-ce que madame Jourdain est décrépite ? et la tête lui branle-t-elle déjà ?

Dor. Ah ! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon : je ne songeais pas que vous êtes jeune ; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

AUTRE SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

SUJET.

Cléonte est piqué contre Lucile qu'il vient de rencontrer, et qui, au lieu de s'arrêter pour lui parler, a détourné ses regards, et passé brusquement, parce qu'elle était

vue par une vieille tante dont elle redoute la sévérité. Covielle a la même cause de mécontentement contre Nicole.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉ. Quoi! traiter un amant de la sorte! et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amans!

COV. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉ. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COV. Et à celle, monsieur, de sa suivante, Nicole?

CLÉ. Après tant de sacrifices ardens, de soupirs, et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COV. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉ. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COV. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle.

CLÉ. Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COV. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉ. Elle me fuit avec mépris!

COV. Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉ. C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COV. C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉ. Ne t'avise point,[24] je te prie, de me jamais parler pour elle.

COV. Moi, monsieur? Dieu m'en garde![25]

CLÉ. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COV. N'ayez pas peur.

CLÉ. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COV. Qui songe à cela?

CLÉ. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COV. Elle, monsieur? je ne lui vois rien que de très-médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement elle a les yeux petits.

CLÉ. Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COV. Elle a la bouche grande.

CLÉ. Oui: mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches: et cette bouche est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COV. Pour sa taille,[20] elle n'est pas grande.

CLÉ. Non; mais elle est aisée et bien prise.[21]

COV. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions...

CLÉ. Il est vrai, mais elle a grâce à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COV. Pour de l'esprit...

CLÉ. Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COV. Sa conversation...

CLÉ. Sa conversation est charmante.

COV. Elle est toujours sérieuse.

CLÉ. Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes?[22]

COV. Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne au monde.

CLÉ. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COV. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉ. Moi? j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COV. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉ. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve.

AUTRE SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

SUJET.

Les amans se sont réconciliés, et Cléonte vient demander Lucile en mariage à M. Jourdain.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉ. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour,[29] je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOUR. Avant de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉ. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup: on tranche le mot aisément.[30] Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre: et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable: mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres

en ma place croiraient pouvoir prétendre; et, je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jour. Touchez là,[1] monsieur; ma fille n'est pas pour vous.

Clé. Comment?

M. Jour. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mad. Jour. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint Louis?

M. Jour. Taisez-vous, ma femme.

Mad. Jour. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. Jour. Voilà pas le coup de langue?[2]

Mad. Jour. Et votre père n'était-il pas marchand aussi-bien que le mien?

M. Jour. Peste soit de la femme! Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jour. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nic. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus sot animal que j'aie jamais vu.

M. Jour. (à *Nicole*.) Taisez-vous, impertinente: vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs; et je la veux faire marquise.

Mad. Jour. Marquise?

M. Jour. Oui, marquise.

Mad. Jour. Hélas! Dieu m'en garde!

M. Jour. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jour. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont

sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, et qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle vînt me visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise, "qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de monsieur "Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de "jouer à la madame[33] avec nous. Elle n'a pas tou-"jours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-"pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-"Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, "qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre "monde; et l'on ne devient guère si riche à être hon-"nêtes gens." Je ne veux point tous ces caquets; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jour. Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliques pas davantage; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE SUIVANTE.

Cléonte, Covielle.

Cov. Vous aves fait de belles affaires avec vos beaux sentimens!

Clé. Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

Cov. Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

Clé. Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fal-

lût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

Cov. (*riant.*) Ah! ah! ah!

Clé. De quoi ris-tu?

Cov. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Clé. Comment?

Cov. L'idée est tout-à-fait plaisante.

Clé. Quoi donc?

Cov. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE SUIVANTE.

M. Jourdain.

Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et civilité avec eux; et je voudrais qu'il m'en eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

AUTRE SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

M. Jourdain; Covielle, *déguisé.*

Cov. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. Jour. Non, monsieur.

Cov. (*étendant la main à un pied de terre.*) Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. Jour. Moi?

Cov. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. Jour. Pour me baiser?

Cov. Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. Jour. De feu monsieur mon père?

Cov. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jour. Comment dites-vous?

Cov. Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jour. Mon père ?

Cov. Oui.

M. Jour. Vous l'avez fort connu ?

Cov. Assurément.

M. Jour. Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

Cov. Sans doute.

M. Jour. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Cov. Comment ?

M. Jour. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Cov. Lui, marchand ? c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. Jour. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

Cov. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. Jour. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

Cov. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. Jour. Par tout le monde ?

Cov. Oui.

M. Jour. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Cov. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. Jour. Quelle ?

Cov. Vous savez que le fils du grand Turc est ici ?

M. Jour. Moi? non.

Cov. Comment! il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. Jour. Par ma foi, je ne savais pas cela.

Cov. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. Jour. Le fils du grand Turc?

Cov. Oui; et il veut être votre gendre.

M. Jour. Mon gendre, le fils du grand Turc?

Cov. Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et après quelques autres discours, il me dit: N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien?

M. Jour. Le fils du grand Turc dit cela de moi?

Cov. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille: Ah! me dit-il, Ah! que je suis amoureux d'elle!

M. Jour. Vous faites bien de me dire cela.

Cov. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. Jour. *Mamamouchi?*

Cov. Oui, *mamamouchi:* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens...Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. Jour. Le fils du grand Turc m'honore beaucoup; et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remercîmens.

Cov. Comment! le voilà qui va venir ici.

M. Jour. Il va venir ici?

Cov. Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. Jour. Voilà qui est bien prompt.

Cov. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. Jour. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Cov. Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près.[24] Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et...Je l'entends venir ; le voilà.

AUTRE SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

CLÉONTE, *habillé en turc ;* LUCILE, M. JOURDAIN, DORANTE, COVIELLE.

M. Jour. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Luc. Comment, mon père ! comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. Jour. Non, non, ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se puisse souhaiter. (*montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

Luc. A moi, mon père ?

M. Jour. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

Luc. Je ne veux point me marier.

M. Jour. Je le veux, moi, qui suis votre père.

Luc. Je n'en ferai rien.

M. Jour. Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je ; ça, votre main.

Luc. Non, mon père, je vous l'ai dit : il n'est point

de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de...(*reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance ; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. Jour. Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE SUIVANTE.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, COVIELLE.

Mad. Jour. Comment donc ! qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un fantôme.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Mad. Jour. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ? et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. Jour. Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Mad. Jour. Avec le fils du grand Turc ?

M. Jour. Oui. (*montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

Mad. Jour. Je n'ai que faire du truchement ; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

Dor. Comment ! madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez son altesse turque pour gendre ?

Mad. Jour. Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DOR. C'est l'amitié que j'ai pour vous qui me fait intéresser dans vos avantages.

MAD. JOUR. Je me passerai bien de votre amitié.

DOR. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MAD. JOUR. Ma fille consent à épouser un Turc?

DOR. Sans doute.

MAD. JOUR. Elle peut oublier Cléonte?

DOR. Que ne fait-on pas pour être grande dame?

MAD. JOUR. Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. JOUR. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MAD. JOUR. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOUR. Ah! que de bruit!

LUC. Ma mère...

MAD. JOUR. Allez, vous êtes une coquine.

M. JOUR. (*à madame Jourdain.*) Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MAD. JOUR. Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COV. (*à madame Jourdain.*) Madame...

MAD. JOUR. Que me voulez-vous conter, vous?

COV. Un mot.

MAD. JOUR. Je n'ai que faire de votre mot.

COV. (*à M. Jourdain.*) Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MAD. JOUR. Je n'y consentirai point.

COV. Écoutez-moi, seulement.

MAD. JOUR. Non.

M. JOUR. (*à madame Jourdain.*) Écoutez-le.

MAD. JOUR. Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOUR. Il vous dira...

MAD. JOUR. Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOUR. Voilà une grande obstination de femme! Cela vous ferait-il mal de l'entendre?

COV. Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MAD. JOUR. Hé bien, quoi?

COV. (*bas, à madame Jourdain.*) Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc?

MAD. JOUR. (*bas, à Covielle.*) Ah! ah!

COV. (*bas, à madame Jourdain.*) Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MAD. JOUR. (*bas, à Covielle.*) Ah! comme cela, je me rends.

COV. (*bas, à madame Jourdain.*) Ne faites pas semblant de rien.[36]

MAD. JOUR. (*haut.*) Oui, voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOUR. Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*à madame Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du grand Turc.

MAD. JOUR. Il me l'a expliqué comme il faut; et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

M. JOUR. Bon, bon. Qu'on aille quérir le notaire.

DOR. Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera le contrat, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son altesse turque.

M. JOUR. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MAD. JOUR. Et Nicole?

M. JOUR. Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COV. Monsieur, je vous remercie. (*à part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

NOTES SUR LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

[1] A la seconde représentation de cette comédie, Louis XIV dit hautement à Molière qu'il trouvait sa pièce excellente, que rien ne l'avait encore plus amusé, et que s'il ne lui avait rien dit le premier jour, c'était dans la crainte d'avoir été séduit par la perfection du jeu des acteurs.

" Le succès du *Bourgeois gentilhomme,*" dit M. Bret, un des commentateurs de Molière, " ne fut point balancé à Paris. Le sens droit de madame Jourdain, ainsi que sa naïve brusquerie, les complaisances intéressées et basses de Dorante, la gaîté ingénue de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde et gaie de Covielle, et la burlesque vanité des différens maîtres d'arts et de sciences, jetaient à l'envi le jour le plus heureux sur le ridicule principal de M. Jourdain. Tout était marqué au coin de la nature et de la bonne plaisanterie."

" La vanité du maître de danse et du maître de musique," dit M. Petitot, un autre commentateur de Molière, " est développée avec beaucoup d'art ; et l'on remarque, ce qui est un excellent trait de comédie, que celui dont la profession est la plus frivole, le maître de danse, a beaucoup plus d'orgueil que l'autre. Molière ne manque pas de suivre et de développer cette idée féconde. Le maître d'armes a autant d'orgueil que le maître de musique et le maître de danse : il est, malheureusement pour eux, beaucoup plus brutal. Le maître de philosophie arrive au milieu de la dispute, il cherche à rétablir la paix en citant LE TRAITÉ DE LA COLÈRE de Sénèque ; mais bientôt, voulant soutenir que la science qu'il professe est supérieure aux arts qu'enseignent les trois autres maîtres, il les met tous contre lui ; et malgré la présence et les prières de M. Jourdain, il est maltraité par eux. Rien de plus plaisant, rien en même temps de plus conforme aux caractères et à la situation des personnages "

Pour justifier en quelque sorte la crédulité de M. Jourdain qui se fait recevoir *Mamamouchi*, M. Bret cite l'anecdote suivante : " Qui est-ce qui n'a pas oui parler," dit-il, " de l'abbé Saint-Martin de Caen, chez lequel trois prétendus ambassadeurs vinrent de la part du roi de Siam l'engager à passer dans ses états, pour devenir son premier mandarin. Les ambassadeurs furent reçus très-sérieusement de la part de l'abbé, qui répondit à leur truchement, et qui, après les avoir comblés de présens, se préparait effectivement à partir avec eux pour aller convertir à la foi chrétienne le royaume de Siam. C'est cependant ce même abbé qui a embelli les places publiques de Caen de beaucoup de statues, qui fonda une chaire de théologie dans la même ville, et plusieurs prix destinés aux plus habiles poètes et musiciens. Serait-il aisé de décider quel était le plus crédule de M. Jourdain ou de l'abbé Saint-Martin ?"

[2] Le mot *autre* perd sa signification étant joint à *nous* ou à *vous* : *nous autres*, *vous autres*, ce sont des gallicismes. *We, the like of us ; you, the like of you.*

[3] *L'emporter,* to carry it (the prize), that is to say: *to surpass, to excel, to be superior.*

[4] Tireur d'armes, *fencing-master.*

[5] Comme il faut, *in style.*

[6] Je me moque de, *I don't care for.*

[7] Se dire des injures, *to abuse each other.* En venir aux mains, *to come to blows.*

[8] Baladin, *a dancer at shows, a tumbler, a vaulter.*

[9] La physique, *natural philosophy.*

[10] Tintamarre, brouillamini, *bustle, confusion.* Two words imitative of the sound of what they express.

[11] Si vous faisiez la moue, *if you were making mouths.*

[12] Ou bien, *or else.*

[13] Ne saurais plus, *can no longer.*

[14] Mon ménage propre, *the house clean.*

[15] Attirail de gens, *gang.*

[16] Sur les dents, *knocked up.*

[17] Ce galimatias-là, *that nonsense.*

[18] Fariboles, *fooleries.*

[19] *Etre embéguiné,* literally, to be muffled up; figuratively, to be infatuated or bewitched.

[20] Baste, *enough.* [21] Mettez, *put on your hat.*

[22] Sortir d'affaires, *to get out of debt.* Faire nos comptes, *to settle accounts.*

[23] Mémoire, *memorandum.*

[24] Ne t'avise point, *do not venture.*

[25] Dieu m'en garde, *God forbid.* [26] Taille, *size.*

[27] Bien prise, *well shaped.*

[28] Enjouemens épanouis, *excessive joy.* Joies toujours ouvertes, *perpetual giggling.*

[29] Détour, *preamble.*

[30] On tranche le mot aisément, *they make few words about it.*

[31] Touchez là, *shake hands.* [32] *Now for slander.*

[33] *Jouer à la madame.* Jeu de petites filles qui s'amusent a contrefaire les dames, à se faire des complimens, des visites.

[34] A peu de chose près, *very near.*

[35] Je me passerai bien de, *I can dispense with.*

[36] Do not appear to know anything of it.

SCÈNES DU VOYAGE A DIEPPE,

COMÉDIE DE MM. WAFFLARD ET FULGENCE. (1821.)

" C'est un voyage que tous les bourgeois de Paris, un peu aisés,[1] doivent faire une fois dans leur vie."

(*Les Provinciaux à Paris*; acte III, scène VIII.)

PERSONNAGES.

M. D'HERBELIN, ancien marchand, bien rond, bien franc.
MAD. D'HERBELIN, sa femme.
ISAURE, leur fille.
DUMONTEL, ami de D'Herbelin, homme de cinquante ans.
FÉLICITÉ, servante de M. D'Herbelin.

FÉLICITÉ, *seule*.

Monsieur et madame d'Herbelin qui sont venus demeurer rue de Buffon, auprès du Jardin des Plantes, pour être plus tranquilles, ont bien fait d'aller dîner en ville aujourd'hui. Je ris du voyage qu'ils vont entreprendre. Aller de Paris à Dieppe exprès pour voir la mer ! qu'est-ce que cela a donc de si curieux ? Il faut qu'ils en aient une bien grande envie, car voilà deux hivers qu'ils jouent au loto et qu'ils mettent de côté toutes les pertes faites au jeu, pour servir aux frais du voyage. Au surplus, j'en suis bien contente ; je vais être pour quatre jours maîtresse de la maison, et demain je pourrai déjeuner en tête-à-tête avec mon cher Flamand. Je prends assez les intérêts de mes maîtres toute l'année ; je ne suis pas comme bien des domes-

tiques, je ne fais pas danser l'anse du panier,* et je puis bien me permettre une fois par hasard cette petite liberté à leurs dépens. Mais je les aperçois : les voilà déjà qui reviennent.

SCENE SUIVANTE.

M. ET MAD. D'HERBELIN, ISAURE, FÉLICITÉ.

M. D'HER. Eh bien ! mon enfant, Dumontel est-il arrivé ?

FEL. Non, monsieur, pas encore.

MAD. D'HER. En vérité, monsieur d'Herbelin, vous venez d'embrasser vos amis comme si vous alliez entreprendre un voyage de long cours, et comme si nous devions être trois mois sans les voir.

M. D'HER. Eh ! eh ! madame, savez-vous qu'il y a trente-six lieues d'ici à Dieppe ? (*se frottant les mains.*) J'avoue que je me fais une idée délicieuse de voir un port de mer. C'est, dit-on, un spectacle majestueux et superbe ; et, dussiez-vous rire de ma faiblesse, j'attache le plus grand prix à la partie de plaisir que nous allons faire. Depuis trente ans que nous sommes mariés, vous savez que j'ai toujours eu le désir de voir l'Océan.

MAD. D'HER. Oui ; et depuis trente ans, il ne s'est point passé un seul jour sans que vous m'en parliez.

M. D'HER. Et vous savez aussi que chaque fois que j'ai voulu contenter mon désir, une fatalité attachée après moi faisait naître des circonstances qui venaient déranger tous mes projets ; bref, j'avais fini par me persuader qu'il était écrit là haut que je devais renoncer à faire ce voyage...Mais pour cette fois...

FEL. Ah ! pour cette fois vous touchez au port.

M. D'HER. Oui ; je crois que nous tenons le vent.

MAD. D'HER. Ne parlons pas si haut, mon ami ; prenons garde, nous n'y sommes pas encore.

M. D'HER. A moins d'une mort subite, je ne vois pas trop maintenant ce qui pourrait nous empêcher de partir.

ISAU. Mon père, éloignez ces idées; j'ose au contraire vous prédire que notre voyage sera très-agréable.

MAD. D'HER. Tu nous dis cela d'un air bien triste, mon Isaure.

M. D'HER. Je crois que ce voyage ne lui plaît pas.

ISAU. Mais, mon père, vous êtes dans l'erreur; ce voyage me plaît beaucoup; seulement j'aurais préféré qu'il se fît dans la belle saison; au mois de mai, par exemple.

M. D'HER. Non pas, ma chère amie, non pas; j'y ai bien pensé: ce n'est pas sans dessein que j'ai choisi la fin de l'hiver. Qu'allons-nous faire à Dieppe? ce n'est pas pour voir la ville qui, dit-on, est fort mal bâtie et n'offre rien de remarquable. Or, nous sommes à la fin de février, et depuis huit jours dans l'équinoxe; voilà le temps où les coups de vent, les tempêtes, et les bourrasques, soulèvent les flots, brisent les esquifs, démâtent les vaisseaux...

FEL. Oh! monsieur; vous me faites peur.

M. D'HER. Et tu conviendras que ce spectacle terrible offre plus de beautés à l'œil d'un Parisien qu'une mer tranquille par un temps calme. Ensuite nous sommes dans le carnaval; c'est l'époque consacrée au plaisir: eh bien! nous partons ce soir; nous arrivons demain à Dieppe; nous visitons le port; nous allons le soir à la comédie, s'il y en a une; nous faisons bonne chère; nous revenons ensuite à Paris; et nous sommes tous contens. Dumontel m'avait bien donné à entendre qu'une fois arrivés à Dieppe nous pourrions monter sur un paquebot, et filer jusqu'au Havre...

MAD. D'HER. Pourquoi pas aller à l'Ile de France?

M. D'HER. Mais dans cette saison-ci, je ne me soucie pas trop de m'exposer aux périls d'une traversée. Tenons-nous-en à Dieppe, c'est tout ce qu'il faut pour un premier voyage. (*Tirant sa montre.*) Déjà cinq heures un quart! Que Dumontel surtout ne nous fasse pas *manquer* les vélocifères.[3] Félicité, tous nos paquets *sont-ils* prêts?

FEL. Oui, monsieur, tout est prêt.

M. D'HER. Tu n'as pas oublié de mettre dans mon sac de nuit ma carte de Cassini, ma boussole,...ma longue-vue,[4] et surtout mon album ? Quand on voyage, il faut prendre des notes, et mettre à profit les observations que l'on fait. Remarquez-vous, mes enfans, comme depuis une heure le brouillard augmente ?

MAD. D'HER. Une seule chose me contrarie; c'est d'être obligée de faire la route dans une voiture publique: On est toujours gêné, horriblement fatigué, et souvent exposé à se trouver en mauvaise compagnie.

M. D'HER. Bah ! bah ! une nuit sera bientôt passée ; et d'ailleurs, madame, comment ont fait tous nos grands voyageurs ? croyez-vous donc qu'ils n'aient pas éprouvé aussi bien des fatigues ? Le plaisir qui nous attend demain nous fera tout oublier.

MAD. D'HER. Ah, çà ! profitons du peu de temps qui nous reste pour mettre tout en ordre chez nous.

M. D'HER. Et surtout ne faisons pas attendre notre ami Dumontel. Pour toi, ma chère Félicité, pendant notre absence, la maison sera confiée à tes soins.

MAD. D'HER. Nous pouvons être sans inquiétude : Félicité est un charmant sujet ; sage, réservée, attachée à ses maîtres, et qui, contre la coutume des jeunes filles de son état, n'a point d'amoureux. Je dis cela exprès devant elle ; parce que je sais que je dis la vérité.

FEL. Vous avez bien raison, madame ; qu'il se présente un amoureux chez vous, il sera bien reçu, et il pourra se vanter d'y être joliment traité.

AUTRE SCÈNE DU VOYAGE A DIEPPE.

DUMONTEL ; D'HERBELIN, *un livre à la main.*

M. D'HER. Eh ! allons donc, mon ami ; je suis dans une impatience...Six heures moins un quart, et les vélocifères partent à six heures et demie.

DUM. Mon cher, tu vas te fâcher.

M. D'Her. Allons ; qu'y a-t-il encore de nouveau ?

Dum. Je ne pars pas avec toi.

M. D'Her. Là, j'en étais sûr ; encore une partie de plaisir manquée ! Vit-on jamais un homme plus malheureux que moi ? Je ne pourrai donc jamais parvenir à voir la mer ?

Dum. Mais écoute donc.

M. D'Her. (*désespéré.*) Ah ! mon ami ; cette nouvelle me tue...En t'attendant, je relisais les Voyages du capitaine Cook : j'en étais à son naufrage au Cap Vert, et il faut maintenant que je renonce au plaisir que je me promettais à Dieppe !

Dum. Mais, encore une fois, me laisseras-tu parler ? Des affaires de la plus haute importance réclament ma présence à Paris jusqu'à demain soir ; je n'ai pas une minute à perdre ; on m'enlève vingt mille francs si je ne suis pas dans une heure à la rue Saint-George. Je te conterai cela...une faillite...

M. D'Her. Eh bien, mon ami, je vais prévenir qu'on défasse les paquets et que nous ne partons pas.

Dum. Mais au contraire, tu vas partir.

M. D'Her. (*vivement.*) Comment ! ce voyage n'est donc pas manqué ?

Dum. Eh ! non ; tu ne me laisses pas achever.

M. D'Her. (*transporté.*) Ah ! mon cher Dumontel, mon vieil ami, que je t'embrasse ! J'avais besoin de ce mot-là pour ranimer mon courage. Parle, mon ami, parle ; je remets le capitaine Cook dans ma poche, et maintenant je suis tout oreilles. Permets-moi seulement de marquer la page où j'en étais. (*Il remet le signet.*)

Dum. Je viens de voir Bernard, notre ami commun. Je lui ai dit que tu allais enfin entreprendre aujourd'hui le voyage que tu projetais depuis si long-temps ; mais que j'étais fort contrarié de ne pouvoir t'accompagner, à cause de plusieurs affaires qui me retiendront encore à Paris vingt-quatre heures.

)'Her. Ah! oui, tu dois être bien contrarié;
ains bien sincèrement.

. Eh! parbleu! s'est-il écrié, je puis peut-être
:r à notre ami D'Herbelin et à son aimable fa-
ne excellente occasion de voyager beaucoup plus
dément que par les voitures publiques.

)'Her. En vérité?

:. Sans doute; un de mes braves correspondans,
Saint-Valery, a-t-il ajouté, retourne ce soir ou
ı matin au plus tard à Dieppe. Je sais qu'il a
rline à six places et qu'il doit partir seul; je ne
ıas qu'il ne se fasse un plaisir de se charger de
is; je vais le lui proposer.

)'Her. Ce bon Bernard! je le reconnais bien là.

ı. Il me quitte aussitôt pour courir chez M. de
Valery, et, deux heures après, il revient me dire
st une chose convenue, et que ce soir, ou demain
matinée, ce monsieur sera à ta porte avec sa
; ainsi, dans une demi-heure il peut être ici;
; ne le fais pas attendre, et moi, je me sauve
te; es-tu content?

)'Her. (*transporté.*) Si je le suis, mon ami?
uel est ce M. de Saint-Valery?

:. C'est un jeune homme charmant; du moins
ce que m'a dit Bernard; car, moi, je ne l'ai ja-
ı: les manières les plus affables...pas grand par-

)'Her. Tant mieux pour ma femme, elle aura
uvent son tour.

ı. Je te prédis le voyage le plus agréable...

)'Her. A merveille, mon ami, à merveille...
dis-moi donc; Bernard lui a-t-il donné mon
bien exactement?

ı. Oui, oui, rue de Buffon, N° 22, à côté du
des Plantes. Allons, adieu.

D'Her. (*l'arrêtant.*) Eh bien, Dumontel! au
ıt d'un départ tu me quittes comme cela? tu
'asses pas ton vieil ami?

DUM. Ah! pardon, mon cher D'Herbelin.

M. D'HER. La route est sûre, à ce que l'on m'a dit; mais, quand on voyage la nuit, il arrive quelquefois bien des accidens.

DUM. Sois tranquille, il ne t'arrivera rien; nous nous reverrons...Allons, bon voyage.

M. D'HER. Et toi, bonne réussite. Préviens bien vite ma femme qu'au lieu de partir en diligence, nous partons en berline.

PRÉCIS DES SCÈNES SUIVANTES.

Au lieu de conduire M. D'Herbelin à Dieppe, on le fait voyager toute la nuit dans Paris et les environs, et on le fait descendre dans un quartier de la ville fort éloigné de celui qu'il habite, en lui persuadant qu'il est à Dieppe. Impatient d'aller voir le port, il sort de la maison, et reconnaît bientôt une des rues de Paris. Il rentre furieux, M. Dumontel parvient à l'appaiser et part enfin avec lui pour Dieppe.

NOTES SUR LE VOYAGE A DIEPPE.

[1] Aisés, *in easy circumstances.*

[2] Je ne fais pas danser l'anse du panier, *I don't make any profit upon my marketings.*

[3] *Vélocifère.* Sorte de voiture publique. (Du latin *velox* rapide, et *fero,* je porte.)

[4] Longue-vue *pour* Lunettes de longue vue, *a telescope.*

SCÈNE DE L'OPTIMISTE,

COMÉDIE DE COLLIN D'HARLEVILLE.

M. DE PLINVILLE, *l'Optimiste*; PICARD, *vieux domestique de M. de Plinville.*

M. DE PLINVILLE (*sans voir Picard.*)

On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent :
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent ;
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

PICARD.

Bien arrangé pour vous ; mais moi j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert ?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paye.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aye
De quoi payer ?

M. DE PLINVILLE.

Eh ! mais, pouvions-nous être tous
Riches ?

PICARD.

Je pouvais, moi, l'être aussi-bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrais, en ce cas,
Etre fait au service.

R

PICARD.

Eh ! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte ;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi je suis valet :
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh !...

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! cela n'y fait rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule ?

PICARD.

On vous vole à l'envi ;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi.

M. DE PLINVILLE (*riant.*)

En vérité !

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde ;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savais pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battrait enfin ; vous diriez, *grand merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire ?

PICARD (*en s'en allant.*)
Oui, je suis fort plaisant.
M. DE PLINVILLE.
Tu n'as plus rien à dire ?
PICARD.
Eh ! je sors.
M. DE PLINVILLE.
Où vas-tu ?
PICARD.
Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir ? je ne saurais m'asseoir :
Madame, à tous momens, m'envoie à ce village ;
Et...pour je ne sais quoi ; dès le matin, j'enrage.
M. DE PLINVILLE.
Allons, va, mon ami.
PICARD.
Voilà bien leurs propos !
Va, mon ami ! pour eux, ils restent en repos.
(*Il sort.*)
M. DE PLINVILLE (*seul.*)
Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre ;
Et cependant au mot si je voulais le prendre,
Je l'attraperais bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.
(*Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.*)
Quand j'y songe, je suis bien heureux ! je suis homme,
Européen, Français, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvais naître Turc, Limousin, paysan.
Je ne suis magistrat, guerrier, ni courtisan ;
Non ; mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père : il n'est autour de moi

Pas un seul pauvre, oh ! non ; mes voisins me ché-
rissent ;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur ;
Trop ni trop peu d'esprit, et surtout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons : mais aussi quelle fille !
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel ! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE DU GRONDEUR.

COMÉDIE PAR BRUEYS ET PALAPRAT.

M. GRICHARD, *vieux médecin ;* LOLIVE, *son valet ;* ARISTE, *frère de Grichard.*

M. GRICHARD. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOL. Monsieur, je travaillais au jardin ; au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. GRI. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOL. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était : quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi : je ne sais plus comment faire.

M. GRI. Comment faire !

AR. Mon frère, voulez-vous bien...

M. GRI. Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, coquin !

AR. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. Gri. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ar. (*à part.*) Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Gri. Comment faire, infâme !

Lol. Oh çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. Gri. Non.

Lol. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. Gri. Non.

Lol. Monsieur...

M. Gri. Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

Ar. Il me semble après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. Gri. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

Lol. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Gri. Te tairas-tu ?

Lol. Monsieur, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

M. Gri. Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux ...je la...Mais voyez ce maraud-là, est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

Ar. Moi ? point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. Gri. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

Ar. Je croyais bien faire.

M. Gri. Oh ! je croyais. Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ar. Et laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

M. Gri. Non, je veux auparavant vous faire voir à

vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

Lol. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. Gri. Et la cour ?

Lol. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. Gri. Tu n'as pas fait boire la mule ?

Lol. Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. Gri. Lui as-tu donné l'avoine ?

Lol. Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

M. Gri. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

Lol. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. Gri. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hem...

Lol. Peste, monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. Gri. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin...

Lol. Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

M. Gri. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

Lol. Elles sont logées, monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. Gri. Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin. Hors d'ici !

Lol. Que diable a-t-il mangé ?

Ar. (*le plaignant.*) Retire-toi.

SCENES DE L'AVARE,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ÉLISE, fille d'Harpagon.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.
MARIANE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, } laquais d'Harpagon.
UN COMMISSAIRE.

(*La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.*)

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARP. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou,[1] vrai gibier de potence.

LA FLÈ. (*à part.*) Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard.

HARP. Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈ. Pourquoi me chassez-vous?

HARP. C'est bien à toi, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈ. Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARP. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈ. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARP. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈ. Comment voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

HARP. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. (*bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLÈ. Vous avez de l'argent caché ?

HARP. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage ! (*haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈ. Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.*

Tu fais le raisonneur ! Je te donnerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈ. Hé bien ! je sors.

HARP. Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈ. Que vous emporterais-je ?

HARP. Viens-çà que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈ. Les voilà.

HARP. Les autres.
LA FLÈ. Les autres ?
HARP. Oui.
LA FLÈ. Les voilà. (*à part.*) Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !
HARP. Hé ?
LA FLÈ. Quoi ?
HARP. Qu'est-ce que tu parles de voler ?
LA FLÈ. Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.
HARP. C'est ce que je veux faire.
(*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)
LA FLÈ. (*à part.*) La peste soit[a] de l'avarice et des avaricieux !
HARP. Comment ? que dis-tu ?
LA FLÈ. Ce que je dis ?
HARP. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?
LA FLÈ. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.
HARP. De qui veux-tu parler ?
LA FLÈ. Des avaricieux.
HARP. Et qui sont-ils, ces avaricieux ?
LA FLÈ. Des vilains et des ladres.[b]
HARP. Mais qui est-ce que tu entends par-là ?
LA FLÈ. De quoi vous mettez-vous en peine ?
HARP. Je me mets en peine de ce qu'il faut.
LA FLÈ. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?
HARP. Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.
LA FLÈ. Je parle...Je parle à mon bonnet.
HARP. Et moi, je pourrais bien parler à ton dos.
LA FLÈ. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?
HARP. Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent : tais-toi.

LA FLÈ. Je ne nomme personne.

HARP. Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈ. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARP. Te tairas-tu ?

LA FLÈ. Oui, malgré moi.

HARP. Ah ! ah !

LA FLÈ. (*montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.*) Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait ?

HARP. Allons, rends-le moi sans te fouiller.

LA FLÈ. Quoi ?

HARP. Ce que tu m'as pris.

LA FLÈ. Je ne vous ai rien pris du tout.

HARP. Assurément ?

LA FLÈ. Assurément.

HARP. Adieu. Va-t'en. Je te le mets sur ta conscience au moins.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON ; ÉLISE *et* CLÉANTE, *parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.*

HARP. (*se croyant seul.*) Je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez...(*à part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel ! je me serai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté ; et je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (*à Cléante et à Élise.*) Qu'est-ce ?

CLÉ. Rien, mon père.

HARP. Y a-t-il long-temps que vous êtes là ?

ÉLISE. Nous ne venons que d'arriver.

HARP. Vous avez entendu...

CLÉ. Quoi, mon père ?

HARP. Là...

ELISE. Quoi ?

HARP. Ce que je viens de dire.

CLÉ. Non.

HARP. Si fait, si fait.

ÉLISE. Pardonnez-moi.

HARP. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉ. Nous hésitions à vous aborder de peur de vous interrompre.

HARP. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉ. Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARP. Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus!

CLÉ. Je ne crois pas...

HARP. Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE. Ce sont des choses...

HARP. J'en aurais bon besoin.

CLÉ. Je pense que...

HARP. Cela m'accommoderait fort.

ÉLISE. Vous êtes...

HARP. Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉ. Mais, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARP. Comment! j'ai assez de bien! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE. Ne vous mettez point en colère.

HARP. Cela est étrange que mes propres enfans me trahissent et deviennent mes ennemis!

CLÉ. Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

HARP. Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉ. Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARP. Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellais hier votre sœur: mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution.[5] Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans[6] le marquis; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉ. Hé! comment vous dérober?

HARP. Que sais-je, moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?[7]

CLÉ. Moi, mon père? c'est que je joue; et comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARP. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous devriez en profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans[8] dont vous voilà lardé[9] depuis les pieds jusqu'à la tête. Je vais gager qu'en rubans il y a au moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sous huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.[10]

CLÉ. Vous avez raison.

HARP. Laissons cela, et parlons d'autres affaires. (*apercevant Cléante et Elise qui se font des signes.*) Hé! (*bas, à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*haut.*) Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE. Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARP. Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉ. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARP. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE. Ah ! mon père !

HARP. Pourquoi ce cri, ma fille ? Est-ce que le mariage vous fait peur ?

CLÉ. Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre ; et nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARP. Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire ; et pour commencer par un bout, (*à Cléante*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉ. Oui, mon père.

HARP. Et vous ?

ÉLISE. J'en ai ouï parler.

HARP. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉ. Une fort charmante personne.

HARP. Sa physionomie ?

CLÉ. Tout honnête et pleine d'esprit.

HARP. Son air et ses manières ?

CLÉ. Admirables, sans doute.

HARP. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle ?

CLÉ. Oui, mon père.

HARP. Que ce serait un parti souhaitable ?

CLÉ. Très-souhaitable.

HARP. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?[11]

CLÉ. Sans doute.

HARP. Et qu'un mari serait heureux avec elle ?

CLÉ. Assurément.

HARP. Il y a une petite difficulté ; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourrait désirer.

CLÉ. Ah ! mon père, le bien ne doit pas être pris

en considération lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARP. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉ. Cela s'entend.

HARP. Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens, car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme; et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉ. Hé!

HARP. Comment?

CLÉ. Vous êtes résolu, dites-vous...

HARP. D'épouser Mariane.

CLÉ. Qui? vous? vous?

HARP. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉ. Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARP. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, ÉLISE.

HARP. Voilà, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont on est venu me parler ce matin; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE. Au seigneur Anselme?

HARP. Oui, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens. C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARP. (*apercevant Valère de loin.*) Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE. J'y consens.

HARP. Te rendras-tu à son jugement?

ÉLISE. Oui, j'en passerai par ce qu'il dira.

HARP. Voilà qui est fait.

SCÈNE SUIVANTE.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARP. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de moi ou de ma fille.

VAL. C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARP. Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VAL. Non; mais vous ne sauriez avoir tort, vous êtes toute raison.

HARP. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et elle me dit qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VAL. Ce que j'en dis?

HARP. Oui.

VAL. Hé! hé!

HARP. Quoi?

VAL. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment; mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait; et...

HARP. Comment! le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort riche, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

VAL. Cela est vrai; mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accorder avec...

HARP. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux.[18] Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, il s'engage à la prendre sans dot.

VAL. Sans dot?

HARP. Oui.

VAL. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà

une raison tout-à-fait convaincante ; il faut se rendre à cela.

HARP. C'est pour moi une épargne considérable.

VAL. Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille peut vous représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne doit jamais se faire qu'avec de grandes précautions.

HARP. Sans dot !

VAL. Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARP. Sans dot !

VAL. Ah ! il n'y a pas de réplique à cela, on le sait bien. Qui peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie ; et que...

HARP. Sans dot !

VAL. Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là !

HARP. (*à part, regardant du côté du jardin.*) Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? (*à Valère.*) Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

AUTRE SCÈNE DE L'AVARE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉ. Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avais-je pas donné ordre... ?

LA FLÈ. Oui, monsieur, je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme : mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉ. Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

LA FLÈ. Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer comme vous, par les mains des usuriers.

CLÉ. L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈ. Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage[1] pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉ. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈ. Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉ. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈ. Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous ; et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉ. Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

La Flè. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

" Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et
" que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le
" bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout
" embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-
" devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se
" pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prê-
" teur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment
" dressé."

Clé. Il n'y a rien à dire à cela.

La Flè. " Le prêteur pour ne charger sa conscience
" d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au
" denier dix-huit."[14]

Clé. Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

La Flè. Cela est vrai.

" Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme
" dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'em-
" prunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter
" d'un autre sur le pied du denier cinq,[15] il con-
" viendra que ledit premier emprunteur paie cet
" intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est
" que pour obliger que ledit prêteur s'engage à cet em-
" prunt."

Clé. Comment! quel juif! quel arabe est-ce là! C'est plus qu'au denier quatre.[16]

La Flè. Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

Clé. Que veux-tu que je voie? j'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

La Flè. C'est la réponse que j'ai faite.

Clé. Il y a encore quelque chose?

La Flè. Ce n'est plus qu'un petit article.

" Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur
" ne pourra compter en argent que douze mille livres;
" et, pour les mille écus restans, il faudra que l'em-

" prunteur prenne les hardes, nippes, et bijoux dont " voici le mémoire. Le tout valant loyalement plus " de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la va- " leur de mille écus, par la discrétion du prêteur."

CLÉ. (*après avoir lu le mémoire.*) Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela. Et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

PRÉCIS DE LA SCÈNE SUIVANTE.

Le Prêteur qui est Harpagon se fait connaître, ce qui occasione une grande querelle entre lui et son fils.

AUTRES SCÈNES DE L'AVARE.

LA FLÈCHE, FROSINE.

FROS. Hé ! c'est toi, mon pauvre La Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLÈ. Ah ! ah ! c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?

FROS. Ce que je fais partout ailleurs ; m'entremettre d'affaires ; me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et l'industrie.

LA FLÈ. As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FRO. Oui ; je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈ. De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine,[17] si tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROS. Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈ. Je suis votre valet, et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré.[18] Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et *donner* est un mot pour lequel il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *Je vous donne,* mais *Je vous prête le bon jour.*

FROS. Laisse-moi faire ; je sais l'art de chatouiller les cœurs des hommes et de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈ. Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu : et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions ; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si...Mais le voici, je me retire.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, FROSINE.

HARP. (*bas.*) Tout va comme il faut. (*haut.*) Hé bien ? qu'est-ce, Frosine ?

FROS. Oh ! monsieur, que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé !

HARP. Qui ? moi ?

FROS. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARP. Tout de bon ?

FROS. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARP. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROS. Hé bien ! qu'est-ce que cela ? soixante ans ! voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARP. Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, à ce que je crois.

FROS. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARP. Tu le crois ?

FROS. Assurément : vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARP. Tu te connais à cela ?

FROS. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! quelle ligne de vie !

HARP. Comment ?

FROS. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARP. Hé bien ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FROS. Par ma foi, je disais cent ans ; mais vous passerez les six vingts.

HARP. Est-il possible ?

FROS. Il faudra vous assommer, vous dis-je ; et vous mettrez en terre et vos enfans et les enfans de vos enfans.

HARP. Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROS. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avait pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez

elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous ; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

HARP. Quelle réponse a-t-elle faite ?

FROS. Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui doit se faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARP. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROS. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARP. Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

FROS. Voilà justement son affaire.

HARP. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROS. Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARP. Douze mille livres de rente ?

FROS. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche :[20] c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra aucune des délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une *propreté fort* simple, et n'aime point les superbes habits,

ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu ; ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de notre quartier qui a perdu vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARP. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'a rien de réel.

FROS. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARP. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROS. Oh ! monsieur, vous toucherez assez ; elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

HARP. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

FROS. Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARP. Elle ?

FROS. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus

ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; et je vous avertis de ne pas aller vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant près d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARP. Sur cela seulement ?

FROS. Oui, et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARP. Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROS. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? des Adonis ? des Pâris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARP. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes gens.

FROS. Je le crois bien. (*montrant Harpagon.*) Voilà un homme cela. Il y a de quoi satisfaire à la vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

HARP. Tu me trouves bien ?

FROS. Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARP. Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ; il n'y a que ma fluxion[21] qui me prend de temps en temps.

FROS. Cela n'est rien ; votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARP. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROS. Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous ; je lui ai fait un portrait de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

HARP. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROS. J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux*) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir.

HARP. (*reprend un air gai.*) Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROS. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds ; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires...Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARP. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROS. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARP. Adieu. Je vais achever mes dépêches.[22]

FROS. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARP. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROS. Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARP. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure pour ne vous point faire malades.

FROS. Ne me refusez pas la grâce que je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

HARP. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Au revoir.

AUTRE SCÈNE DE L'AVARE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, *tenant un balai*; MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARP. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt[23] et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte[24] quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAI. JACQ. (*à part.*) Châtiment politique!

HARP. (*à dame Claude.*) Allez. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinens laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAI. JACQ. (*à part.*) Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERL. Quitterons-nous nos souquenilles,[25] monsieur ?

HARP. Oui, quand vous verrez venir les personnes et gardez bien de gâter vos habits. (*à Elise.*) Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira,[26] et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui doit venir vous visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ÉLISE. Oui, mon père.

AUTRE SCÈNE DE L'AVARE.

HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARP. Valère, aide-moi à ceci. Oh ça ! maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

MAI. JACQ. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARP. C'est à tous les deux.

MAI. JACQ. Mais auquel des deux le premier ?

HARP. Au cuisinier.

MAI. JACQ. Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

HARP. Quelle cérémonie est-ce là ?

MAI. JACQ. Vous n'avez qu'à parler.

HARP. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAI. JACQ. (*à part.*) Grande merveille !

HARP. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

MAI. JACQ. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARP. Toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire ; de l'argent ! de l'argent ! de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent !

VAL. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAI. JACQ. Bonne chère avec peu d'argent!

VAL. Oui.

MAI. JACQ. (*à Valère.*) Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier: aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARP. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAI. JACQ. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARP. Ah! je veux que tu me répondes.

MAI. JACQ. Combien serez-vous de gens à table?

HARP. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VAL. Cela s'entend.

MAI. JACQ. Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARP. Comment! voilà pour traiter une ville tout entière.

MAI. JACQ. Rôt...

HARPAGON, (*mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*) Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAI. JACQ. Entremets...

HARPAGON, (*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*) Encore!

VAL. (*à maître Jacques.*) Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARP. Il a raison.

VAL. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARP. Ah ! que cela est bien dit ! approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*...Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VAL. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARP. (*à maître Jacques.*) Oui. Entends-tu ? (*à Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VAL. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARP. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VAL. Je n'y manquerai pas : et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je règlerai tout cela comme il faut.

HARP. Fais donc.

MAI. JACQ. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARP. (*à Valère.*) Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté bien garni de marrons.

VAL. Reposez-vous sur moi.

HARP. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAI. JACQ. Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites... ?

HARP. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAI. JACQ. Vos chevaux, monsieur ! Ils ne sont

point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce serait mal parler: de plus vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes de chevaux.

HARP. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

MAI. JACQ. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARP. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAI. JACQ. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VAL. Monsieur, je prierai le voisin le Picard de se charger de les conduire; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAI. JACQ. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VAL. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAI. JACQ. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARP. Paix.

MAI. JACQ. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin je me sens pour

reçu de la tendresse en dépit que j'en aie;[29] et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARP. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAI. JACQ. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARP. Non, en aucune façon.

MAI. JACQ. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARP. Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAI. JACQ. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards[30] à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les jours de jeûne, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde: l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur rien donner: celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner[31] le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces:[32] vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, et de vilain.

HARP. (*battant maître Jacques.*) Vous êtes un sot, un coquin, et un impudent.

MAI. JACQ. Hé bien! ne l'avais-je pas deviné?

Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARP. Apprenez à parler.

AUTRE SCÈNE DE L'AVARE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈ. (*sortant du jardin avec une cassette.*) Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

CLÉ. Qu'y a-t-il?

LA FLÈ. Suivez-moi, vous dis-je; nous sommes bien.

CLÉ. Comment?

LA FLÈ. Voici votre affaire.

CLÉ. Quoi?

LA FLÈ. J'ai guigné[a] ceci tout le jour.

CLÉ. Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈ. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉ. Comment as-tu fait?

LA FLÈ. Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, (*criant au voleur dès le jardin.*)

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*à lui-même se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin!...Ah! c'est moi. ...Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi! et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi il m'est impossible

de vivre. C'en est fait;[24] je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup,[25] qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question[26] à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

SCENE SUIVANTE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COM. Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARP. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COM. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...

HARP. Dix mille écus bien comptés.

LE COM. Le vol est considérable.

HARP. Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COM. En quelles espèces était cette somme?

HARP. En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COM. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARP. Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COM. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

MAITRE JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir: qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante; et qu'on me le pende au plancher.

HARP. (*à maître Jacques.*) Qui? celui qui m'a dérobé?

MAI. JACQ. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient de m'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARP. Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COM. (*à maître Jacques.*) Ne vous épouvantez point; les choses iront dans la douceur.

MAI. JACQ. Monsieur est de votre souper?

LE COM. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAI. JACQ. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARP. Ce n'est pas là l'affaire.

MAI. JACQ. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARP. Traître! il s'agit[38] d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAI. JACQ. On vous a pris de l'argent?

HARP. Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

LE COM. (*à Harpagon.*) Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez[39] quelque nouvelle de cette affaire.

MAI. JACQ. (*bas, à part.*) Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori et on n'écoute que ses conseils.

HARP. Qu'as-tu à ruminer?

LE COM. (*à Harpagon.*) Laissez-le faire; il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAI. JACQ. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARP. Valère?

MAI. JACQ. Oui.

HARP. Lui, qui me paraît si fidèle?

MAI. JACQ. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARP. Et sur quoi le crois-tu?

MAI. JACQ. Sur quoi?

HARP. Oui.

Mai. Jacq. Je le crois...sur ce que je le crois.

Le Com. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

Harp. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

Mai. Jacq. Oui, vraiment. Où était-il, votre argent?

Harp. Dans le jardin.

Mai. Jacq. Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était?

Harp. Dans une cassette.

Mai. Jacq. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

Harp. Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

Mai. Jacq. Comment elle est faite?

Harp. Oui.

Mai. Jacq. Elle est faite...Elle est faite comme une cassette.

Le Com. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Mai. Jacq. C'est une grande cassette.

Harp. Celle qu'on m'a volée est petite.

Mai. Jacq. Hé oui, elle est petite, si on le veut prendre par-là: mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

Le Com. Et de quelle couleur est-elle?

Mai. Jacq. De quelle couleur?

Le Com. Oui.

Mai. Jacq. Elle est de couleur...là, d'une certaine couleur...Ne sauriez-vous m'aider à dire?

Harp. Hé?

Mai. Jacq. N'est-elle pas rouge?

Harp. Non, grise.

Mai. Jacq. Hé, oui, gris-rouge, c'est ce que je voulais dire.

Harp. Il n'y a point de doute, c'est elle assurément. Ecrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui

désormais se fier ? il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAI. JACQ. (*à Harpagon.*) Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARP. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VAL. Que voulez-vous, monsieur ?

HARP. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime !

VAL. De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARP. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature !

VAL. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours,[40] et vous nier la chose.

MAI. JACQ. (*à part.*) Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

VAL. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARP. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VAL. Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARP. Comment! pardonnable! un guet-apens, un assassinat de la sorte!

VAL. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARP. Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles!

VAL. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARP. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VAL. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARP. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VAL. Hélas! me le demandez-vous?

HARP. Oui, vraiment, je te le demande.

VAL. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire: l'Amour.

HARP. L'Amour!

VAL. Oui.

HARP. Bel amour; bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

VAL. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARP. Non, certainement, je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VAL. Appelez-vous cela un vol?

HARP. Si je l'appelle un vol! un trésor comme celui-là!

VAL. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à ge-

noux, ce trésor plein de charmes; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARP. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela?

VAL. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARP. Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VAL. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais:

HARP. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VAL. Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARP. C'est avoir bien envie de mon argent!

VAL. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts[41] que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARP. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice me va faire raison de tout.

VAL. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira: mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARP. Hé! Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VAL. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à la faire consentir à m'engager sa foi.

HARP. La foi de qui?

VAL. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARP. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VAL. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARP. O ciel! autre disgrâce!

MAI. JACQ. (*au commissaire.*) Écrivez, monsieur, écrivez.

HARP. Seroit-ce du désespoir ? (au commissaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

MAI. JACQ. Comme larron et comme suborneur.

VAL. Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE.

HARP. Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ! tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme. Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (à *Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (à *Valère.*) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VAL. Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HARP. Je me suis trompé de dire une potence, tu seras roué tout vif.

ÉLISE, (*aux genoux d'Harpagon.*) Ah ! mon père, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion ; et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon père, c'est lui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau ; et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HARP. Tout cela n'est rien ; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. Mon père, je vous conjure par l'amour paternel de me...

HARP. Non, non, je ne veux rien entendre; et il faut que la justice fasse son devoir.

SCÈNE SUIVANTE.

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, LE COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

ANS. Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARP. Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi, sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour m'enlever ma fille.

VAL. Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARP. Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire à vos dépens toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANS. Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARP. Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*au commissaire, montrant Valère.*) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VAL. Je ne vois pas quel crime on me peut faire de l'amour que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis.

Harp. Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse.

Val. Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

Ans. Tout beau![42] prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

Val. Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburci.

Ans. Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

Harp. Je ne me soucie ni de don Thomas, ni de don Martin.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une.*)

Ans. De grâce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

Val. Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

Ans. Lui?

Val. Oui.

Ans. Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui puisse mieux vous réussir; et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

Val. Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

Ans. Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

Val. Oui, je l'ose, et je suis prêt à soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

Ans. L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses

enfans et sa femme, en voulant dérober** leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VAL. Oui. Mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de mon sort, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils; et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le ciel concertée me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de sa beauté, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANS. Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VAL. Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père, un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MAR. Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VAL. Vous ma sœur!

MAR. Oui: mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère que vous allez ravir m'a mille fois entretenue des malheurs de notre famille. Le ciel ne nous fit point périr non plus dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un dé-

bris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée ; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

Ans. O ciel, quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfans, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

Val. Vous êtes notre père?

Mar. C'est vous que ma mère a tant pleuré?

Ans. Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie de retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu éloigner de moi les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

Harp. (*à Anselme.*) C'est là votre fils?

Ans. Oui.

Harp. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

Ans. Lui, vous avoir volé!

Harp. Lui-même.

Val. Qui vous dit cela?

Harp. Maître Jacques.

Val. (*à maître Jacques.*) C'est toi qui le dis?

Mai. Jacq. Vous voyez que je ne dis rien.

HARP. Oui, voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VAL. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARP. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE SUIVANTE.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LE COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE.

CLÉ. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARP. Où est-il ?

CLÉ. Ne vous en mettez point en peine, il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi ; c'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARP. N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉ. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MAR. (*à Cléante.*) Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel, (*montrant Valère*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*montrant Anselme*) dont vous avez à m'obtenir.

ANS. Le ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas néces-

saire d'entendre; et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

Harp. Il faut pour me donner conseil que je voie ma cassette.

Clé. Vous la verrez saine et entière.

Harp. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

Ans. Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

Harp. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

Ans. Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

Harp. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

Ans. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

Le Com. Holà, messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me paiera mes écritures?

Harp. Nous n'avons que faire de vos écritures.

Le Com. Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

Harp. (*montrant maître Jacques.*) Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Mai. Jacq. Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

Ans. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

Harp. Vous paierez donc le commissaire?

Ans. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

Harp. Et moi, voir ma chère cassette.

NOTES SUR L'AVARE.

[1] Maître juré filou, *you arrant pickpocket.*

[2] La peste soit, *a plague on.*

[3] *Niggards and curmudgeons.*

[4] *Whom the cap fits, let him wear it.*

[5] Une bonne constitution, *a handsome annuity.*

[6] Vous donnez furieusement dans, *you extravagantly affect.*

[7] L'état que vous portez, *the figure which you cut.*

[8] Les hommes du temps de Louis XIV faisaient beaucoup d'usage des rubans.

[9] Lardé, *decorated.*

[10] Au denier douze, *at 8⅓ per cent.*

[11] De faire un bon ménage, *of making an excellent housewife.* [12] Au cheveux, *by the forelock.*

[13] Il a fait rage, *he has strained every nerve.*

[14] Au denier dix-huit, *at 5⅝ per cent.*

[15] Au denier cinq, *at 20 per cent.*

[16] Au denier quatre, *at 25 per cent.*

[17] Fine, *cunning.* [18] Serré, *close-fisted.*

[19] *Are you in earnest.*

[20] Épargne de bouche, *economy of living.*

[21] Fluxion, *cough.* [22] Dépêches, *letters.*

[23] Pour tantôt, *for this evening.*

[24] S'écarte, *is missing.* [25] Souquenilles, *frocks.*

[26] ...l'on desservira, *is cleared off the table.*

[27] Aussi bien vous mêlez-vous, *for you take upon yourself.* [28] Entrées, *first course.*

[29] En dépit que j'en aie, *in spite of myself.*

[30] Brocards, *taunts.* [31] Assigner, *to summon.*

[32] Accommoder de toutes pièces, *lampooned in every way.* [33] Guigné, *watched.*

[34] C'en est fait, *all is over.* [35] Coup, *deed.*

[36] Faire donner la question, *put to the rack.*

[37] Bien trébuchantes, *of full weight.*

[38] Il s'agit d'..., *we are about.*

[39] Il n'est pas que vous ne sachiez, *you cannot but know.* [40] Détours, *evasions.* [41] Ressorts, *motives.*

[42] *Dressez-lui*-MOI. Ce pronom MOI n'est employé que pour donner plus d'énergie à l'expression, et on pourrait l'en retrancher sans changer le sens.

[43] Tout beau, *softly.* [44] Dérober, *rescue.*

SCÈNE DES PLAIDEURS,

COMÉDIE DE RACINE. (1668.)

Dispute de Chicaneau et de la Comtesse.

"Une des meilleures scènes de comédie qu'il y ait au théâtre." —GEOFFROY.

CHICANEAU.

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien! l'ai-je pas dit?[1]
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever c'est en vain que je gronde;
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il[2] se fasse céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur! quel arrêt!

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Écoutez s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie...

CHICANEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die...

CHICANEAU.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé;
A deux bottes de foin le dégât estimé.
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît;
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête,
Et je gagne ma cause. A cela, que fait-on?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident: tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour.
Du foin que peut manger une poule en un jour:
Le tout joint au procès. Enfin, ...
. . . . on appointe la cause,
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais . . . .
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans! Il me reste un refuge:
La requête civile est ouverte pour moi,
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je...

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès allaient être finis;
Il ne m'en restait plus que quatre ou cinq petits:
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants. Ah, monsieur! la misère!
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider?

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir;
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment! lier les mains aux gens de votre sorte!
Mais cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrais, monsieur, que trop honnêtement;
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot! Mais, s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas;
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé ! quelque soixante ans.[1]

CHICANEAU.

Comment ! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout :
J'y vendrai ma chemise ; et je veux rien ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irais trouver mon juge...

LA COMTESSE.

Oh ! oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds...

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai ;
Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, madame ?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irais sans façon
Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Hélas ! que ce monsieur est bon !

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU.

J'irais trouver mon juge, et lui dirais...

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi !

Et lui dirais : Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

CHICANEAU.

Liez-moi...

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre !

LA COMTESSE.

Je ne le serai point.

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre ?

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie...

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE.

Fou vous-même.

CHICANEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier ?

CHICANEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous ! il se rend familier.

CHICANEAU.

Mais, madame...

LA COMTESSE.

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis !

CHICANEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Avec son âne !

CHICANEAU.

Vous me poussez.

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le sot !

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins !

NOTES SUR LES PLAIDEURS.

[1] *Ai-je pas dit?* Du temps de Molière et de Racine, on supprimait sans scrupule la particule négative devant le point interrogant. Vaugelas décide même qu'il est plus élégant de dire *ont-ils pas fait*, que *n'ont-ils pas fait*. Aujourd'hui le contraire est décidé, mais on commet encore la faute.—BRET.

[2] *Il.* Le juge.

[3] Voyez la note 5, page 122.

[4] On se sert encore dans la conversation de *quelque* pour *environ*. Racine affectionnait cette manière de parler.—LA HARPE.

SCÈNES DES HÉRITIERS,

COMÉDIE DE M. ALEXANDRE DUVAL.

PERSONNAGES.

Antoine Kerlebon, officier de marine, cru mort.
Jacques Kerlebon, capitaine d'un corsaire,* frère d'Antoine.
Henri, jeune peintre, neveu d'Antoine et de Jacques.
Duperron, nouvel enrichi, cousin de Henri, et neveu d'Antoine et de Jacques.
Jules, vieux domestique d'Antoine Kerlebon.
Alain, niais méchant, au service de la famille.
Mad. Kerlebon, belle-sœur d'Antoine et de Jacques.
Sophie, fille de madame Kerlebon.

(*La scène se passe dans un vieux château à Landerneau, près de Brest.*)

Jules, Alain.

Alain, (*préparant le déjeuner.*) Ces héritiers-là vous donnent bien de l'embarras, et à moi aussi. L'un veut blanc, l'autre noir; c'est à qui fera le quant à moi dans le château.

Jul. Que veux-tu? il leur appartient maintenant par la mort de mon pauvre maître. Je ne me rappelle pas son naufrage sans douleur.

Al. Il faut l'avouer, c'est être bien peu chanceux. Après quinze ans d'absence, il revient dans son pays, et voilà qu'une tempête...

Jul. Nous jette sur les pierres noires.

---

* Corsaire, *a privateer.*

Al. Est-ce que vous ne pouviez pas revirer de bord, et gagner la pleine mer ?

Jul. Les Anglais nous poursuivaient.

Al. Mais, puisque votre maître s'est noyé, pourquoi ne vous êtes-vous pas noyé aussi, vous ?

Jul. Pourquoi ? Le sot ! Parce que je montais un autre vaisseau que le sien : c'est le seul de ses trois navires qui ait échappé à la tempête. Je gagnai heureusement le port de Brest, après avoir vu de très-loin le naufrage de M. Kerlebon.

Al. Sa mort a fait du bruit dans Landernau. Mais c'est singulier, on disait dans le pays qu'il était sans parens, et voilà qu'il en est arrivé tout à coup un régiment.

Jul. Ce sont ses héritiers que j'ai fait avertir du naufrage d'Antoine Kerlebon. Il n'est pas étonnant qu'à Landernau on ne lui ait pas connu de parens ; depuis son enfance il n'a pas vu sa famille, si ce n'est son frère Jacques, marin comme lui...Mais pourquoi me fais-tu toutes ces questions ?

Al. C'est que, n'étant ici que depuis fort peu de jours, il faut bien que je sache à qui j'ai affaire. Et puis, on me fait des questions dans Landernau ; on me dit : " Qu'est-ce que c'est que tous ces héritiers qui " sont au château de Kerlebon ? Quelles figures ils " ont ! Comme ils vont être âpres à la curée !"

Jul. Eh bien ! que réponds-tu à cela ?

Al. Rien. Je ne sais pas leurs histoires, et c'est fort désagréable ; car enfin un bon domestique qui aime son état, doit savoir tout ce qui se passe dans la maison où il se trouve. Il faut qu'il puisse dire à tous les voisins : " Monsieur a fait ceci, Madame a fait çà ; " ceci a déplu à Monsieur, mais ceci plaisait à Ma- " dame." Si on n'est pas ainsi au courant des affaires, on passe pour un imbécile ; et, Dieu merci, je ne le suis pas.

Jul. (*à part.*) Sa naïveté me fait rire. (*haut.*) Et que veux-tu donc savoir ?

Al. D'abord, quelle est cette grosse dame qu'on appelle madame Kerlebon ?

Jul. C'est la belle-sœur de défunt mon maître.

Al. Vous êtes bien poli de l'appeler belle sœur. Et pourquoi le mari n'est-il pas venu hériter ?

Jul. Parce qu'il est mort.

Al. Voilà une bonne raison. Qu'est-ce que c'est que cette petite Sophie ?...

Jul. C'est la fille de madame Kerlebon, elle porte son nom, et c'est son titre à l'héritage. Mais je suis trop bon de répondre à toutes tes sottises.

Al. Encore un petit mot. Quels sont les deux jeunes gens ?

Jul. Ce sont les fils de deux sœurs de mon maître. Henri est un jeune artiste plein de mérite et de droiture. Duperron est un nouvel enrichi, plein de morgue et d'ignorance. Mais voici l'heure où les chers parens doivent descendre pour le déjeuner, je sors. Je vais chez l'officier de justice lui dire de venir faire la levée des scellés.

Al. C'est donc aujourd'hui ? mais je croyais qu'on attendait encore quelqu'un pour partager le gâteau.

Jul. Sans doute : Jacques Kerlebon, le frère de mon maître, doit arriver aujourd'hui même de Marseille. On l'attend avec grande impatience ; et moi, qui ai grande envie d'être débarrassé de l'héritage et des héritiers, je cours vite à la ville pour finir cette affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE SUIVANTE.

ALAIN, *seul.*

Maintenant, je suis au courant, et je puis dire aux curieux du pays : Venez, je m'en vais vous conter cette histoire-là. Mais surtout ne nous trompons pas ; je ne peux pas souffrir les domestiques qui ne rapportent jamais juste, et qui parlent à tort et à travers de leurs maîtres. D'abord, je leur dirai qu'Antoine Kerlebon s'est noyé dans l'eau, par une tempête causée par un

naufrage, poursuivi par des Anglais, c'est clair. Puis, j'ajouterai que la grosse dame, qu'ils n'aiment point, est sa belle-sœur, quoiqu'elle ne soit ni belle ni bonne ; que le neveu Henri en conte à la cousine Sophie, qui est très-tendre de son naturel, et qu'on ne sait pas trop comment çà finira ; que l'autre neveu, M. Duperron, est un fort honnête homme, qui a fait sa fortune en six mois, tandis que des honnêtes gens d'une autre espèce, ont bien de la peine à la faire en trente ans ; qu'on n'attend plus que le frère Jacques Kerlebon qui arrive, dit-on, très-gaîment pour partager l'héritage de son frère : et puis après, selon l'usage, tous les parens s'en retourneront chez eux les poches et les mains pleines. J'espère que voilà un rapport bien juste ; on ne dira pas qu'il y a de la médisance. Je sais que, dans notre petite ville de Landernau, en voilà au moins pour huit jours de conversation. Toutes nos commères vont arranger cela à leur manière ; mais, s'ils inventent, ce n'est pas ma faute ; je me pique d'être exact, fidèle, et surtout point bavard.

AUTRE SCÈNE DES HÉRITIERS.

ANTOINE KERLEBON, ALAIN.

ANT. K. Ah ! faquin, je t'apprendrai à me connaître. Me feras-tu rester encore à la porte ?

AL. Non, vous vous annoncez trop bien en maître.

ANT. K. En maître ! et ne suis-je pas le maître de la maison ? n'es-tu pas à moi ? Jules ne t'a-t-il pas pris à mon service ?

AL. Je suis à vous, comme aux autres.

ANT. K. Comment aux autres ! Allons, allons, ne raisonne pas ; conduis-moi vite à ma chambre; j'ai besoin de me reposer.

AL. Je ne crois pas qu'il y ait de chambre vide. Les scellés sont partout.

ANT. K. (*étonné.*) Les scellés !...

AL. Eh ! oui, les scellés. On n'attendait que vous pour les lever.

Ant. K. (*plus étonné.*) Ah! ah!

Al. Mais vous savez bien que c'est vous et les autres héritiers qui les avez fait poser sur les biens d'Antoine Kerlebon...

Ant. K. Je commence à comprendre...

Al. De votre frère qui, en revenant des Indes, a fait la sottise de se laisser manger par les poissons.

Ant. K. (*à part.*) Ah! je suis mort! je ne m'en doutais pas.

Al. Vous paraissez étonné de tout, comme si vous reveniez de l'autre monde.

Ant. K. C'est que j'arrive en effet de l'autre monde. Mais maintenant me voilà remis et je...

Al. A la fin, c'est bien heureux!

Ant. K. (*à part.*) J'arrive donc ici pour voir partager mon bien.

Al. (*à part.*) Qu'a-t-il donc à se parler seul?

Ant. K. (*à part.*) Je vois ce que c'est... Jules aura vu mon naufrage, il m'aura cru noyé.

Al. (*à part.*) Le cher frère me paraît avoir la tête un peu timbrée.

Ant. K. (*à part.*) Cependant il aurait dû recevoir des lettres d'Angleterre, qui lui annonçaient et mon existence et mon emprisonnement.

Al. (*à part.*) La drôle de famille! C'est un original de plus que nous allons avoir.

Ant. K. (*à Alain.*) Tu dis donc que les héritiers sont ici?

Al. Il y a long-temps : on n'attendait que vous pour faire les partages. N'êtes-vous pas le frère Jacques?

Ant. K. (*à part.*) Ah! il me prend pour mon frère Jacques! C'est bon. (*haut.*) Leurs lots ne seront pas difficiles à emporter.

Al. Pardonnez-moi; le défunt est très-riche.

Ant. K. Et les héritiers, que pensent-ils du défunt?

Al. Est-ce que cela se demande? Ils en pensent ce

que des héritiers pensent d'un parent qu'ils n'ont jamais connu, et qui leur laisse un gros héritage.

Ant. K. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas fâchés de sa mort ?

Al. Eux, fâchés ! vous les connaissez bien ! Ils sont dans une joie, mais dans une joie...surtout madame Kerlebon, votre belle-sœur, et le neveu Duperron ; ils rôdent dans la maison, ils visitent tous les recoins ; ils se disputent sur les partages à faire. L'un veut la ferme, l'autre veut le château ; ils se disent de grosses injures, puis ils se raccommodent. Le défunt aurait du plaisir s'il pouvait être témoin de leur avidité, s'il pouvait entendre ce qu'on dit de lui ; mais, comme dit le proverbe : Quand on est mort...on est mort.

Ant. K. Comment ! ils ne respectent pas la mémoire de celui qui les enrichit ?

Al. Oh ! entre nous, le défunt n'était pas un homme très-respectable.

Ant. K. Tu crois ?

Al. Certainement. D'abord, outre qu'il avait mille mauvaises qualités, c'était un pauvre homme, un homme sans talent dans son état, enfin un très-petit génie.

Ant. K. (*à part.*) J'enrage. (*haut.*) Qui te l'a dit ?

Al. Tout le monde. Du côté du mérite et des mœurs, on mettait une grande différence entre vous et lui.

Ant. K. Mais...

Al. Moi, je parle à cœur ouvert, parce que je sais fort bien que tous les deux, quoique frères, vous ne vous aimiez pas excessivement.

Ant. K. (*riant.*) Tu te trompes. Le défunt et moi nous avons toujours été très-bien ensemble.

Al. On sait ce qu'on sait. Il faut respecter les morts. Dieu lui fasse paix et me garde de faire tort à sa mémoire ! mais j'ai entendu dire qu'il était bien le plus grand brutal, le plus grand ivrogne...Et s'il a laissé une grande fortune, comment l'a-t-il acquise ? hein...c'est aux dépens d'autrui.

ANT. K. En ce cas, va dire aux héritiers que Kerlebon est arrivé.

AL. C'est dit. (*A part, en sortant.*) Je ne me trompe, mais il ne m'a pas l'air de valoir b mieux que défunt son frère.

SCENE SUIVANTE.

ANTOINE KERLEBON, *seul.*

Quoi! mes parens sont avides, intéressés, mal de moi! Quoiqu'éloignés par les mers, je blai toujours de bienfaits. Je dotai mes lorsqu'elles se marièrent à Paris; je fis enfin tout bon parent doit faire pour les siens; et ce j'ai la réputation d'être avare, brutal...que Mais ils attendent mon frère...Eh bien! so frère. Marin comme moi, absent dès son enf ne le connaissent pas plus que moi. Mon p délicieux! D'abord, mettons-nous bien dans la je suis mort. Allons, je suis mort, c'est un finie: le reste va de suite. Je me fais un pl voir après mon trépas la figure de mes héritier

AUTRE SCÈNE DES HÉRITIERS

Ant. K. Qu'est-ce que je vois en vous?

Dup. Duperron, votre affectionné neveu, fils de votre sœur Jacquette Kerlebon.

Ant. K. C'est très-bien.

Mad. K. Vous voilà environné de votre chère famille. Mais vous ne me parlez pas de ma fille; ses attraits ne vous ont-ils pas enchanté? vous ai-je trompé sur le portrait que je vous en ai fait?

Ant. K. Non, parbleu! elle est charmante.

Dup. Oui. Occupons-nous de la succession que nous allons recueillir.

Mad. K. C'est le plus pressé. Aussitôt l'arrivée de Jules, il faut lever les scellés.

Dup. (*à Mad. Kerlebon.*) Je tiens toujours à mon arrangement.

Ant. K. Quel arrangement?

Mad. K. Je vous demande si ce partage-là ne m'est pas désavantageux? Duperron, pour éviter les frais de justice, s'est avisé de faire les partages. Il veut me donner la ferme de Kerlebon, et garder le château; j'y consens, mais je lui demande au moins un dédommagement.

Ant. K. Et à moi, qu'est-ce que vous me donnez? J'ai quelque droit à la succession.

Mad. K. Les marchandises et les vaisseaux.

Ant. K. (*en riant.*) C'est toujours bon: je vous remercie.

Dup. Mais, ma tante, la ferme rapporte dix mille livres de rente.

Mad. K. Mais, mon neveu, le château vaut trois cent mille livres.

Dup. Je n'ai jamais vu de femme intéressée comme vous.

Mad. K. Je n'ai jamais vu d'homme plus avide.

Dup. Si vous pouviez vous seule dévorer tout l'héritage...

Mad. K. Vous savez fort bien faire les parts à votre avantage; mais nous avons des yeux.

Sophie. Mais, ma mère...

Dup. C'est vous qui voulez vous enrichir à mes dépens.

Henri. Mais attendez au moins, pour vous disputer, que nous soyons au partage.

Ant. K. Oui ; quand vous en serez là, je me charge du soin de vous mettre d'accord ; j'arrangerai tout de façon que personne n'aura rien à dire.

Sophie, (*bas, à Henri.*) Il sera bien adroit.

Ant. K. Laissons-là l'héritage de ce pauvre Antoine. Vous avez un air d'avidité...il semble déjà que vous tenez son bien. Parlons de sa mort, de son naufrage.

Mad. K. Ah ! ne renouvelez pas nos douleurs !

Dup. Pourquoi chercher à nous attrister !

Ant. K. Je vois que sa mort vous afflige beaucoup.

Mad. Kerlebon et Duperron. Sans doute !

Ant. K. C'est en revenant des Indes qu'il a péri...

Dup. (*en pleurant.*) C'est là qu'il avait fait une fortune...une fortune comme on n'en voit pas. Ah ! ah ! ah !

Mad. K. (*en pleurant.*) Ces trois vaisseaux étaient à lui...Hi ! hi ! hi !

Dup. (*pleurant plus fort.*) Il montait le vaisseau qui était le plus richement chargé...Eh ! eh ! eh !

Henri. Un vent de nord-ouest...

Ant. K. Ouais ?

Sophie. Le jette sur les pierres noires...

Ant. K. Ah ciel !

Henri. Son vaisseau se brise...

Sophie. S'abîme dans les flots...

Henri. L'infortuné se noie.

Dup. (*en pleurant.*) On n'a pas pu sauver les marchandises.

Mad. K. Voyez quelle perte pour sa pauvre famille !

Ant. K. (*à part.*) Est-ce moi qu'ils regrettent, ou mon bien ? L'avenir me découvrira tout. (*aux parens.*)

Calmez-vous ; un naufrage est un malheur auquel tous les navigateurs sont exposés ; et, pour un marin, mourir là, c'est mourir dans son lit. Mais il est tard, et je suis tellement fatigué, que je voudrais bien me reposer un peu avant dîner.

Dup. Il faut attendre le retour de Jules, qui sûrement vous a préparé un logement.

Mad. K. Dès que vous ne voulez que vous reposer, entrez dans ce cabinet, et jetez-vous sur un canapé.

Ant. K. Si vous le permettez, j'y consens de bon cœur. Je n'en puis plus.

Dup. Sans cérémonie, je vous prie.

Ant. K. Au revoir donc, mes chers amis. (*à part, en sortant.*) Je saurai bientôt la vérité. (*haut.*) Adieu, mes bons parens.

(*Il entre dans le cabinet.*)

AUTRE SCENE DES HÉRITIERS.

Duperron, Mad. Kerlebon, Jules, Sophie, Henri.

Dup. Voici Jules.

Mad. K. Comme il a l'air agité !

Jul. Vous ne savez pas ?...

Henri. Quoi donc ?

Jul. Il est arrivé.

Mad. K. Nous le savons bien.

Dup. Nous l'avons vu.

Jul. Quoi ! vraiment, il est ici ? déjà ? j'en suis enchanté !

Dup. Maintenant, il n'y a plus de retard à nous opposer.

Mad. Ker. Il faut lever les scellés.

Dup. Faire les partages.

Jul. A quel propos faire des partages, puisque vous n'héritez pas.

Mad. Kerlebon et Duperron. Comment ! nous n'héritons pas ?

Jul. Eh, parbleu ! son retour vous en empêche.

Dup. Le retour de qui ?

Jul. Le retour de votre oncle. Il s'est sauvé du naufrage.

Mad. K. Qui donc ?

Jul. Eh, parbleu ! mon maître, Antoine Kerlebon ; vous le savez bien, puisque vous l'avez vu.

Mad. Kerlebon et Duperron. Ah ciel !

Sophie et Henri. Ah ! tant mieux !

Jul. Je viens de rencontrer quelqu'un de Landernau, qui le connaît parfaitement, qui m'a assuré l'avoir vu.

Dup. Je n'en crois rien.

Mad. K. Cela n'est pas vrai.

Jul. Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se soit sauvé ?

Dup. Parce que cela n'est pas possible.

Mad. K. N'avez-vous pas vu le vaisseau submergé ?

Jul. Il est vrai.

Dup. Qui l'aurait sauvé ?

Jul. Les Anglais qui nous poursuivaient.

Mad. K. De quelle manière lui aurait-on porté secours ?

Jul. Avec des chaloupes.

Dup. Histoire que tout cela.

Mad. K. La déposition d'un homme peut-elle être de quelque poids ?

Jul. Elle serait de peu de prix à mes yeux, si je n'avais rencontré une autre personne qui m'a dit la même chose.

Mad. K. Ah ciel ! cela serait donc vrai ! Et le frère Jacques qui vient d'arriver...

Jul. Que m'importe ?

Dup. Il est dans ce cabinet.

Jul. Qu'il y reste. Je m'embarrasse bien du frère, moi ! Il est venu, eh bien ! il s'en retournera comme vous autres. Quant à moi, je connais mon devoir. On m'a dit avoir vu mon maître dans la ville. Sans doute, il n'y est resté que pour quelques affaires ; j'es-

père bientôt l'y trouver, l'embrasser, et le présenter à toute sa famille. (*Il sort.*)

SCÈNE SUIVANTE.

DUPERRON, MAD. KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

SOPHIE, (*bas, à Henri.*) Oh ! la bonne nouvelle !

MAD. K. (*à Duperron, d'un air d'abattement.*) Eh bien ! mon neveu ?

DUP. (*du même ton.*) Eh bien ! ma tante ?

MAD. K. Moi, qui comptais m'établir dans ma ferme.

DUP. Moi, qui avais projeté la plus belle affaire en vendant le château.

MAD. K. Arriva-t-il jamais un malheur plus funeste ?

DUP. Éprouva-t-on jamais un coup plus affreux ?

MAD. K. Je n'aurai donc point ma ferme !

DUP. J'ai donc perdu mon château !

(*Ils pleurent tous les deux.*)

SCÈNE SUIVANTE.

DUPERRON, MAD. KERLEBON, ANTOINE KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

ANT. K. Pourquoi donc ces cris, ces lamentations ? Vous m'avez réveillé.

DUP. (*pleurant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

MAD. K. (*pleurant.*) Ne nous interrogez pas.

ANT. K. Mes chers parens ! mes bons amis ! vous m'inquiétez...Qu'est-il donc arrivé ?

MAD. K. Ah ! si vous saviez...quel malheur...

DUP. Nous sommes ruinés.

MAD. K. Ruinés sans ressource.

ANT. K. Expliquez-vous.

MAD. K. (*pleurant très-fort.*) Le défunt n'est pas mort.

ANT. K. Le défunt ! Voilà donc la cause de votre grande douleur ?

DUP. N'est-ce donc pas assez ?

Mad. K. Se voir privé du plus bel héritage!

Dup. D'un château!

Mad. K. D'une ferme!

Ant. K. (*à part.*) Et moi qui les croyais sensibles à ma mort...Imbécile que j'étais!

Mad. K. Je n'en puis plus.

Dup. Je succombe à ma douleur.

Ant. K. En effet, le coup est bien cruel. (*Feignant une grande douleur.*) Quoi! mon frère n'est pas mort? ...Ah! ah!...

Henri, (*à Antoine.*) Fi! c'est indigne! S'affliger de l'existence d'un frère.

Sophie, (*à Antoine.*) Oh! le mauvais cœur!

Ant. K. (*à part.*) Les bons enfans. (*haut.*) Mais, moi, je fais comme les autres.

Henri. Les autres sont peut-être excusables, ils ne le connaissaient pas; mais vous, son frère!...

Ant. K. Mais, toi qui n'avais d'autre espoir que cet héritage, tu n'es donc pas fâché de son retour à la vie?

Henri. J'en suis au comble de la joie!

Sophie. Et moi aussi!

Henri. Nous verrons mon bon oncle. C'est un brave et honnête homme.

Ant. K. (*à Henri.*) Mais comment sais-tu qu'Antoine était un bon homme?

Henri. Parce qu'il faisait du bien à toute sa famille. Ma mère l'aimait beaucoup, et m'a toujours vanté les vertus et le bon cœur de son frère Antoine.

Sophie. Sans contredit, c'était le meilleur de la famille.

Ant. K. (*à part.*) Ces jeunes gens sont aimables. Si je ne me retenais, je les embrasserais tous deux. (*aux parens affligés.*) Allons, il ne faut pas vous affliger comme cela, la nouvelle n'est pas certaine. Il est peut-être mort...

Mad. K. Ah! mon cher beau-frère, nous ne sommes pas assez heureux pour cela.

Dup. Oh ! certainement.

Ant. K. (*à part.*) Oh ! les maudits parens ! Sortons, je n'y pourrais pas tenir. (*haut.*) Du courage, mes amis ; je vais trouver Jules, m'informer si ce bruit est fondé ; et j'espère avant peu vous donner des nouvelles de celui dont l'existence vous cause tant de peine. (*à part.*) Quelles âmes intéressées ! J'aimerais mieux voir mes biens au fond de la mer que de leur laisser jamais un sou. (*haut.*) Je reviens dans quelques instans. Adieu, mes amis, mes bons parens. (*à part.*) Oh ! la méchante canaille ! (*Il sort.*)

AUTRE SCÈNE DES HÉRITIERS.

Duperron, Mad. Kerlebon, Alain, Sophie, Henri.

Al. (*accourant.*) Voilà bien une autre affaire, ma foi !

Mad. K. Qu'y a-t-il de nouveau ?

Al. Un diable incarné ; il est maintenant dans la cuisine, où il boit, tempête, gronde après tout le monde ; il n'y a pas quatre minutes qu'il est dans la maison, que tout est déjà sens dessus dessous.

Dup. Mais quelle espèce d'homme est-ce ?

Al. Eh ! mais...c'est de l'espèce...de l'espèce d'homme.

Mad. K. Quelle figure a-t-il ?

Al. Ah ! il a une figure...d'homme.

Henri. Est-il beau ou laid, grand ou petit ?

Al. Oh ! il n'est pas beau du tout ; il a un teint basané, une voix de tonnerre : il est laid, très-laid ; il a un air de famille. (*Duperron et Mad. Kerlebon se lèvent avec colère.*) Oh ! je gage que c'est quelque parent qui nous arrive encore.

Mad. K. Il n'y a plus à en douter, c'est le défunt...

Dup. Hélas ! oui.

Al. Vous le prenez pour un défunt, lui ! Il est, parbleu ! bien vivant.

Dup. Comment faire ? Je ne pourrai paraître à ses yeux.

Mad. K. Sortons un peu pour nous remettre. Il ne faut pas qu'il lise sur nos visages la peine que nous cause son retour à la vie. (*Elle sort avec Duperron.*)

Henri, (*à Sophie.*) Suivons-les. (*Ils sortent.*)

SCÈNE SUIVANTE.

Alain, *seul.*

J'en sais aussi long qu'eux, c'est le maître du château qui arrive ; monsieur Jules m'a bien dit en sortant: on attend le maître, il n'est pas mort. Il faut l'avouer, c'est bien heureux ! Ainsi, les héritiers qui devaient hériter, n'hériteront point de l'héritage. Il y aura du grabuge ; le capitaine n'a point l'air facile à manier: quand il verra les scellés, et les figures tristes de ses parens, qui ne pourront cacher leur chagrin de ce qu'il n'est pas mort, le bourgeois se fâchera, les parens enrageront, et moi, je rirai.

SCÈNE SUIVANTE.

Jacques Kerlebon, Alain.

Jacq. K. Quelle voiture ! quels chevaux ! quels chemins ! J'aimerais mieux faire dix fois le tour du monde sur un bateau plat que quatre lieues de poste sur la route de Brest. Quelqu'un viendra-t-il me recevoir ; oui, ou non ?

Al. Vos parens n'osent pas paraître devant vous ; ils se sont retirés pour donner un air riant à leur figure.

Jacq. K. Comment, un air riant ! Et qu'est-ce que ça me fait à moi qu'ils aient l'air triste ou gai.

Al. Vous entendez bien que votre arrivée n'est pas ce qui les réjouit le plus. On ne vous recevra pas bien, je vous en avertis.

Jacq. K. Je voudrais bien voir qu'on ne reçût pas bien le capitaine Kerlebon.

Al. (*à part.*) Bon ! cela commence bien. (*haut.*)

Vous avez toujours bien fait d'arriver. Quelques momens plus tard, on allait se partager votre bien.

JACQ. K. Mon bien? Qui donc aurait osé faire les partages sans moi? Nous y voilà, patience...

AL. Certainement, vous ne souffrirez pas...

JACQ. K. D'abord, il faut que j'arrange mes affaires d'intérêt.

AL. Cela n'arrangera pas les leurs.

SCÈNE SUIVANTE.

JACQUES KERLEBON, *seul.*

Que ces lieux me semblent tristes depuis la mort de mon frère! Ce pauvre homme s'est noyé bien mal à propos; j'aurais eu tant de plaisir à le revoir.

SCÈNE SUIVANTE.

JACQUES KERLEBON, ANTOINE KERLEBON.

ANT. K. (*à lui-même.*) Que vois-je! c'est mon frère! il est arrivé, tout va se découvrir.

JACQ. K. (*se croyant seul.*) Sa mort me rappelle qu'il y a quinze ans que nous avons bu souvent ensemble dans cette salle-ci.

ANT. K. Il parle de moi. Écoutons.

JACQ. K. Moi, qui avais le projet de finir mes jours avec lui! Encore deux ou trois courses en mer, et je venais m'établir dans son château; là, tous les deux réunis, nous eussions vécu agréablement; dans la matinée nous eussions fait un tour au port; le soir, la partie de piquet. Et puis, quel plaisir de se conter mutuellement ses voyages, ses batailles, les tempêtes que l'on éprouva.

ANT. K. Il m'aimait, lui!

JACQ. K. Toutes ces idées-là me font pleurer comme un enfant. Il était si bon frère, si bon ami! Il venait souvent me chercher à Landernau, et me disait: "Frère Jacques, viens boire le rum et fumer la pipe." Je lui répondais: "Je veux bien, frère Antoine." Il prenait mon bras, nous marchions gaîment, nous arri-

vions, nous nous mettions à cette table...(*Il s'assied d'un côté.*) C'est la même table, je la reconnais. Nous parlions marine, il me donnait de bons conseils; et si je sais manœuvrer mon corsaire, c'est bien à lui que je le dois. (*Il se verse un verre de vin.*) Et je ne peux plus boire à sa santé!

Ant. K. (*s'asseyant en face de son frère, et prenant un verre.*) Moi, je veux boire à la tienne!

Jacq. K. (*dans le plus grand étonnement.*) Comment, c'est mon pauvre Antoine!

Ant. K. (*embrassant son frère.*) Mon cher Jacques!

Jacq. K. Mon cher Antoine!...Mais dis-moi comment il se fait que tu sois noyé, et que tu sois ici; et pourquoi, étant vivant, allons-nous nous partager tes biens?

Ant. K. Mais, j'espère bien que vous n'y toucherez pas.

Jacq. K. Tu n'es donc pas mort...là...sérieusement?

Ant. K. Tu le vois bien.

Jacq. K. Je veux mourir, si j'y conçois rien encore.

Ant. K. Ton étonnement cessera bientôt. Il est vrai que j'ai fait naufrage, qu'on m'a cru noyé, que je fus sauvé par les Anglais; que j'arrive à temps pour sauver mon bien, et pour embrasser un bon frère, dont les regrets m'ont touché jusqu'au fond de l'âme.

Jacq. K. La drôle d'aventure! Tu joues là un vilain tour à tes héritiers. Les corsaires s'attendaient à faire une bonne prise.

Ant. K. Tous ne sont pas indignes de mon amitié. Henri et Sophie sont de bons enfans, je veux les marier ensemble.

Jacq. K. Que je suis heureux! tu n'es pas mort, et je me porte bien. Mais embrassons-nous donc encore: quand on a été quinze ans sans se voir, on doit s'embrasser au moins trois fois.

Ant. K. Volontiers, mon frère Jacques. (*Ils s'embrassent.*)

SCÈNE SUIVANTE.

ALAIN, ANT. KERLEBON, JACQ. KERLEBON, MAD. KERLEBON, DUPERRON.

AL. (*à Duperron, et à Mad. Kerlebon.*) C'est lui qui m'envoie vous chercher. (*montrant Jacques.*) Le voilà !

ANT. K. (*à son frère.*) Voici les chers parens, ne disons mot.

MAD. K. (*courant embrasser Jacques, d'un ton faux.*) Vous ne doutez pas de la joie que nous éprouvons à vous revoir en bonne santé.

DUP. Quel plaisir d'embrasser son oncle !

JACQ. K. Que vous êtes polis ! mais laissez-moi donc, vous m'étouffez.

ANT. K. (*à part.*) Les perfides !

MAD. K. Que n'avez-vous été témoin de notre douleur.

DUP. Des larmes que nous avons répandues.

ANT. K. Moi, je fus témoin de votre ferme douleur ; c'est la même chose.

JACQ. K. A quel sujet répandre des larmes ? Vous ne savez donc pas...

SCÈNE SUIVANTE.

ALAIN, HENRI, SOPHIE, JULES, ANT. KERLEBON, JACQ. KERLEBON, MAD. KERLEBON, DUPERRON.

JULES, (*conduit par Henri et Sophie.*) Vous ne m'avez pas trompé, le voilà ! C'est lui-même. (*Il court embrasser Antoine.*) O mon cher maître, je vous revois enfin !

HENRI, SOPHIE, MAD. KERLEBON, DUPERRON. Son maître !

ANT. K. (*à Jules.*) C'est toi, mon cher Jules !

MAD. K. Quoi ! c'est Antoine ?

JACQ. K. Eh ! oui, c'est Antoine ; et moi, je suis Jacques. Que diable ! tout vous étonne...

AL. Antoine ! Oh ! le bon tour ! Je ne dirai rien ; mais cela fera du bruit dans Landernau.

Mad. K. Vous Antoine ? vous de qui le naufrage...

Ant. K. Moi-même. (*En feignant de pleurer.*) Mais hélas ! le défunt n'est pas mort !

Dup. (*bas, à part.*) Nous sommes perdus.

Mad. K. (*bas, à part.*) Il a tout vu.

Ant. K. Ma chère belle-sœur, j'en sais trop sans doute ; mais il est un moyen que j'oublie votre insensibilité et l'âme intéressée que vous m'avez montrée.

Mad. K. Monsieur...

Ant. K. (*montrant Henri et Sophie.*) Ces deux jeunes gens s'aiment, unissez-les ; c'est à ce prix seul que je puis oublier ce mot terrible pour mon cœur : Le défunt n'est pas mort !

Mad. K. (*d'un air confus.*) Je ferai tout ce que vous voudrez...

SCÈNE DU MISANTHROPE,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

Alceste, *le misanthrope* ; Philinte, *ami d'Alceste* ; Clitandre, Acaste, *marquis* ; Célimène, *amante d'Alceste* ; Éliante, *cousine de Célimène*.

Clitandre.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût sur ses manières
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

Célimène.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort :
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

Acaste.

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagans,

Je viens d'en essuyer un des plus fatigans ;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte ;
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE (*à Philinte.*)

Ce début n'est pas mal ; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timanthe encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons il assomme le monde ;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame ?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête,[1] et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, et de chiens :
Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.[2]

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !

Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut peiner sans cesse pour chercher que lui dire ;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance ;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même :
Son mérite jamais n'est content de la cour :
Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne !

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis ;
Qu'en dites-vous, madame ?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile !
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre ;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre,
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Ah ! c'est exquis ! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE (*à Célimène.*)

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme ! poussez, mes bons amis de cour.
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médisans.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;

Et son cœur à railler trouverait moins d'appas
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout s'en prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;
Et ses vrais sentimens sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable[3] aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison :
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;

Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas ; mais j'avoûrai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne ; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte :
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amans
Que je verrais soumis à tous mes sentimens,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable :
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;

La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ! vous vous en allez, messieurs ?

AUTRE SCÈNE DU MISANTHROPE.

CÉLIMÈNE ; ARSINOÉ, *amie de Célimène.*

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer :
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière ;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord

Que l'air dont vous viviez vous faisait un peu tort,
Qu'il prenait dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugemens:
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets,
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche votre honneur :
Et comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre à mon tour un exemple si doux
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.

« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
« Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
« Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
« Mais elle bat ses gens,[4] et ne les paye point.
« Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
« Mais elle met du blanc, et veut paraître belle. »
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance :
Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long-temps
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame ; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame ; et, si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.
On détruirait par-là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

NOTES SUR LE MISANTHROPE.

[1] Entêter, *to infatuate.*
[2] Il est du dernier bien, *he is all in all.*
[3] *Il est véritable que*, on dirait aujourd'hui *il est vrai que.* [4] Gens, *servants.*

SCÈNES DU SECRET RÉVÉLÉ,

COMÉDIE PAR BRUEYS ET PALAPRAT.

ORONTE ; THIBAULT, *son jardinier.*

OR. Tout dépend du secret.

THIB. Pour moi, vous savez que je me ferais hacher plutôt que de le révéler.

OR. Margot, votre femme, ne parlera pas non plus ?

THIB. Margot, ah ! monsieur, j'y ferai ce que je pourrai ; mais je vous avertis que c'est la gazette de notre faubourg.

OR. Elle m'a promis de se taire.

THIB. Oh ! monsieur, cela ne dépend pas d'elle : Dieu veuille pourtant qu'elle vous tienne parole.

OR. Je me repose sur vous.

THIB. Ah ! voici cette maudite langue qui gâtera tout.

SCENE SUIVANTE.

ORONTE ; THIBAULT ; MARGOT, *femme de Thibault.*

MARG. Monsieur, selon vos ordres j'ai...

OR. Paix, Margot.

MARG. J'ai mis des fleurs dans tous vos...

OR. Paix, vous dis-je.

THIB. Attendez-vous-y.

OR. (*à Margot.*) Les murailles de cette cour ont des oreilles.

MARG. Eh bien ! monsieur, quand il vous plaira vous pouvez venir avec tous vos...

OR. Oh ! paix, paix, encore un coup.

THIB. Zeste.

MARG. Oh ! devinez donc ce que j'ai à vous dire.

OR. Je le sais ; vous avez fait ce que je vous ai commandé ce matin.

MARG. Il est vrai, mais...

OR. Mais, je n'en veux pas savoir davantage. Allez voir ce qu'il y a à faire au jardin.

MARG. Rien n'y manque, monsieur, que ce quartaut de vin dont vous nous avez parlé.

THIB. (*à Oronte.*) Monsieur, j'ai dit à Colin d'amener ici notre brouette pour le mettre dessus.

OR. Il faudra le voiturer doucement.

MARG. Prends-y bien garde, Thibault, monsieur nous le ferait payer ; j'ai ouï dire qu'il coûte cinquante écus.

OR. Il est vrai, c'est du vin d'Espagne, et du meilleur.

THIB. Allez, monsieur, quand il vaudrait la rançon d'un roi, j'en réponds corps pour corps. Il n'y a qu'un pas d'ici à notre jardin, et ma brouette est la meilleure brouette de Paris.

OR. Je vais faire un tour en ville ; à mon retour je monterai en carrosse. Vous, retournez au jardin, et songez à retenir votre langue.

SCÈNE SUIVANTE.

THIBAULT, MARGOT.

THIB. Votre langue ! Tu sais bien à qui cela s'adresse ?

MARG. A toi aussi bien qu'à moi.

THIB. Oui : mais tu es femme.

MARG. Eh ! va, va, je connais bien des hommes qui sur ce chapitre sont cent fois plus femmes que moi.

THIB. C'est beaucoup dire. Voyons cependant si Colin a bien attaché ce quartaut ; je suis homme d'ordre.

Marg. Oui, quand il s'agit de vin.

Thib. (*revenant.*) Voilà qui ne va pas mal. Tu feras venir Colin ; nous le conduirons à bon port.

Marg. Tu l'aimes trop pour ne le pas bien conduire.

Thib. Mais tu me viens toujours chercher noise sur le vin.

Marg. C'est que tu en es plus soigneux que de ta femme : je gagerais bien que tu ne verseras pas en chemin, comme tu nous versas l'autre jour avec la charrette, deux de mes commères et moi.

Thib. Tubieu ! Margot, il est bien plus facile d'empêcher une voiture de vin de verser, qu'une voiture de femmes.

AUTRE SCÈNE DU SECRET RÉVÉLÉ.

Thibault ; Colin, *garçon jardinier.*

Thib. Songeons à voiturer le quartaut, je suis venu exprès pour cela, amène-le ici.

Col. Le voici sain et sauf.

Thib. Voilà qui est bien. Mène, toi, la brouette, et va doucement ; le quartaut n'est pas trop bon : mais je me tiendrai auprès pour t'aider en cas d'accident. Allons, Dieu nous garde de malencontre.

Col. (*après avoir fait deux ou trois pas, laisse tomber rudement la brouette.*) Ahi, ahi !

Thib. Ah ! qu'auras-tu fait ?

Col. Ahi, ahi, ahi !

Thib. Qu'est-ce donc ? ahi !

Col. Ah ! je suis blessé, je suis blessé.

Thib. Blessé ?

Col. Oui, blessé : tenez, je crois que me voilà tout en sang.

Thib. Voyons, aurions-nous ensanglanté la scène ? (*Il porte la main à son nez.*) Ah ! je suis perdu, c'est le vin qui se répand.

Col. Le vin ?

Thib. Oui, maladroit, le vin.

Col. Diable, c'est bien pis.

Thib. Malheureux que je suis ! que faire donc ? Donne du linge, Colin, du linge, un couteau, ... et vite, donne vite.

Col. (*après avoir cherché dans sa poche, déchire sa cravatte.*) Tenez, maître, tenez.

Thib. Ah ! je suis mort, je suis mort.

Col. Ah ! maître, il se répand aussi de ce côté.

Thib. Au secours ! tout est perdu.

Col. (*suçant ses doigts.*) Quel dommage !

Thib. (*buvant dans sa main.*) Au moins, si nous avions où le mettre.

Col. (*faisant de même.*) Quel malheur !

Thib. (*tend son chapeau, et boit.*) Il n'y a plus de remède.

Col. Mon pauvre maître !

Thib. (*après avoir bu.*) Mes pauvres petits enfans !

Col. (*après avoir bu.*) Il ne s'en sauvera pas une goutte.

Thib. (*après avoir bu.*) Cinquante écus !

Col. (*après avoir bu.*) Tout son bien y sautera.

Thib. Colin, que fais-tu de ton côté ?

Col. Je l'empêche de répandre autant que je puis.

Thib. (*après avoir bu.*) Courage, mon enfant.

Col. (*après avoir bu.*) Courage, mon maître.

Thib. (*après avoir bu.*) Voici une méchante affaire.

Col. (*après avoir bu.*) Il faut s'en tirer le mieux que nous pourrons.

Thib. (*après avoir bu.*) Voilà tout ce qu'on y peut faire.

Col. (*après avoir bu.*) Quand ce serait pour les propres affaires du roi.

Thib. (*après avoir bu.*) Tu as fait la sottise, tu la boiras.

Col. (*après avoir bu.*) A la bonne heure.

Thib. (*après avoir bu.*) Je te paie bien tes gages, fais bien ton devoir.

Col. (*après avoir bu.*) Je suis un pauvre garçon ; mais, mordié ! j'aime le travail.

Thib. A la santé de Margot, veux-tu ?

Col. Tope, tope.

Thibault et Colin, (*après avoir bu.*) La, la, la, la.



SCÈNE DE GEORGE DANDIN,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

George Dandin, *riche paysan, qui a épousé la fille d'un gentilhomme campagnard* ; Lubin, *jeune paysan.*

Geo. Dand. (*à part, voyant sortir Lubin de chez lui.*) Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

Lub. (*à part, apercevant George Dandin.*) Voilà un homme qui me regarde !

Geo. Dand. (*à part.*) Il ne me connaît pas.

Lub. (*à part.*) Il se doute de quelque chose.

Geo. Dand. (*à part.*) Ouais ! il a grand'peine à saluer.

Lub. (*à part.*) J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

Geo. Dand. Bonjour.

Lub. Serviteur.

Geo. Dand. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

Lub. Non ; je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

Geo. Dand. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

Lub. Chut !

Geo. Dand. Comment ?

Lub. Paix !

Geo. Dand. Quoi donc ?

Lub. Motus ! il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEO. DAND. Pourquoi?

LUB. Parce...

GEO. DAND. Mais encore?

LUB. Doucement, j'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEO. DAND. Point, point.

LUB. C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux; il ne faut pas qu'on sache cela, entendez-vous?

GEO. DAND. Oui.

LUB. Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vît: et je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'ayez vu.

GEO. DAND. Je n'ai garde.

LUB. Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEO. DAND. C'est bien fait.

LUB. Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEO. DAND. Fort bien.

LUB. Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEO. DAND. Sans doute.

LUB. On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEO. DAND. Le mieux du monde.

LUB. Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEO. DAND. Assurément. Hé! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUB. C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de chose...je ne me souviens jamais comment ils baragouinent ce nom-là: monsieur Cli...Clitandre.

GEO. DAND. Est-ce ce jeune courtisan qui demeure?...

LUB. Oui, auprès de ces arbres.

GEO. DAND. (*à part.*) C'est pour cela que depuis peu

ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi; son voisinage déjà m'avait donné quelque soupçon.

LUB. Tétigué! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien; et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail où je ne gagne que dix sous.

GEO. DAND. Hé bien! avez-vous fait votre message?

LUB. Oui: j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEO. DAND. (*à part.*) Ah! coquine de servante!

LUB. Cette Claudine-là est tout-à-fait jolie; elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous soyons mariés ensemble.

GEO. DAND. Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce monsieur le courtisan?

LUB. Elle m'a dit de lui dire...Attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela: qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle; et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître; et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEO. DAND. (*à part.*) Ah! méchante femme!

LUB. Cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon.

GEO. DAND. Cela est vrai.

LUB. Adieu. Bouche cousue, au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEO. DAND. Oui, oui.

AUTRE SCÈNE DE GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEO. DAND. (*bas, à part.*) Voici mon homme de tantôt.

LUB. Ah ! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis ! Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEO. DAND. Moi ?

LUB. Oui ; vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEO. DAND. Écoute, mon ami.

LUB. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure ; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEO. DAND. Comment ! qu'est-ce qui se passe ?

LUB. Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé ; vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEO. DAND. Arrête un peu.

LUB. Point.

GEO. DAND. Je ne te veux dire qu'un mot.

LUB. Nenni, nenni. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEO. DAND. Non, ce n'est pas cela.

LUB. Hé ! quelque sot...Je vous vois venir.

GEO. DAND. C'est autre chose. Écoute.

LUB. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEO. DAND. De grâce.

LUB. Non.

GEO. DAND. Je te donnerai...

LUB. Tarare.

AUTRE SCENE DE GEORGE DANDIN.

CLITANDRE, LUBIN.

LUB. Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLI. C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUB. Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses auxquelles on n'a jamais songé.

CLI. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUB. Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris; et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela voulait dire collége.

CLI. Cela est admirable. Tu sais donc lire, Lubin?

LUB. Oui, je sais lire la lettre moulée,* mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.



SCÈNE DE L'OBSTACLE IMPRÉVU,

COMÉDIE DE DESTOUCHES.

PASQUIN, CRISPIN.

PASQ. (*à lui-même.*) Allons, Pasquin, du courage. Voici l'occasion de venger ton honneur.

CRISP. (*à lui-même.*) Allons, Crispin. Te voilà en présence, il faut bourrer ton homme.

(*Ils enfoncent tous deux leur chapeau, se regardent fièrement. Crispin met des gants de buffle, Pasquin en met aussi.*)

PASQ. Voilà un drôle qui me paraît vigoureux.

---

* La lettre moulée, *print.*

Crisp. Voilà un pendard qui fait bonne contenance.

Pasq. Courage. (*haut.*) N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma femme?

Crisp. Allons, mon enfant, de la vigueur. (*haut.*) N'est-ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine?

Pasq. C'est lui-même, et je ne l'ai pas [illegible]!

Crisp. C'est son mari, et je le laisse vivre?

Pasq. Allons, je vais l'expédier.

Crisp. Je veux vaincre ou mourir.

Pasq. (*à part.*) Commençons par l'insulter; il faut que tout se fasse dans les formes. (*haut.*) Voilà un visage que je suis bien las de voir.

Crisp. Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue.

Pasq. (*à part.*) Cet homme-là n'entend point raillerie.

Crisp. (*à part.*) J'ai bien peur qu'il ne me fasse bonne résistance.

Pasq. (*mettant la main sur la garde de son épée.*) Voyons s'il a du courage.

Crisp. (*faisant de même.*) Tâtons un peu sa vigueur.

Pasq. (*haut.*) Avance.

Crisp. (*haut.*) Avance toi-même.

Pasq. Je t'attends.

Crisp. Et moi aussi.

Pasq. C'est à toi à m'attaquer.

Crisp. Non, c'est à toi.

Pasq. N'ai-je pas épousé ta maîtresse?

Crisp. Ne suis-je pas aimé de ta femme?

Pasq. Aimé de ma femme! Oh! pour le coup je suis en fureur.

Crisp. Il a épousé ma maîtresse! Voilà ma colère au point où je la voulais.

(*Ils font mine de tirer l'épée, ils s'écartent pour dire ce qui suit.*)

Pasq. Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

Crisp. Retire-toi, toi-même.

Pasq. Je ne te ferai point de quartier.

CRISP. Je te vais mettre sur le carreau.

PASQ. Toi ! Tu n'es qu'un bélître.

CRISP. Tu n'es qu'un misérable.

PASQ. Un lâche.

CRISP. Un poltron.

PASQ. (*lui donnant un soufflet.*) Moi, poltron ?

CRISP. (*le lui rendant.*) Moi, lâche ?

(*Ils mettent l'épée à la main, et se repoussent en reculant.*)

PASQ. Vous reculez.

CRISP. Et vous aussi.

PASQ. C'est pour gagner du terrain.

CRISP. Et moi, pour mieux sauter.

(*Ils s'avancent, et se regardent tous deux en tremblant.*)

PASQ. Je tremble pour ta vie.

CRISP. Et moi pour la tienne.

PASQ. (*à part.*) S'il pouvait s'enfuir !

CRISP. (*à part.*) Si la peur le pouvait prendre !

PASQ. (*à part.*) Ma valeur commence à me quitter.

CRISP. (*regardant de tous cotés.*) Ne viendra-t-il personne pour nous séparer ?

PASQ. Il faut faire du bruit.

CRISP. Je vais crier comme un diable.

CRISPIN *et* PASQUIN. (*se poussant des bottes de loin.*) Point de quartier. Tue, tue.

PASQ. (*à part.*) Il ne vient pas une âme.

CRISP. (*à part.*) Ils nous laisseront égorger. (*haut.*) Ma foi, puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

PASQ. (*haut.*) Vous avez raison ; nous avons fait notre devoir.

CRISP. Je vous en réponds.

PASQ. Je vous ai donné un soufflet, vous me l'avez rendu chaudement.

CRISP. Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQ. Nous nous sommes battus comme des enragés.

CRISP. La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQ. Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez, pourtant, nous recommencerons.

CRISP. Non, nous sommes d'égale force : nous nous battrions deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

PASQ. Allons nous faire panser.

CRISP. Allons plutôt boire, nous en avons besoin; la valeur altère furieusement. C'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

PASQ. Vous avez raison ; allons, César.

CRISP. Marchons, Pompée.



SCÈNE DES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

Dispute de Trissotin et de Vadius.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant, et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

t-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

n qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

n de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

t ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

lans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

a France pouvait connaître votre prix.

VADIUS.

e siècle rendait justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.

carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

verrait le public vous dresser des statues.
n ! c'est une ballade, et je veux que tout net
is m'en...

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit sonnet
la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

is en savez l'auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sais fort bien
'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

ucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

a n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
si vous l'aviez vu, vous seriez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade !
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de halle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec, et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCÈNES DES RICOCHETS,

COMÉDIE DE M. PICARD.

PERSONNAGES.

SAINVILLE, jeune colonel, fils d'un ministre.
DORSAY.
LAFLEUR, valet de chambre de Dorsay.
GABRIEL, jockey de Dorsay.
MADAME DE MIRCOUR, nièce de Dorsay.
MARIE, jeune femme de chambre de Mad. de Mircour.

GABRIEL, *seul.*

(*Il porte l'habit de Lafleur, et une cage dans laquelle il y a un serin.*)

L'habit, la cravate pour la toilette de monsieur Lafleur, la cage et le serin que je me hasarde d'offrir à mademoiselle Marie ; bon. Je ne suis point en retard. Pauvre Gabriel ! Quand on est tourmenté comme toi par l'amour et l'ambition, on ne dort guère. Moi, jockey, faire la cour à une femme de chambre, nièce d'un valet de chambre ! Mademoiselle Marie est si gentille ! c'est un ange pour la douceur, un démon pour l'esprit. Monsieur Lafleur, son oncle, est un bon protecteur, qui n'est pas insensible aux petites attentions qu'on a pour lui.

SCÈNE SUIVANTE.

GABRIEL, MARIE.

MARIE. Monsieur Gabriel !

GAB. Ah ! vous voilà, mademoiselle Marie ?

MARIE. Peut-on causer ?

GAB. Oui : votre oncle vient d'achever de coiffer monsieur, et il se coiffe lui-même, en attendant que je l'aie appris, comme vous me l'avez conseillé, mademoiselle Marie.

MARIE. Et d'ici je peux entendre la sonnette de madame.

GAB. (*présentant la cage.*) Pour ne pas perdre de temps, mademoiselle, oserais-je prendre la liberté de vous prier d'accepter...

MARIE. Oh, la jolie cage ! Oh, le joli serin ! C'est bien honnête à vous, monsieur Gabriel ; mais je ne veux pas demeurer en reste. (*Elle lui donne une cravate enveloppée dans du papier.*) Tenez.

GAB. Qu'est-ce que c'est ? Une cravate de mousseline. Ah ! mademoiselle, quelle bonté !

MARIE. C'est moi qui l'ai brodée, monsieur Gabriel.

GAB. Hélas ! que je suis encore loin de mériter tant de faveurs ! Quand donc pourrai-je paraître un parti sortable à monsieur votre oncle ?

MARIE. Patience, les choses sont déjà bien avancées. Voilà dix mois que, par le crédit de mon oncle, je suis entrée femme de chambre chez madame de Mircour, la nièce de monsieur Dorsay, le maître de mon oncle. Voilà quinze jours que, par mon crédit, vous êtes entré comme jockey chez ce même monsieur Dorsay.

GAB. Et c'est bien agréable de demeurer ainsi dans la même maison.

MARIE. Oui, tous les matins on se trouve, on jase.

GAB. On fait un échange de petits cadeaux.

MARIE. Et qui peut répondre des événemens ? Tout en m'endormant hier au soir, je lisais, dans un des livres de ma maîtresse que les plus petites causes

peuvent amener les plus grands effets. La pluie qui tombe, un cheval qui bronche, un lièvre manqué à la chasse, ont fait souvent échouer ou réussir des négociations, des conjurations, des batailles. Qu'est-ce que notre mariage auprès de choses si graves? Par exemple, une circonstance qui pourrait nous être bien favorable, M. Sainville fait la cour à ma maîtresse.

Gab. Qui? ce jeune colonel, si vif, si pétulant, et à qui mon maître fait la cour de son côté, depuis que le père du colonel a été nommé ministre?

Marie. Si le colonel pouvait plaire à ma maîtresse, je vous ferais entrer valet de chambre à son service, et il n'y aurait pas de raison pour que le mariage des domestiques ne vînt à la suite de celui des maîtres.

Gab. Et croyez-vous que le colonel plaira bientôt à votre maîtresse, mademoiselle Marie?

Marie. Je crois que oui; un jeune militaire, aimable, fils d'un ministre! Madame ne dépend que d'elle-même, et une veuve de vingt-deux ans est pressée de se remarier. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a des momens de caprice...La meilleure femme du monde; c'est par accès; heureusement cela ne dure pas. En moins de dix mois, je l'ai vue tour à tour joueuse, botaniste, et dévote. Elle en est maintenant à la manie des animaux. Elle m'a chargée de lui chercher un sapajou, une perruche, et je jurerais qu'hier elle n'a été si aimable au bal que parce qu'elle était partie enchantée des gentillesses d'Azor, son petit chien.

Gab. C'est unique de s'attacher de la sorte.

Marie. Ils disent que ses caprices ne s'exercent que sur les choses légères; cela n'empêche pas qu'elle ne brusque ou n'accueille ses amis selon qu'elle a bien ou mal dormi, selon qu'elle est plus ou moins satisfaite de la bagatelle qui l'occupe. C'est la faute de ses parens; ils ont tellement été au-devant de tous ses désirs, qu'ils l'ont habituée à en changer plus que de robes et de bonnets.

GAB. Il faut bien supporter les défauts de ses maîtres, mademoiselle.

MARIE. Aussi le fais-je, monsieur Gabriel. Ma pauvre maîtresse ! elle a trop de qualités ; je suis trop bien avec elle pour ne pas lui être attachée ; je n'ai pas dix-sept ans ; mais tout naïvement, sans qu'elle s'en doute, c'est moi qui gouverne, c'est elle qui obéit.

LAFLEUR, (*en dehors.*) Eh ! Gabriel.

GAB. Ah ! c'est M. Lafleur qui m'appelle.

MARIE. Mon oncle ! je m'enfuis.

GAB. Voyez ; à peine a-t-on le temps de se dire deux paroles.

MARIE. Un seul mot. Voulez-vous me plaire ? Déclarez vos sentimens pour moi à mon oncle. S'il y consent, je vous épouse, quoique vous ne soyez encore que jockey. Je suis au-dessus des préjugés, moi. Sans adieu, monsieur Gabriel. (*Elle sort.*)

GAB. Eh bien, mademoiselle, j'essaierai, je me hasarderai. (*seul.*) Oui, monsieur Lafleur ne peut pas blâmer une noble ambition dans un jeune homme ; mais le voici.

SCENE SUIVANTE.

GABRIEL ; LAFLEUR, *en robe de chambre.*

LAFL. Gabriel. Ah ! te voilà. Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, mon ami ? Comment, il faut que je me fatigue la poitrine à vous appeler ?

GAB. Je vous demande bien pardon, monsieur Lafleur.

LAFL. Qu'est-ce que c'est que monsieur Lafleur ? Croyez-vous que je ne sache pas mon nom ?

GAB. Je voulais dire que c'est uniquement par la crainte d'importuner monsieur que j'ai tardé à lui présenter mes hommages.

LAFL. C'est bon, j'aime à voir que tu te mettes à ta place.

GAB. Monsieur veut-il passer son habit ?

Lafl. Eh bien, eh bien, as-tu perdu la tête? Tu te presses. Tu me permettras bien d'essuyer ma poudre? (*Il s'assied près d'une toilette et essuie sa poudre.*)

Gab. C'est le zèle, c'est l'ardeur de servir.

Lafl. Oui, à ton âge, j'étais aussi vif, mais pas si gauche. Tu dis donc que...

Gab. Je dis que je suis enchanté de voir à monsieur cet air de gaieté, de bonté...

Lafl. Tu trouves? Il est gentil ce petit bon homme. Ma cravate?

Gab. (*donnant celle que Marie lui a donnée.*) La voilà. Non, je me trompe; voici la vôtre.

Lafl. Je te veux du bien, Gabriel. Tu commences à te former; ta gaucherie tient à ton zèle, et je crois que tu n'es pas si sot que je l'avais pensé d'abord.

Gab. Oh! monsieur est bien bon.

Lafl. Mon habit? Monsieur Dorsay, ton maître et le mien, est un fort galant homme, très-riche, qui s'est avisé d'avoir de l'ambition; petit génie, quoiqu'il se mêle de versifier. Attache-toi à moi; de la conduite, des mœurs, et...La plume, l'écritoire? j'ai à écrire. Parle toujours, je t'écoute.

Gab. (*servant Lafleur.*) Les bontés de monsieur m'encouragent à lui révéler un secret.

Lafl. Un secret! Tu as des secrets? (*écrivant.*) Oui, ma belle amie, que je meure si je ne meure d'amour...Eh bien! ton secret?

Gab. Je vous dirai, monsieur, que je suis aussi dévoré d'ambition.

Lafl. Ah! ah! c'est fort bien. Il faut en avoir. Et ton ambition, c'est...Allons, ne sois pas timide; je suis content de moi, le moment est propice, tu feras bien d'en profiter.

Gab. Monsieur a une nièce bien jolie.

Lafl. Plaît-il? Tu as remarqué que ma nièce était jolie?

Gab. Quoique jockey, on a des yeux, on a un cœur...

Ce n'est pas que pour le moment j'aie l'impertinence de prétendre à une alliance...vraiment disproportionnée ; mais par la suite, aidé des conseils et de la protection de monsieur, je pourrais devenir valet de chambre.

Lafl. Diable ! c'est fort. Tu es bien jeune encore.

Gab. Enfin, que monsieur ne me retire pas son appui, et je suis sûr de faire mon chemin.

Lafl. Fripon, tu cherches à m'attendrir.

Dorsay, (*en dehors.*) Eh ! Lafleur.

Lafl. J'entends monsieur. Eh vite, emporte ma robe de chambre, range ce fauteuil. Ce billet à la soubrette de cette petite danseuse des boulevards. A ton retour, je te dirai...j'aurai réfléchi...

Gab. Monsieur ne m'en veut pas de ma témérité ?

Lafl. Non, je ne t'en veux pas. Sors.

Gab. Bon, j'espère. (*Il sort.*)

SCENE SUIVANTE.

Dorsay, Lafleur.

Dorsay, *en robe de chambre, un papier et un bouquet à la main.*

Où vous cachez-vous donc ? Je sonne, j'appelle...

Lafl. Me voilà, monsieur.

Dor. Eh vite, qu'on m'habille, je suis pressé. A-t-on passé chez le colonel Sainville ?

Lafl. J'ai été moi-même lui annoncer la visite de monsieur. Monsieur le colonel prie monsieur de ne pas se déranger. Il doit venir ce matin dans la maison, chez madame de Mircour.

Dor. Chez ma nièce ! Raison de plus pour que je me hâte. Je veux absolument le voir chez lui : c'est une attention dont les gens en place vous tiennent toujours compte. Mon habit ?

Lafl. (*habillant son maître.*) Je reconnais bien le génie de monsieur. Il n'oublie aucun détail.

Dor. Fruit de l'habitude, mon pauvre Lafleur.

Lafl. Oh ! non, cela n'est pas donné à tout le

monde ; moi, par exemple, je ne pourrais pas : il faut une nature particulière.

Dor. Ce bon Lafleur ! il ne manque pas d'esprit. Quel bonheur que ce colonel se soit pris de passion pour ma nièce ! Un jeune homme plein de mérite, qui peut tout pour ses amis, aimable pour tout le monde quand il est heureux. C'est dommage qu'il soit bourru et presque méchant dès qu'il est contrarié.

Lafl. Comme monsieur s'entend à faire le portrait de ses amis ! Si monsieur n'était pas pressé, j'aurais une grâce à lui demander.

Dor. Qu'est-ce que c'est ? Dépêche-toi. Mon épée ?

Lafl. C'est pour un jeune homme qui est parent d'une jeune artiste de théâtre.

Dor. Ah ! tu as des connaissances dans les théâtres ! C'est ma nièce qui m'inquiète ; c'est bien la petite personne la plus vive, la plus fantasque...une enfant mal élevée...Eh bien, ton jeune homme ?

Lafl. Comme monsieur va monter sa maison...

Dor. Qui est-ce qui t'a dit cela ?

Lafl. Personne ; mais il est à présumer que monsieur ne tardera pas à être appelé, placé, comme il le mérite.

Dor. Oui, ils veulent absolument m'employer. C'est une chaîne que je vais prendre ; mais enfin on se doit à son pays, à sa famille.

Lafl. Alors il faut à monsieur maître d'hôtel, livrée, équipages...

Dor. Parbleu, quand on nous donne des places à nous autres...

Lafl. Monsieur ne peut pas se passer d'un secrétaire : mon jeune homme a reçu la plus belle éducation...

Dor. Combien vous a-t-on promis, monsieur Lafleur, pour placer le parent de la jeune artiste ?

Lafl. Fi donc ! ce n'est pas par intérêt. Je marche sur les traces de monsieur : il m'a appris à trouver le *bonheur* dans celui qu'on procure aux autres.

DOR. Eh bien ! tu n'es qu'un sot...Mon chapeau ? C'est une folie de donner ses services. Non pas que je vende les miens ; mais un homme comme toi...Ma tabatière ? Qu'est-ce que c'est ? j'entends une voiture. Vois donc, serait-ce le colonel ?

LAFL. Lui-même.

DOR. Ah ! tu me fais perdre mon temps. Cette chambre en ordre ; ferme la toilette ; ces lettres à leur adresse ; ces vers et ce bouquet à la jeune veuve de la Chaussée-d'Antin.

LAFL. J'y cours. Prenez mon protégé, monsieur ; il sera si heureux de travailler chez un homme aussi bon, aussi juste, aussi recommandable par son cœur et par son esprit.

DOR. Coquin ! tu ne penses pas tout ce que tu dis ; mais c'est égal, tu me fais plaisir. Apporte-moi de l'écriture du jeune homme, et si elle est passable...

LAFL. Admirable, monsieur. Voici le colonel. (*Il sort.*)

AUTRE SCÈNE DES RICOCHETS.

MADAME DE MIRCOUR ; MARIE ; GABRIEL, *portant la cage.*

MAD. DE MIR. Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MARIE. Un petit serin qu'on m'a donné ce matin.

MAD. DE MIR. Oh ! qu'il est joli ! Comment, cet aimable petit oiseau est à toi, ma chère Marie ?

MARIE. Oui, madame.

MAD. DE MIR. Tu es bien heureuse.

MARIE. S'il faisait envie à madame...

MAD. DE MIR. Non, mon enfant ; je ne veux pas t'en priver. Mais c'est qu'il est charmant, en vérité.

GAB. (*bas, à Marie.*) Eh quoi ! mademoiselle, vous donnez mon cadeau !

MARIE, (*bas, à Gabriel.*) Eh vite, courez chercher le colonel de la part de madame.

GAB. Allons, il faut faire tout ce qu'elle veut. (*Il sort.*)

Mad. de Mir. Je n'en ai jamais vu d'aussi gentil.

Marie. En effet, il a les couleurs les plus vives. S'il est à madame, n'est-ce pas comme s'il était à moi. Madame me ferait beaucoup de peine, si elle le refusait; je croirais voir une espèce de dédain...

Mad. de Mir. Ah! tu me connais bien mal. Je fais réflexion qu'il y a long-temps que je ne t'ai rien donné. Tu choisiras une de mes robes.

Marie. Comme madame est bonne!

Mad. de Mir. Allons, je ne veux pas t'affliger, Marie. J'accepte. Or ça, où placerons-nous cette cage? Dans mon boudoir, n'est-ce pas?

Marie. Oui, tout près du piano de madame.

AUTRE SCÈNE DES RICOCHETS.

Dorsay, Lafleur.

Dor. Eh bien, mon ami, tes pressentimens ne te trompaient pas. Je vais être placé. J'ai la parole et l'appui du colonel.

Lafl. J'en fais mon compliment à monsieur.

Dor. Or ça, mon enfant, comme tu disais tantôt, il faut que je songe à monter ma maison. C'est malheureux que ton protégé n'ait pas une plus belle main.

Lafl. Mais je vous assure, monsieur, que je n'écris pas mieux, moi qui vous parle.

Dor. Je le sais parbleu bien. Voyons donc encore une fois cette écriture.

Lafl. Ma foi, monsieur, le pauvre garçon, dans son chagrin, a déchiré l'exemple qu'il m'avait remis.

Dor. Tant pis.

Lafl. J'ai eu toutes les peines du monde à lui en faire écrire une autre sous ma dictée, parce que moi, qui connais toute la bonté de monsieur...

Dor. Voyons.

Lafl. (*lui remettant un papier.*) Tenez.

Dor. (*lisant.*) " Devoir des valets envers leurs maîtres: soumission, zèle, intelligence." Eh bien, c'est cela, c'est écrit, c'est pensé, l'orthographe y est.

Un caractère fort net, fort agréable. Où avait-il eu la tête d'écrire si mal ce que tu m'avais montré d'abord ?

LAFL. La crainte de ne pas réussir. La main lui tremblait.

DOR. Qu'il se rassure. Que j'aie ma place, il a la sienne. Quant à toi, je t'aime ; tu restes mon premier valet de chambre, mon confident. Demande, mon garçon, sollicite, et compte toujours sur ton bon maître. (*Il sort.*)

SCÈNE SUIVANTE.

LAFLEUR ; GABRIEL ; MARIE, *au fond.*

LAFL. (*à Gabriel.*) Eh bien, mon ami, nous sommes placés. Oui ; M. Dorsay a la parole du colonel. Cette maison-ci va devenir très-bonne. Nous aurons des clients, des créatures. Monsieur Gabriel, de la probité au moins, et le moins d'insolence qu'il vous sera possible.

GAB. Ah ! monsieur peut compter...Et quant à l'objet dont je vous parlais tantôt...

LAFL. Écoute, je ne suis pas un méchant homme, moi. J'ai été amoureux comme toi ; ma nièce est sage, vertueuse ; tu es rangé, soumis, complaisant ; et comme je serai là...Fais venir ma nièce ; je suis bien aise de vous faire un sermon à tous deux.

MARIE, (*s'avançant.*) Me voici, mon oncle.

LAFL. Ah ! tu étais là. Eh bien, sais-tu ce qui se passe ? Sais-tu que ce mauvais sujet de Gabriel a l'impertinence d'être amoureux de toi ?

MARIE. Je le sais, mon oncle.

LAFL. Tu le sais...Tu as peut-être la folie de n'en pas être fachée, toi ?

MARIE. Mon bon oncle, si vous vouliez...

LAFL. Ah ! oui, mon bon oncle ! vous me flattez, vous me cajolez, c'est fort bien : mais attendez donc que Gabriel ait fait son chemin.

MARIE. Il l'a fait, mon oncle ; il est valet de cham-

bre du colonel Sainville. Monsieur le colonel épouse madame ; c'est moi qui ai arrangé tout cela.

LAFL. Comment ? c'est toi qui as arrangé...

MARIE. Monsieur le colonel arrive à l'instant même; j'ai bien fait la leçon à madame ; dans ce moment elle accorde sa main au colonel, et lui demande la place de valet de chambre pour mon Gabriel.

LAFL. Pour ton Gabriel. Tu le regardes déjà comme à toi ?

MARIE. Les voici.

SCÈNE SUIVANTE.

LAFLEUR, GABRIEL, MARIE, MADAME DE MIRCOUR, SAINVILLE ; DORSAY, *entrant d'un autre côté.*

MAD. DE MIR. Où est-il, où est-il, mon chevalier ? Ah ! le voici. Félicitez-moi, félicitez-vous, remerciez ce digne ami ; il vous a bien servi. Comment, après cela, pourrais-je lui refuser ma main ?

SAINVILLE. Ah ! madame, quel bonheur ! (*à Dorsay.*) Vous êtes nommé, mon cher Dorsay. Demain vous recevrez votre brevet.

DOR. Ah ! monsieur, quelle obligation ! (*à Lafleur.*) Eh ! vite, Lafleur, ton jeune homme. Il me faut un secrétaire dès ce soir.

LAFL. Ah ! monsieur, quelle reconnaissance ! (*à Gabriel.*) Je te donne ma nièce.

GAB. Ah ! monsieur Lafleur, mademoiselle Marie, monsieur Dorsay, monsieur le colonel, madame, que de remercîmens je vous dois à tous !

MARIE. Nous voilà tous contens ; vous voilà tous bonnes gens, et nous nous marions.

MAD. DE MIR. Elle a raison, chaque protégé a recouvré les bonnes grâces de son protecteur, et voilà comme dans cette vie tout s'enchaîne, et tout marche par ricochets.

SCÈNES DU MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE et LUCAS, domestiques de Géronte.

SGANARELLE, MARTINE.

SGAN. Non, je te dis que je n'en veux rien faire; c'est à moi de parler et d'être le maître.

MART. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGAN. Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est un être insupportable!

MART. Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote!

SGAN. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MART. Peste du fou!

SGAN. Peste de la femme!

MART. Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui!

SGAN. Que maudit soit le notaire qui me fit signer ma ruine!

MART. C'est bien à toi vraiment à te plaindre de cette affaire! Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâce au ciel de m'avoir pour ta femme? et méritais-tu d'épouser une personne comme moi?

SGAN. Hé! morbleu! tu fus bien heureuse de me trouver.

MART. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à la misère; un traître qui me mange tout ce que j'ai!...

SGAN. Tu as menti, j'en bois une partie.

MART. Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis!...

SGAN. C'est vivre de ménage.[1]

MART. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais!...

SGAN. Tu t'en lèveras plus matin.

MART. Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison!...

SGAN. On en déménage plus aisément.

MART. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire!

SGAN. C'est pour ne me point ennuyer.

MART. Et que veux-tu pendant ce temps que je fasse avec ma famille?

SGAN. Tout ce qu'il te plaira.

MART. J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras.

SGAN. Mets-les à terre.

MART. Qui me demandent à toute heure du pain.

SGAN. Donne-leur le fouet: quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.

MART. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?...

SGAN. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MART. Que j'endure éternellement tes insolences?...

SGAN. Ne nous emportons point, ma femme.

MART. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?

SGAN. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MART. Je me moque de tes menaces.

SGAN. Ma petite femme, ma mie!

MART. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGAN. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MART. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGAN. Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MART. Infâme!

SGAN. Ah! vous en voulez donc? Voici le vrai moyen de vous apaiser. (*Sganarelle prend un bâton et menace de battre sa femme.*)

SCÈNE SUIVANTE.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROB. Holà! holà! holà! Fi! Qu'est-ce-ci? Quelle infamie! Peste soit le coquin de vouloir battre sa femme!

MART. (*à M. Rob.*) Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROB. Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MART. De quoi vous mêlez-vous?

M. ROB. J'ai tort.

MART. Est-ce là votre affaire?

M. ROB. Vous avez raison.

MART. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!

M. ROB. Je me rétracte.

MART. Qu'avez-vous à voir là-dessus?

M. ROB. Rien.

MART. Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. ROB. Non.

MART. Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROB. Je ne dis plus mot.

MART. Il me plaît d'être battue.

M. ROB. D'accord.

Mart. Ce n'est pas à vos dépens.

M. Rob. Il est vrai.

Mart. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(*Elle lui donne un soufflet.*)

M. Rob. (*à Sganarelle.*) Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez.

Sgan. Il ne me plaît pas, moi.

M. Rob. Ah ! c'est une autre chose.

Sgan. Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. Rob. Fort bien.

Sgan. C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. Rob. Sans doute.

Sgan. Vous n'avez rien à me commander.

M. Rob. D'accord.

Sgan. Je n'ai que faire de votre aide.

M. Rob. Très-volontiers.

Sgan. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

(*Il bat M. Robert, et le chasse.*)

AUTRE SCÈNE DU MÉDECIN MALGRE LUI.

Martine, Valère, Lucas.

Mart. (*se croyant seule.*) Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger de mon mari ? Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton qu'il m'a voulu donner me reviennent au cœur. (*Heurtant Valère et Lucas.*) Ah ! messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

Val. Chacun a ses soins dans ce monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

Mart. Serait-ce quelque chose où je puisse vous aider ?

VAL. Cela se pourrait ; nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

MART. (*bas, à part.*) Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon mari ! (*haut.*) Vous ne pouviez jamais mieux vous adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

VAL. Hé ! de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

MART. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUC. Un médecin qui coupe du bois !

VAL. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

MART. Non ; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant que d'exercer les merveilleux talens qu'il a reçus du ciel pour la médecine.

VAL. C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MART. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité, et je vous donne avis qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en tête, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la

fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VAL. Voilà une étrange folie!

MART. Il est vrai; mais après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VAL. Comment s'appelle-t-il?

MART. Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connaître: c'est un homme qui a une longue barbe noire, et qui porte un habit jaune et vert.

VAL. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?

MART. Comment! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée[2] de tous les autres médecins: on la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUC. Ah!

VAL. Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

MART. Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.[3]

LUC. Ah!

VAL. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MART. Qui en doute?

LUC. Voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VAL. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MART. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

SCÈNE SUIVANTE.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGAN. (*voyant qu'on l'examine.*) A qui en veulent ces gens-là ?

VAL. (*à Lucas.*) C'est lui assurément.

LUC. (*à Valère.*) Le voilà tout comme on nous l'a dépeint.

SGAN. (*à part.*) Ils consultent en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

VAL. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGAN. Hé ! quoi ?

VAL. Je vous demande si ce n'est pas vous qui vous nommez Sganarelle ?

SGAN. Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VAL. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGAN. En ce cas, c'est moi qui me nomme Sganarelle.

VAL. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGAN. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VAL. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourrait vous incommoder.

SGAN. (*à part.*) Voici des gens bien pleins de cérémonies. (*Il se couvre.*)

VAL. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous ; les habiles gens sont toujours recherchés ; et nous sommes instruits de votre capacité.

SGAN. Il est vrai, monsieur, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VAL. Ah! monsieur!...

SGAN. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VAL. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGAN. Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VAL. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGAN. Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

VAL. Monsieur, nous savons les choses.

SGAN. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VAL. Monsieur, c'est se moquer que...

SGAN. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VAL. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGAN. Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots et fagots: mais pour ceux que je fais...

VAL. Hé! monsieur, laissons-là ce discours.

SGAN. Je vous assure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait un double.[4]

VAL. Hé! fi!

SGAN. Non, en conscience; vous en paierez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VAL. Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte! qu'un homme si savant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talens qu'il a!

SGAN. (*à part.*) Il est fou.

VAL. De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGAN. Comment?

LUC. Tout ce tripotage ne sert de rien; nous savons ce que nous savons.

SGAN. Quoi donc? que me voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VAL. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGAN. Médecin vous-même; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VAL. (*bas.*) Voilà sa folie qui le tient (*haut.*) Monsieur, ne niez pas les choses davantage; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGAN. A quoi donc?

VAL. A de certaines choses dont nous serions fâchés.

SGAN. Parbleu! venez-en à tout ce qu'il vous plaira: je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VAL. (*bas.*) Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (*haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUC. Hé! n'hésitez pas davantage, et confessez franchement que vous êtes médecin.

SGAN. Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VAL. Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

(*Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.*)

SGAN. Ah! ah! ah! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VAL. Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUC. A quoi bon nous donner la peine de vous battre?

VAL. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUC. J'en suis fâché, franchement.

SGAN. Qu'est-ce-ci, messieurs? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VAL. Quoi! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?

LUC. Il n'est pas vrai que vous soyez médecin?

SGAN. Non, non, très-certainement. (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Hé bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VAL. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUC. Vous me mettez la joie au cœur, quand je vous entends parler comme cela.

VAL. Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUC. Je vous demande excuse de la liberté que j'ai prise.

SGAN. (*à part.*) Ouais ! serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

VAL. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGAN. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

VAL. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

LUC. Un médecin qui a guéri je ne sais combien de maladies.

SGAN. Peste !

VAL. Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGAN. Je gagnerai ce que je voudrai ?

VAL. Oui.

SGAN. Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié ; mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

VAL. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGAN. Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VAL. Allons, monsieur.

AUTRE SCENE DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS.

VAL. Monsieur, préparez-vous. Voici votre médecin qui entre.

GER. Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de médecin avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit...que nous nous couvrions tous deux.

GER. Hippocrate dit cela ?

SGAN. Oui.

GER. Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGAN. Dans son chapitre...des chapeaux.

GER. Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGAN. Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GER. A qui parlez-vous, de grâce ?

SGAN. A vous.

GER. Je ne suis pas médecin.

SGAN. Vous n'êtes pas médecin ?

GER. Non, vraiment.

SGAN. Tout de bon ?

GER. Tout de bon.

(*Sganarelle prend un bâton, et frappe Géronte.*)

Ah ! ah ! ah !

SGAN. Vous êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GER. (*à Valère.*) Quel enragé m'avez-vous là amené ?

VAL. Je vous ai bien dit que c'était un médecin goguenard.

GER. Oui : mais je l'enverrai promener avec ses goguenarderies.

LUC. Ne prenez pas garde à cela, monsieur, ce n'est que pour rire.

GER. Cette raillerie ne me plaît pas.

SGAN. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GER. Monsieur, je suis votre serviteur.
SGAN. Je suis fâché...
GER. Cela n'est rien.
SGAN. Des coups de bâton...
GER. Il n'y a pas de mal.
SGAN. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.
GER. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.
SGAN. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.
GER. Je vous suis obligé de ces sentiments.
SGAN. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.
GER. C'est trop d'honneur que vous me faites.
SGAN. Comment s'appelle votre fille ?
GER. Lucinde.
SGAN. Lucinde ! ah ! beau nom à médicamenter !
GER. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

AUTRE SCÈNE DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

SUJET.

Géronte veut faire épouser à sa fille un homme qu'elle n'aime point ; elle, pour se délivrer de ce mariage, feint d'être malade.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGAN. Est-ce là la malade ?
GER. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.
SGAN. Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.
GER. Allons, un siége.
SGAN. (*assis entre Géronte et Lucinde.*) Voilà une malade qui n'a pas tant mauvaise mine.
GER. Vous l'avez fait rire, monsieur.
SGAN. Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le

malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien ! de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.*

Han, hi, hon.

SGAN. Je ne vous entends point. Quel langage est-ce là ?

GER. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGAN. Et pourquoi ?

GER. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGAN. Et qui est ce sot là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

GER. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGAN. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GER. Oui, monsieur.

SGAN. Tant mieux. (*à Lucinde.*) Donnez-moi votre bras. (*à Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GER. Hé ! oui, monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGAN. Nous autres[8] grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela : mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GER. Oui : mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGAN. Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GER. Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGAN. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GER. Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGAN. Aristote, là-dessus, dit...de fort belles choses.

GER. Je le crois.

SGAN. Ah! c'était un grand homme!

GER. Sans doute.

SGAN. Grand homme tout-à-fait; un homme qui était (*levant le bras depuis le coude*) plus grand que moi de tout cela. Entendez-vous le latin?

GER. En aucune façon.

SGAN. (*se levant brusquement.*) Vous n'entendez point le latin?

GER. Non.

SGAN. Il n'y a pas de mal; vous n'êtes pas obligé d'être aussi savant que nous.

GER. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGAN. Mon avis est qu'on la remette dans son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GER. Pourquoi cela, monsieur.

SGAN. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GER. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin.

SGAN. Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

PRÉCIS DU RESTE DE LA PIÈCE.

Léandre, à qui Lucinde est attachée, venant à faire un grand héritage, Géronte consent à lui donner sa fille en mariage, et celle-ci recouvre la faculté de parler. Sganarelle, bien payé de ses ordonnances, prend goût au métier. Il raisonne ainsi sur sa nouvelle profession:

"Ma foi, cela ne va pas mal. On vient me chercher de tous côtés; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le meilleur métier de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier en faisant des souliers ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paie les pots cassés;[6] mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui les a tués."

NOTES SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

[1] Vivre de ménage, *to live with economy.*

[2] Abandonnée, *given over.*

[3] Jouer à la fossette, *to play at chuck-farthing.*

[4] *Double,* ancienne monnaie qui valait deux deniers.

[5] Nous autres, *we, the like of us.*

[6] Payer les pots cassés, *to pay the piper.*—Mr Clapperton's Select Proverbs.



SCÈNE DU GLORIEUX,

COMÉDIE DE DESTOUCHES.

LE COMTE DE TUFFIÈRE, LISIMON, PASQUIN.

LE COMTE DE TUFFIÈRE, *jeune homme ruiné, fier d'une naissance chimérique, vient pour épouser la fille de Lisimon, homme riche, franc et simple dans ses manières.*

LISIMON (*à Pasquin.*)

Le comte de Tuffière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

(*Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE (*à Pasquin.*)

Cher comte ! nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE (*froidement.*)

J'en suis fort aise, aussi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien:
Vous buvez sec, dit-on ; moi je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt ; mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE (*à Pasquin qui présente un siége.*)

Faites asseoir monsieur...Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra, mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse,
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use ;
Que je m'étale aussi ; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon,
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non, mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant : sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors ;
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise ;
Et qui craint qu'avec elle on se familiarise ;
Et ma maxime à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais ! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit.
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit :
Tu lui plais ; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par-là je contredis ma femme,

Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimenteur
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran et changer de manière;
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE (*à Pasquin, se levant brusquement.*)

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune!

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire;
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCÈNE DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE DE LE SAGE.[1]

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRAN. N'est-ce pas là Crispin?
CRISP. Est-ce La Branche que je vois?
LA BRAN. C'est Crispin, c'est lui-même.
CRISP. C'est La Branche. L'heureuse rencontre! Que je t'embrasse, mon cher. Franchement, ne te

voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

La Bran. Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On a voulu me donner de l'occupation sur mer.

Crisp. Qu'avais-tu donc fait ?

La Bran. Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient. On me prend pour un fripon ; on me mène en prison. J'y ai demeuré sept semaines.

Crisp. Sept semaines !

La Bran. J'y aurais demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.[2]

Crisp. Est-il vrai ?

La Bran. On était furieusement prévenu contre moi ; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

Crisp. Il est bon d'avoir de puissans amis.

La Bran. Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

Crisp. Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

La Bran. Non, non. Je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

Crisp. Non. Je suis comme toi un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi ; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

La Bran. Je le suis assez de la mienne, moi. Je me suis retiré à Chartres ; j'y sers un jeune homme appelé Damis. C'est un aimable garçon ! un homme universel.

Crisp. Mais dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

La Bran. Je vais dans cette maison.

CRISP. Chez monsieur Oronte?

LA BRAN. Sa fille est promise à Damis.

CRISP. Angélique promise à ton maître!

LA BRAN. Monsieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours; j'y étais avec lui. Nous allâmes voir M. Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISP. C'est donc une affaire résolue?

LA BRAN. Oui: le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête. On n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISP. Ah! parbleu, cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRAN. Quoi! ton maître?...

CRISP. Il est amoureux de cette même Angélique; mais puisque Damis...

LA BRAN. Oh! Damis n'épousera point Angélique; il y a une petite difficulté.

CRISP. Eh! quelle?

LA BRAN. Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISP. Oh! cela change la thèse.

LA BRAN. J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte et retiré la parole de monsieur Orgon!

CRISP. Retiré la parole de monsieur Orgon!

LA BRAN. C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin, nous nous reverrons.

CRISP. Attends, La Branche, attends, mon enfant; il me vient une idée. Dis-moi un peu: ton maître est-il connu de M. Oronte?

LA BRAN. Ils ne se sont jamais vus.

CRISP. Si tu voulais, mon ami, il y aurait un beau coup à faire; mais, après ton aventure du marchand étranger, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRAN. Non, non, tu n'as qu'à dire. Une tem-

pête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle : de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser ?...

CRISP. Mon maître ! Fi donc : voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ; je lui destine un meilleur parti.

LA BRAN. Qui donc ?

CRISP. Moi.

LA BRAN. Malepeste ! tu as raison ; cela n'est pas mal imaginé, au moins.

CRISP. Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRAN. J'approuve ton amour.

CRISP. Je prendrai le nom de Damis.

LA BRAN. C'est bien dit.

CRISP. J'épouserai Angélique.

LA BRAN. J'y consens.

CRISP. Je toucherai la dot...

LA BRAN. Fort bien !

CRISP. Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LA BRAN. Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISP. Pourquoi ?

LA BRAN. Tu parles de disparaître avec la dot sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISP. Oh ! nous disparaîtrons ensemble.

LA BRAN. A cette condition-là, je te sers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi ; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISP. Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRAN. Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume ; qu'en dis-tu ?

CRISP. C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est M. Oronte.

LA BRAN. C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

Crisp. Et madame Oronte ?

La Bran. Une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une femme qui s'aime ; et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit, dans le même moment, le pour et le contre.

Crisp. Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

La Bran. Tu peux te servir de ceux de ton maître ; oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

Crisp. Peste ! il n'est pas mal fait.

La Bran. Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte ; allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

Crisp. Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage par une fausse confidence à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

AUTRE SCÈNE DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

EXPOSITION.

Tout jusqu'ici est allé au gré de nos deux fourbes ; Crispin, secondé de La Branche, a parfaitement réussi à se faire passer pour Damis auprès de M. et Mad. Oronte, mais lorsqu'il se croit sur le point de toucher la dot, M. Orgon, père de Damis, arrive à Paris et tout l'artifice est découvert. La pièce finit de la manière suivante.

Crispin, La Branche, Valère, M. Orgon, M. Oronte, Mad. Oronte.

Crisp. Hé bien, monsieur Oronte, tout est-il prêt pour notre mariage ?...Ouf, qu'est-ce que je vois !

La Bran. Ahi ! nous sommes découverts ; sauvons-nous.

(*Ils veulent se sauver, mais* Valère *court à eux, prend* Crispin *au collet ; et* M. Orgon *se saisit de* La Branche.)

Val. Oh ! vous ne nous échapperez pas, messieurs

les marauds; et vous serez traités comme vous le méritez.

M. Or. Ah! ah! nous vous tenons, fourbes.

M. Org. (*à La Branche.*) Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis?

Val. C'est mon valet.

Mad. Or. Un valet, juste ciel! un valet!

M. Org. (*à La Branche.*) Coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

La Bran. Allons, monsieur, allons, s'il vous plaît; ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. Org. Quoi! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon?

La Bran. (*d'un ton pleureur.*) Je suis un fripon! fort bien. Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

Val. (*à Crispin.*) Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat?

Crisp. (*d'un ton emporté.*) Scélérat! fourbe! Vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

Val. Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres!

M. Or. Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

La Bran. Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

Crisp. La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

La Bran. Parle, Crispin; fais-leur voir notre innocence.

Crisp. Parle toi-même, La Branche; tu les auras bientôt désabusés.

La Bran. Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

Crisp. Eh bien! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et ma-

nous venions ici vous découvrir tout.

VAL. Vous ne sauriez donner à votre perfi
couleurs qui puissent nous éblouir.

CRISP. Eh bien ! messieurs, puisque vous ne
pas nous absoudre comme innocens, faites-nou
grâce comme à des coupables. Nous imploron
bonté.

(*Il se met à genoux devant M. Oronte.*)

LA BRAN. (*se mettant aussi à genoux.*) Ou
avons recours à votre clémence.

CRISP. Franchement, la dot nous a tentés.
sommes accoutumés à faire des fourberies ; pard
nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. OR. Non, non, votre audace ne demeurer
impunie.

LA BRAN. Eh ! monsieur, laissez-vous touch
vous en conjurons par les beaux yeux de r
Oronte.

CRISP. Par la tendresse que vous devez avo
une femme si charmante.

MAD. OR. Ces pauvres garçons me font pitié

CRISP. (*se relevant.*) Oh ! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRAN. (*se relevant.*) Oui, monsieur ; nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes nos fourberies.

M. OR. Vous avez de l'esprit ; mais il faut en faire un meilleur usage.

NOTES SUR CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE,

[1] LE SAGE, auteur de Gil-Blas, du Diable Boiteux, etc., né en 1677 ; mort en 1747.

[2] On appelle *Revendeuses à la toilette*, Des femmes qui portent dans les maisons des hardes, des bijoux, qu'elles sont chargées de vendre.



SCÈNE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

ARNOLPHE ; ALAIN, *jeune paysan, valet d'Arnolphe ;* GEORGETTE, *jeune paysanne, servante d'Arnolphe.*

ARNOLPHE ; ALAIN *et* GEORGETTE *dans la maison.*

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE.

Ouvrez. (*à part.*) On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette !

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y, toi.

ALAIN.

Vas-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas non plus.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie.

Pour me laisser dehors ! Holà ho ! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain !

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'est mons

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sort

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE (*à Alain.*)

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

3



ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente!

ALAIN (*en entrant.*)

Au moins, c'est moi, monsieur.

GEORGETTE (*en entrant.*)

Je suis votre servante ;
C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de monsieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE (*recevant un coup d'Alain.*)

Peste!

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là !

ALAIN.

C'est elle aussi, monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Hé bien ! Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...
(*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*)
Monsieur, nous nous pot...
(*Arnolphe l'ôte encore.*)
Dieu merci,
Nous nous...

ARNOLPHE (*ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant à terre.*)
Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête ?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort.

SCÈNES DU TRACASSIER,

COMÉDIE DE DESTOUCHES.

LE CHEVALIER, JAVOTTE.

JAV. La libéralité est expressive, et n'offense jamais. Ah ! l'aimable vertu que la libéralité ! Qu'elle met un beau vernis sur la reconnaissance !

LE CHEV. Tu as raison, ma chère Javotte ; et c'est un vernis dont je fais grand usage.

JAV. Je ne m'en suis pas encore aperçue.

LE CHEV. Tu t'en apercevras avant qu'il soit peu. Je t'en donne ma parole.

JAV. Votre parole ?

LE CHEV. Oui, mon enfant ; c'est de l'argent comptant. Ainsi, je compte que tu me rendras service, en m'appuyant de tout ton crédit auprès d'Angélique. Me le promets-tu ?

JAV. Oh ! monsieur, je n'y manquerai pas...Je vous en donne ma parole.

LE CHEV. Ta parole ?

Jav. Oui, monsieur ; c'est de l'or en barre.

Le Chev. Je le crois, mais quand me la tiendras-tu ?

Jav. (*lui faisant la révérence.*) Quand vous m'aurez tenu la vôtre.

Le Chev. (*à part.*) Voici une poulette qui n'est pas dupe.

Jav. (*à part.*) Voilà un chevalier qui en sait long... (*haut.*) Jusqu'au revoir, monsieur.

Le Chev. Comment donc ! tu t'en vas déjà ?

Jav. J'ai cent mille affaires. Tout roule ici sur moi. D'ailleurs, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire ; et, comme je n'ai point de temps à perdre, vous trouverez bon que je vous quitte.

Le Chev. Encore un mot, je te prie.

Jav. Dépêchez-vous donc.

Le Chev. Va-t-en dire à monsieur le Baron que je voudrais bien lui parler un moment.

Jav. Ah, monsieur ! il a si mal passé la nuit, qu'il ne se lèvera qu'à deux heures.

Le Chev. Fais-moi donc voir madame la Baronne.

Jav. Elle est dans ses vapeurs noires, et ne veut voir personne aujourd'hui.

Le Chev. Allez donc chez mademoiselle Angélique.

Jav. Elle a la migraine. Ce sont des douleurs affreuses.

Le Chev. Et tu me disais tout-à-l'heure, que toute la famille se portait bien.

Jav. Ah ! oui, je m'en souviens ; mais je vous l'ai dit par distraction. A présent que j'y songe, je vous assure que toute la famille est indisposée ; et je m'avise aussi moi, que je ne me porte pas trop bien. C'est pourquoi je me retire, après vous avoir donné le bonjour.

SCÈNE SUIVANTE.

Le Chevalier, *seul.*

Que veut dire ceci ? J'étais le favori de la famille, que j'avais brouillée avec tous mes rivaux, et je crois que je suis en disgrâce. Les froids complimens de Javotte, *ses malignes* plaisanteries, les prétendues indis-

positions qu'elle m'oppose, tout cela, bien mûrement examiné, me fait croire qu'on me donne poliment mon congé. Il faut que, pendant mon absence, quelque riche parti soit venu se remettre sur les rangs. S'il est homme de condition, je suis perdu sans ressource, moi qui n'ai que ma naissance pour patrimoine. Si c'est quelqu'homme de fortune, je pourrai chicaner le terrain : mais ma situation n'en sera pas meilleure, car aujourd'hui les richesses tiennent le haut du pavé ; on ne balance plus entre une riche alliance et une alliance honorable. Mais voici la petite Louison : voyons si par mes questions je n'en pourrai point tirer quelqu'éclaircissement.

SCÈNE SUIVANTE.

LE CHEVALIER, LOUISON.

LOUIS. (*accourant.*) Ah ! monsieur le chevalier, que je suis aise de vous revoir !

LE CHEV. Que je suis ravi de revoir mademoiselle Louison ! il faut que je la baise de tout mon cœur.

LOUIS. Non pas, s'il vous plaît : je ne baise plus les messieurs, depuis que ma belle-maman me l'a défendu.

LE CHEV. Elle a tort, et je gage que vous en êtes fâchée.

LOUIS. Vraiment oui, j'en suis bien fâchée : mais il faut obéir, sinon...

LE CHEV. Ah ! la cruelle mère que vous avez là ! Je crois que vous la haïssez bien !

LOUIS. Je ne l'aime pas trop.

LE CHEV. C'est bien fait. Il ne faut aimer que ceux qui vous caressent.

LOUIS. Vraiment ! je n'aime que ceux-là non plus.

LE CHEV. Vous voulez donc bien, du moins, que je vous baise la main.

LOUIS. Ma main !...Attendez, s'il vous plaît, je reviens tout-à-l'heure.

LE CHEV. Eh ! où allez-vous donc ?

LOUIS. Demander la permission de vous donner ma main à baiser.

LE CHEV. Non, non ; j'aime mieux m'en passer. Jasons tous deux, cela me suffira.

LOUIS. Oh ! pour jaser, tant que vous voudrez. Maman ne me l'a pas défendu, et quand elle me le défendrait, oh ! je vous assure que je ne pourrais pas m'en empêcher. Quelquefois elle me dit : Taisez-vous, petite fille. Savez-vous ce que je fais ? Je boude maman, et je me parle toute seule.

LE CHEV. (*à part.*) Elle tient de son père.

LOUIS. Ou bien je parle à ma poupée.

LE CHEV. Bonne ressource ! Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que votre poupée ne vous répond point.

LOUIS. Oh ! je me réponds pour elle.

LE CHEV. (*à part.*) Parbleu ! voilà le vrai portrait du Baron. (*Haut.*) Vous avez donc bien de l'esprit, Louison, puisque vous en avez pour deux ?

LOUIS. En doutez-vous, monsieur le chevalier ? Nous nous disons je ne sais combien de jolies choses.

LE CHEV. Oh ! j'en suis persuadé.

LOUIS. On s'imagine que je ne sais rien, parce que je suis petite ; mais je sais bien des petites affaires qu'on croit que je ne sais pas.

LE CHEV. Eh ! comme quoi, par exemple ?

LOUIS. Par exemple...Je sais que mon papa parle tout seul quand il est dans son cabinet.

LE CHEV. Il parle tout seul ?

LOUIS. Oui vraiment ; et je l'ai écouté ce matin plus d'un quart d'heure.

LE CHEV. Cela est plaisant ! Et vous souvient-il de ce qu'il disait ?

LOUIS. Si je m'en souviens ? vous allez voir. Il s'agissait de vous, monsieur le chevalier : cela me faisait mourir de rire ; car il vous parlait, quoique vous n'y fussiez pas.

LE CHEV. Et que me disait-il ?

LOUIS. Attendez...Il vous disait...Trève de discours, monsieur le chevalier ; je vous entends à demi-mot. Tenez, mon garçon, je vous aime, je vous estime : mais *vous n'aurez pas* ma fille.

Le Chev. Voilà un fort mauvais compliment que me faisait monsieur votre père. Mais ne lui ai-je pas répondu quelque chose?

Louis. Oh qu'oui! Vous lui répondiez: mais vous me l'aviez promise; cela est fort vilain à vous. Et il vous répondait: vilain vous-même; allez vous promener; j'aime mieux M. de Maison-neuve, il est riche à millions, et vous n'avez pas le sou. Et vous répondiez: c'est M. de Maison-neuve qui est un vilain, un pied-plat. Et il vous répondait: corbleu! quand un homme est riche, il est assez noble. Et vous répondiez: mais c'est un sot, monsieur le Baron. Cela n'est pas vrai; puisqu'il est plus riche que vous, il a plus d'esprit que vous. Adieu, Chevalier; embrassez-moi, et n'y revenez plus. Bon jour et bon soir. Après cela, mon cher papa a ouvert la porte de son cabinet, en vous disant: sortez, sortez. Et il l'a refermée si rudement, qu'il m'a fait peur, et que j'ai pris la fuite.

Le Chev. Y a-t-il long-temps que cela s'est passé?

Louis. Tout-à-l'heure. Je cherchais Javotte, pour lui conter tout cela; et c'est vous que j'ai trouvé le plus à propos du monde. Ne trouvez-vous pas cette histoire-là bien plaisante?

Le Chev. Oh! très-plaisante assurément.

Louis. Mais vous n'en riez point. Je m'en vais la dire à ma sœur; elle en rira plus que vous.

Le Chev. Comment! est-ce que votre sœur sera bien aise qu'on lui donne un autre mari que moi?

Louis. Je crois qu'oui; car elle dit qu'elle ne vous aime plus, et qu'elle n'obéira jamais à ma belle-maman, qui veut absolument qu'elle vous épouse. Adieu, voici mon papa qui parle tout seul. Ne lui dites pas ce que je vous ai dit, au moins; car, si vous le dites, je dirai que vous ne dites pas vrai.

Le Chev. Allez, ma belle enfant, je vous garderai le secret, mais à condition que vous me direz tout ce que vous saurez.

Louis. Oui, oui; revenez tantôt, nous jaserons encore. Sans adieu, monsieur le Chevalier.

SCÈNE DES FACHEUX,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

ÉRASTE, *homme de cour qui a une affaire pressante à terminer, est retenu par* CARITIDÈS, *savant ridicule.*

ÉRASTE.

Monsieur Caritidès, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDÈS.

C'est un placet, monsieur, que je voudrais vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE.

Hé! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême;
Mais, par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés
Qu'ils étouffent les bons; et l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE.

Hé bien! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS.

Ah! monsieur, les huissiers sont de terribles gens!
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feraient retirer,
Si je n'avais conçu l'espérance certaine
Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Hé bien, donnez-moi donc; je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non...

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, monsieur : je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéissant, très-fidèle, et très-savant sujet et serviteur Caritidès, Français de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs des dites inscriptions, renversent par une barbare, pernicieuse, et détestable orthographe, toute sorte de sens et de raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres, et de la nation française, qui se décrie et se déshonore par les dits abus et fautes grossières envers les étrangers, notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et spectateurs des dites inscriptions...

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourrait bien fâcher.

CARITIDÈS.

Ah ! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

(*Il continue.*)

Supplie humblement votre Majesté de créer, pour le bien de son état et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviseur, et restaurateur général des dites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir, que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'état et à votre Majesté, en faisant l'anagramme de votre dite Majesté, en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite.
Il sera vu du roi ; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas ! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.



LES PRÉCIEUSES RIDICULES,[1]

COMÉDIE EN UN ACTE, PAR MOLIÈRE. (1659.)

PERSONNAGES.

LA GRANGE, } amans rebutés.
DU CROISY, }
GORGIBUS, bon bourgeois.
MADELON, fille de Gorgibus, précieuse ridicule.
CATHOS, nièce de Gorgibus, précieuse ridicule.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.
Le Marquis de MASCARILLE, valet de La Grange.
Le Vicomte de JODELET, valet de Du Croisy.
LUCILE, voisine de Gorgibus.
CÉLIMÈNE, voisine de Gorgibus.
Violons.

(*La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.*)

SCÈNE I.

SUJET.

La Grange et Du Croisy ont obtenu le consentement de Gorgibus pour épouser sa fille et sa nièce ; ils viennent de leur rendre visite et raisonnent entr'eux sur la manière dont ils ont été reçus.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROI. Seigneur La Grange...

LA GRAN. Quoi ?

DU CROI. Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRAN. Hé bien ?

DU CROI. Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRAN. A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

DU CROI. Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRAN. Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vu tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois, Quelle heure est-il ? Ont-elles répondu autre chose que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROI. Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRAN. Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je veux me venger de cette impertinence. Je sais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris ; il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

DU CROI. Et comment encore ?

LA GRAN. J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; c'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition.

Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROI. Hé bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRAN. Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

GORG. Holà!

MAR. Que désirez-vous, monsieur?

GORG. Où sont vos maîtresses?

MAR. Dans leur cabinet.

GORG. Que font-elles?

MAR. De la pommade pour les lèvres.

GORG. C'est trop pommader: dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORG. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Cathos, et vous, Madelon...

MAD. Hé! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORG. Comment, ces noms étranges! Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MAD. Que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnemens, c'est que vous ayez une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos, ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATH. Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte, que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

Gorg. Écoutez : Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et vos marraines ; et pour ces messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras ; et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

Cath. Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante.

Mad. Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

Gorg. Encore un coup ; je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu ; et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VII.

Cathos, Madelon, Marotte.

Mar. Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître veut venir vous voir.

Mad. Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

Mar. Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

Mad. Ah ! ma chère, un marquis ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui a ouï parler de nous.

Cath. Assurément, ma chère.

Mad. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, tendez-nous le conseiller des grâces.

Mar. Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATH. Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

SCÈNE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite: mais votre réputation vous attire cette méchante affaire; et le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

MAD. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATH. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASC. Ah! je m'inscris en faux contre[1] vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAD. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATH. Ma chère, il faudrait faire donner des siéges.

MAD. Holà! Almanzor.

ALM. Madame?

MAD. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASC. Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi? (*Almanzor sort.*)

CATH. Que craignez-vous?

MASC. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons. Comment! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardes meurtrières! Ah! par ma foi, je m'en défie; et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise[2] *qu'ils ne me* feront point de mal.

MAD. Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'hommie.

CATH. Mais, de grâce, monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné.*

Hé bien, mesdames, que dites-vous de Paris?

MAD. Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

MASC. Pour moi, je tiens que, hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATH. C'est une vérité incontestable.

MASC. Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

MAD. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASC. Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MAD. Hélas! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des pièces choisies.

CATH. Et certains autres qu'on nous a nommes aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASC. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne: ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MAD. Hé! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous sa-

vez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures : un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman, cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATH. En effet, je trouve que c'est ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde, s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.

MASC. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine ; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits ; et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles[1] de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MAD. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASC. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATH. Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASC. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAD. Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

MASC. C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MAD. Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASC. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MAD. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASC. Sans doute. Mais à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis terriblement fort sur les impromptu.

CATH. L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASC. Écoutez donc.

MAD. Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

CATH. Ah ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASC. Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

MAD. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASC. Avez-vous remarqué ce commencement, *oh !*

oh ! Voilà qui est extraordinaire, *oh ! oh !* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* La surprise, *oh ! oh !*

MAD. Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

MASC. Il semble que cela ne soit rien.

CATH. Ah ! que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAD. Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poème épique.

MASC. Tudieu ! vous avez le goût bon.

MAD. Hé ! Je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASC. Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenais pas garde ? je n'y prenais pas garde,* je ne m'apercevais pas de cela ; façon de parler naturelle, *je n'y prenais pas garde. Tandis que, sans songer à mal,* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde,* c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple, *votre œil en tapinois*...Que vous semble de ce mot, *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

CATH. Tout-à-fait bien.

MASC. *Tapinois,* en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois.*

MAD. Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit.

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ?

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

MAD. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASC. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATH. Vous avez appris la musique ?

MASC. Moi ? Point du tout.

CATH. Et comment donc cela se peut-il ?

MASC. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MAD. Assurément, ma chère.

MASC. Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût: *Hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*)

Oh! oh! je n'y prenais pas garde, etc.

MAD. Ah! voilà qui est merveilleux! Je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATH. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASC. Tout ce que je fais me vient naturellement; c'est sans étude.

MAD. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASC. A quoi donc passez-vous le temps, mesdames?

CATH. A rien du tout.

MAD. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASC. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAD. Cela n'est pas de refus.

MASC. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition; les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours, Voilà qui est beau! avant que les chandelles soient allumées.

MAD. Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATH. C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASC. Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MAD. Hé ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASC. Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter. Mais que vous semble de ma petite oie ?[a] La trouvez-vous congruente à l'habit ?

CATH. Tout-à-fait.

MASC. Le ruban en est bien choisi.

MAD. Furieusement bien.

MASC. Que dites-vous de mes canons ?[b]

MAD. Ils ont tout-à-fait bon air.

CATH. Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASC. Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAD. Ils sentent terriblement bon.

CATH. Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASC. Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?

CATH. Effroyablement belles.

SCÈNE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAR. Madame, on demande à vous voir.

MAD. Qui ?

MAR. Le vicomte de Jodelet.

MASC. Le vicomte de Jodelet ?

MAR. Oui, monsieur.

Cath. Le connaissez-vous?

Masc. C'est mon meilleur ami.

Mad. Faites entrer vitement.

Masc. Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

Cath. Le voici.

SCÈNE XII.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR.

Masc. Ah! vicomte!

Jod. Ah! marquis!

(*Ils s'embrassent l'un l'autre.*)

Masc. Que je suis aise de te rencontrer!

Jod. Que j'ai de joie de te voir ici!

Masc. Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

Mad. (*à Cathos.*) Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

Masc. Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

Jod. Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

Mad. C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

Cath. Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

Mad. (*à Almanzor.*) Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Ne voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

Masc. Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

Jod. Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASC. Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillans hommes du siècle ?

JOD. Vous ne m'en devez rien, marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASC. Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JOD. Et dans des lieux où il faisait fort chaud.

MASC. (*regardant Cathos et Madelon.*) Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi ! hi ! hi !

JOD. Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASC. Il est vrai : mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JOD. La guerre est une belle chose : mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASC. C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATH. Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAD. Je les aime aussi : mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASC. Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras ?

JOD. Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'était bien une lune tout entière.

MASC. Je pense que tu as raison.

JOD. Il m'en doit bien souvenir, ma foi ! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu de grâce ; vous sentirez quel coup c'était là.

CATH. (*après avoir touché l'endroit.*) Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASC. Donnez-moi un peu votre main, et tâtez ce-

lui-ci : là justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

MAD. Oui, je sens quelque chose.

MASC. C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JOD. (*découvrant sa poitrine.*) Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASC. Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATH. Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASC. Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JOD. Pourquoi ?

MASC. Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MAD. Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASC. Ayons donc les violons pour danser.

MAD. Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

MASC. Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as vu la comtesse ?

JOD. Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASC. Sais-tu bien que le duc est venu me voir ce matin, et a voulu me mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MAD. Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, Violons.

MAD. Mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUC. Vous nous avez obligées, sans doute.

MASC. Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de

ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR. Oui, monsieur, ils sont ici.

CATH. Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE *danse lui seul comme par prélude.*

MAD. Il a la taille tout-à-fait élégante.

CATH. Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE *prend Madelon pour danser.* En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Ne sauriez-vous jouer en mesure? O violons de village!

JODELET *danse ensuite.* Holà: ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, Violons.

LA GRANGE, (*un bâton à la main.*) Ah! ah! coquins, que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, (*se sentant battre.*) Ahi! ahi! ahi! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

JODELET. Ahi! ahi! ahi!

LA GRANGE. C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY. Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, Violons.

MAD. Que veut donc dire ceci?

JOD. C'est une gageure.

CATH. Quoi! vous laisser battre de la sorte!

MASC. Je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et je me serais emporté.

MAD. Endurer un affront comme celui-là en notre présence !

MASC. Ce n'est rien ; ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a long-temps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, Violons.

LA GRAN. Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(*Trois ou quatre spadassins entrent.*)

MAD. Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROI. Comment, mesdames ! nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous, qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens et vous donner le bal ?

MAD. Vos laquais ?

LA GRAN. Oui, nos laquais ; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MAD. O ciel ! quelle insolence !

LA GRAN. Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JOD. Adieu notre braverie.

MASC. Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROI. Ah ! ah ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRAN. C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASC. O fortune, quelle est ton inconstance !

DU CROI. Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre *chose.*

La Gran. Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII.

Madelon, Cathos, Jodelet, Mascarille, Violons.

Cath. Ah ! quelle confusion !

Mad. Je crève de dépit.

Un des violons, (*à Mascarille.*) Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous paiera, nous autres ?

Masc. Demandez à monsieur le vicomte.

Un des violons, (*à Jodelet.*) Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

Jod. Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII.

Gorgibus, Madelon, Cathos, Jodelet, Mascarille, Violons.

Gorg. Ah ! coquines que vous êtes, je viens d'apprendre de belles affaires vraiment de ces messieurs et de ces dames qui sortent !

Mad. Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

Gorg. Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

Mad. Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

Masc. Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que le monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien

qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, Violons.

UN DES VIOLONS. Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GORG. (*les battant.*) Oui, oui, je vais vous contenter, et voici la monnaie dont je veux vous payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. (*seul.*) Et vous, qui êtes cause de leur folie, pernicieux amusemens des esprits oisifs, romans, vers, chansons, et sonnets, que n'êtes-vous jetés dans le feu !

NOTES SUR LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

[1] PRÉCIEUSE, s. f. Femme qui est affectée dans son air, dans ses manières, et principalement dans son langage. LES DICTIONNAIRES MODERNES. (*An affected, formal, finical woman.*) Ce mot qui n'est pris aujourd'hui qu'en mauvaise part, signifiait autrefois une femme d'un mérite distingué et de très-bonne compagnie. Molière, dans la préface de sa comédie des *Précieuses*, déclare qu'il n'a voulu mettre sur la scène que les fausses Précieuses. M. Bret dit que, quelques années après la mort de Molière, on donnait encore le nom de *Précieuses* aux femmes de lettres de ce temps-là.

[2] S'inscrire en faux contre, *to deny.*

[3] Caution bourgeoise, *good security.*

[4] On appelait du nom de *Ruelles* les assemblées de ce temps-là.

[5] PETITE OIE, (rubans qui ornaient le chapeau, les gants, les bas, &c.) *trimmings.*

[1] Canons, (bande d'étoffe fort large et souvent ornée de dentelle, qu'on attachait au-dessous du genou) *rollers*.—On raconte qu'un auteur allemand donnant sur un théâtre de son pays les *Précieuses ridicules*, qu'il avait traduites, et ignorant la nouvelle acception du mot *canons*, faisait mettre dans les poches de Mascarille des pistolets, qu'il montrait en disant : *Que dites-vous de mes canons?*



L'ENRAGE,

OU

PLUS DE PEUR QUE DE MAL,

PROVERBE,[1] PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

Le comte d'Ermont, lieutenant-général.
Le chevalier de Grisac, lieutenant d'infanterie.
Mad. Thomas, maîtresse d'auberge.
M. Hachis, cuisinier.

(*La scène est dans une auberge.*)

SCÈNE I.

(*La scène représente une chambre d'auberge de campagne.*)

Le Comte, Mad. Thomas.

Mad. Thom. (*entrant la première, et fermant la fenêtre.*) Monsieur le comte, voilà votre chambre.

Le comte. Elle n'a pas trop bonne mine ; mais une nuit est bientôt passée.

MAD. THOM. Monsieur, c'est là meilleure de la maison ; personne n'a encore couché dans ce lit-là depuis que les matelas ont été rebattus.

LE COMTE. Voulez-vous bien mettre cela quelque part. (*Il lui donne son chapeau, son épée et sa canne, et il s'assied.*) Ah çà, madame Thomas, qu'est-ce que vous me donnerez à souper ?

MAD. THOM. Tout ce que vous voudrez, monsieur le comte.

LE COMTE. Mais encore ?

MAD. THOM. Vous n'avez qu'à dire.

LE COMTE. Qu'est-ce que vous avez ?

MAD. THOM. Je ne sais pas bien ; mais si vous voulez, je m'en vais faire monter monsieur l'écuyer.

LE COMTE. Ah ! oui, je serai fort aise de causer avec monsieur l'écuyer.

MAD. THOM. (*criant.*) Marianne, dites à monsieur l'écuyer de monter.

LE COMTE. Avez-vous bien du monde, dans ce temps-ci, madame Thomas ?

MAD. THOM. Monsieur, pas beaucoup depuis qu'on a fait passer la grande route par...chose...

LE COMTE. Je passerai toujours par ici, moi ; je suis bien aise de vous voir, madame Thomas.

MAD. THOM. Ah, monsieur, je suis bien votre servante, et vous avez bien de la bonté.

LE COMTE. Il y a long-temps que nous nous connaissons.

MAD. THOM. Monsieur m'a vue bien petite.

LE COMTE. Et vous m'avez toujours vu grand, vous. C'est bien différent.

SCÈNE II.

LE COMTE, MAD. THOMAS, M. HACHIS.

MAD. THOM. Tenez, monsieur l'écuyer, parlez à monsieur le comte.

LE COMTE. Ah ! monsieur l'écuyer, qu'est-ce que vous me donnerez à manger ?

M. HACH. Monsieur, dans ce temps-ci nous n'avons pas de grandes provisions.

LE COMTE. Mais qu'est-ce que vous avez ?

M. HACH. Qu'est-ce que monsieur le comte aime ?

LE COMTE. Je ne suis pas difficile : mais je veux bien souper : voyons.

M. HACH. Si monsieur le comte avait aimé le veau.

LE COMTE. Oui, pourquoi pas ?

M. HACH. Ce matin, nous avions une noix de veau[3] excellente.

LE COMTE. Hé bien, donnez-la moi.

M. HACH. Oui, mais il y a deux messieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre chose à monsieur le comte.

LE COMTE. Mais quoi ?

M. HACH. Madame Thomas, si nous avions cette outarde[4] de l'autre jour...

LE COMTE. Est-ce qu'il y en a dans ce pays-ci ?

MAD. THOM. Oui, monsieur, quelquefois.

LE COMTE. Et vous ne pourriez pas en avoir une ?

M. HACH. Oh ! mon Dieu, non.

LE COMTE. Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour ?

MAD. THOM. Ce n'est pas nous, ce sont des voyageurs qui passent par ici, et qui nous en font voir, quand ils en ont ; et quand il dit l'autre jour, il y a plus de six mois.

M. HACH. Six mois ! il n'y en a pas trois.

MAD. THOM. Je dis qu'il y en a six, puisque c'était le jour du mariage de monsieur le Bailli.

M. HACH. Vous croyez ?

MAD. THOM. J'en suis sûre.

LE COMTE. Oui, mais avec tout cela, je meurs de faim, et je ne sais pas encore ce que j'aurai à souper.

MAD. THOM. Il n'y a qu'à commencer par faire une fricassée de poulets.

M. HACH. Oui, cela se peut faire, et cela n'est pas long.

LE COMTE. Hé bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. HACH. Allons, allons. (*Il s'en va et revient.*) Je songe une chose : nous n'en avons pas de poulet ; nous n'avons que ceux qui sont éclos ce matin, et ils sont trop petits.

MAD. THOM. Hé bien, nous donnerons autre chose à monsieur.

LE COMTE. Mais dépêchez-vous.

MAD. THOM. Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.[5]

M. HACH. Vous savez bien que depuis qu'on a jeté un sort sur le colombier, il n'y en revient plus.

MAD. THOM. C'est vrai, je n'y pensais pas.

LE COMTE. Mais donnez-moi de la viande de boucherie, et finissons.

MAD. THOM. Monsieur l'écuyer n'est pas long, il est accoutumé à servir promptement.

LE COMTE. Donnez-moi des côtelettes.

M. HACH. On a mangé les dernières à dîner.

LE COMTE. N'y a-t-il pas ici un boucher ?

MAD. THOM. Oui, monsieur ; mais c'est aujourd'hui jeudi, il ne tuera que demain.

LE COMTE. Quoi, je ne pourrai donc rien avoir ?

M. HACH. Pardonnez-moi ; mais c'est qu'il faut savoir le goût de monsieur.

LE COMTE. Mais j'aime tout, et vous n'avez rien.

M. HACH. Si monsieur voulait un gigot, par exemple ?

LE COMTE. Oui, et vous n'en aurez point ?

M. HACH. Je vous demande pardon, nous en avons un.

LE COMTE. Ah ! voilà donc quelque chose ! et il sera bien dur ?

M. HACH. Non, monsieur, il sera fort tendre, j'en réponds.

LE COMTE. Hé bien, mettez-le à la broche tout de suite.

M. HACH. Allons, allons, il sera bientôt cuit

LE COMTE. Vous n'avez pas autre chose ?

M. HACH. Non, monsieur, pour le présent ; mais si vous repassiez dans huit jours...

LE COMTE. Hé, va te promener. Allons, ne perdez pas de temps.

M. HACH. J'y vais, j'y vais.

MAD. THOM. Et moi, je m'en vais mettre le couvert, en attendant.

LE COMTE. Allons, dépêchez-vous, tous les deux.

MAD. THOM. Vous n'attendrez pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *prenant du tabac.*

Quelle diable d'auberge ! (*Il se promène.*) On ne m'y rattrapera plus. (*Il regarde à la fenêtre, et lit l'enseigne.*) "Ici l'on fait noces et festins à pied et à cheval." Ce sont de jolis festins, je crois.

SCÈNE IV.

LE COMTE, MAD. THOMAS.

MAD. THOM. (*mettant le couvert.*) Le couvert sera bientôt mis : c'est toujours une avance.

LE COMTE. Et le gigot, est-il à la broche ?

MAD. THOM. Oui, monsieur, il y a long-temps.

LE COMTE. Pourvu qu'il ne soit pas gâté, encore.

MAD. THOM. Oh ! non, monsieur, le mouton est tué d'hier.

LE COMTE. D'hier ? Il sera dur comme un chien.

MAD. THOM. Non, non. (*Elle s'en va et revient.*) Quel vin veut monsieur le comte ?

LE COMTE. Hé ! celui que vous aurez.

MAD. THOM. Nous avons du vin blanc et du vin rouge.

LE COMTE. Donnez-moi du blanc.

MAD. THOM. C'est bien choisir ; car c'est le meilleur.

LE COMTE. Oui, je crois que ce sera de joli vin.

MAD. THOM. Il est excellent ; car quand monsei-

gneur l'intendant passe par ici, on en met toujours six bouteilles dans son carrosse.

LE COMTE. Pour ses gens apparemment.

MAD. THOM. Non, car c'est lui qui paie tout.

LE COMTE. Je le crois bien.

MAD. THOM. Vous verrez, vous verrez. (*Elle crie.*) Marianne ! Oh ! (*Elle sort et prend deux bouteilles qu'elle met sur la table.*) Tenez, en voilà des deux sortes, vous choisirez. (*Elle s'en va et elle revient.*) Monsieur, je voulais vous dire une chose.

LE COMTE. Qu'est-ce que c'est ? Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au gigot.

MAD. THOM. Oh ! non, monsieur, tout au contraire.

LE COMTE. Hé bien, dites donc.

MAD. THOM. Monsieur, c'est que nous avons là-bas un jeune officier, et...

LE COMTE. Quoi ?

MAD. THOM. Si monsieur le comte voulait, il aurait l'honneur de souper avec lui.

LE COMTE. Et le gigot, est-il fort ?

MAD. THOM. Oh ! oui, monsieur.

LE COMTE. Sans cela, il ne souperait pas, n'est-ce pas ?

MAD. THOM. Mais nous serions bien embarrassés.

LE COMTE. Faites-le monter.

MAD. THOM. Je m'en vais lui dire.

LE COMTE. Écoutez, apportez un couvert.

MAD. THOM. Oui, oui, monsieur.

LE COMTE. Attendez donc. Le connaissez-vous cet officier ?

MAD. THOM. Oui, monsieur, il passe toujours par ici.

LE COMTE. Vous ne savez pas son nom ?

MAD. THOM. Son nom ? Ah ! c'est monsieur le chevalier de Grisac.

LE COMTE. Grisac ?

MAD. THOM. Oui, j'en suis bien sûre, car il a passé par ici quand il était page, et il a écrit son nom sur la cheminée de sa chambre.

LE COMTE. Allons, faites-le venir.

MAD. THOM. J'y vais, j'y vais. Monsieur le chevalier, monsieur le chevalier, par ici. Entrez là.

SCÈNE V.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE. Monsieur le chevalier, entrez donc. (*Le chevalier fait de grandes révérences.*) Je serai charmé de faire connaissance avec vous.

LE CHEV. Mon général, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE COMTE. Asseyez-vous donc. (*Le chevalier s'assied.*) Nous ferons mauvaise chère. D'où venez-vous comme cela ?

LE CHEV. Du régiment, mon général, de Dunkerque.

LE COMTE. Qui est-ce qui en est lieutenant-colonel, à présent ? Est-ce toujours le bonhomme La Garde ?

LE CHEV. Non, mon général, il a eu une lieutenance du roi. C'est monsieur de Gouvière.

LE COMTE. Ah, qui était dans le Poitou ?

LE CHEV. Justement.

LE COMTE. Et le major ?

LE CHEV. C'est encore monsieur de la Verdac.

LE COMTE. Un garçon que j'ai vu, il y a bien longtemps, commandant de bataillon ?

LE CHEV. Oui, mon général.

LE COMTE. Et qu'est devenu le petit Guiraudan ? C'était un joli officier.

LE CHEV. Il s'est marié d'abord qu'il a eu la croix, et il a quitté.

LE COMTE. Et comment appelez-vous...un grand, qui était si fou ? Attendez...

LE CHEV. Du Merlier ?

LE COMTE. Oui ; c'est cela : je l'aimais beaucoup.

LE CHEV. Il a été tué à Hastembeck.

LE COMTE. Ah, le pauvre diable ! Je ne sais si on nous fera bientôt souper,

LE CHEV. Mon général, si vous voulez, j'irai voir.

LE COMTE. Oui, oui, vous êtes ici le [illegible]; mais voilà madame Thomas, restez, restez.

SCÈNE VI.

LE COMTE, MAD. THOMAS, LE CHEVALIER.

LE COMTE. Hé bien, madame Thomas, où en sommes-nous ?

MAD. THOM. Je viens voir si ces messieurs veulent être servis ?

LE COMTE. Hé, mais sûrement, tout de suite.

MAD. THOM. Allons, allons. (*Elle va chercher le souper.*)

LE COMTE. Mettons-nous toujours à table. (*Ils s'arrangent tous les deux et déplient leurs serviettes.*)

MAD. THOM. (*apportant le gigot.*) Tenez, messieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

LE COMTE. Oui, mais il est bien petit, madame Thomas.

MAD. THOM. Pas trop, monsieur, vous en serez bien content.

LE CHEV. Si vous voulez, mon général, je m'en vais le couper.

LE COMTE. Non, non, laissez-moi faire. (*Il coupe le gigot.*) Avez-vous faim ?

LE CHEV. Oui, vraiment, car je n'ai pas dîné.

LE COMTE. Tant pis.

MAD. THOM. Ah çà, messieurs, vous n'avez plus besoin de rien ?

LE COMTE. Vous n'avez pas autre chose ?

MAD. THOM. Non, monsieur, dont je suis bien fâchée. Quand vous appellerez, je viendrai tout de suite.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE. Tenez, monsieur le chevalier, voilà une

bonne tranche. Un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre, quand vous aurez mangé cela.

LE CHEV. (*dévorant.*) J'aurai bientôt fait.

LE COMTE, (*mangeant.*) Vous vous étouffez.

LE CHEV. Oh, que non.

LE COMTE. Allons, buvez un coup. (*Ils boivent.*)

LE CHEV. Mon général, voulez-vous bien me donner une autre tranche?

LE COMTE. Vous mangez trop vite.

LE CHEV. Quand j'ai grand'faim, je ne perds pas de temps, comme vous voyez.

LE COMTE. Oui, oui. (*Ils mangent vite tous les deux.*)

LE CHEV. Mon général, je suis fâché de la peine; mais si vous vouliez me laisser prendre.

LE COMTE, (*coupant.*) Hé, non, non, un moment, s'il vous plaît. Tenez, voilà un bon morceau.

LE CHEV. Oh, il sera bientôt expédié. (*Il mange d'une vitesse incroyable.*)

LE COMTE, (*à part, en mangeant.*) Il faut prendre un parti ici.

LE CHEV. Mon général, voulez-vous bien?

LE COMTE. Buvez en attendant. (*Le chevalier boit.*) Tenez, cela sera peut-être un peu dur. (*Il lui donne un morceau en faisant une grimace.*) Hé bien, comment le trouvez-vous? (*Il fait encore une grimace, et le chevalier le regarde avec étonnement.*)

LE CHEV. Fort bon. (*Il le regarde, et le comte redouble ses grimaces.*)

LE COMTE. Il y a à tirer. (*Il fait une grimace.*)

LE CHEV. Un peu; mais cela ne fait rien. (*Le comte fait encore une grimace qui étonne de plus en plus le chevalier.*)

LE COMTE. Qu'est-ce que vous avez donc? (*Il fait une grimace.*)

LE CHEV. C'est que...vous...

LE COMTE, (*faisant la grimace.*) Quoi?

LE CHEV. Je ne sais ce que cela veut dire.

Le comte, (*faisant la grimace.*) Ce mouvement-là que je fais ?

Le chev. Oui, mon général.

Le comte, (*faisant la grimace.*) Je vous le dirai, si vous voulez : ce n'est rien.

Le chev. Vous ne faisiez pas de même avant le souper.

Le comte, (*faisant la grimace.*) Non, cela vient de me prendre tout à l'heure. Depuis quinze jours je suis comme cela souvent. Tenez, mangez ce petit morceau-là. (*Il fait la grimace.*)

Le chev. Et peut-on savoir d'où cela vient ?

Le comte, (*faisant la grimace.*) Je vous le dirai si vous voulez. Il y a environ un mois que je fus mordu par un petit chien. (*Il fait la grimace.*)

Le chev. (*avec inquiétude.*) Par un chien ?

Le comte. Oui, par un petit chien noir. (*Il fait la grimace.*) Mangez donc.

Le chev. Je n'ai plus faim.

Le comte, (*faisant la grimace.*) Quand je fais ce mouvement-là, je crois toujours le voir, ce chien, comme s'il allait se jeter sur moi. (*Il fait la grimace.*) Mais ce n'est rien.

(*Le chevalier se lève ; prend son assiette, en regardant attentivement le comte.*)

Le comte, (*faisant la grimace.*) Où allez-vous ?

Le chev. (*s'en allant.*) Je m'en vais revenir.

Le comte. Mais restez donc.

SCÈNE VIII.

Le comte, *mangeant.*

Si je n'avais pas pris ce parti-là, je me serais couché sans souper. (*Il mange le reste du gigot.*) Ils se disputent là-bas. Dépêchons-nous. (*Il boit.*) Il n'est pas mauvais ce petit gigot-là. Quel train ! Madame Thomas ? Madame Thomas ?

[redacted]

SCENE IX.

LE COMTE, MAD. THOMAS.

MAD. THOM. (*sans paraître.*) Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais lui parler.

LE COMTE. Hé bien, venez donc.

MAD. THOM. (*à la porte, tenant la clef.*) Comment, monsieur...

LE COMTE. Qu'est-ce que vous avez donc? Entrez, entrez.

MAD. THOM. (*à la porte.*) C'est monsieur le chevalier, qui dit que c'est fort mal fait à moi de le faire souper avec un enragé.

LE COMTE. Il le croit réellement?

MAD. THOM. (*à la porte.*) Comment s'il le croit! Oui, monsieur, il le croit; et c'est fort mal fait à vous de venir, comme cela, décrier mon auberge.

LE COMTE. Mais je ne suis pas enragé.

MAD. THOM. (*à la porte.*) Pourquoi donc est-ce qu'il le dit?

LE COMTE. Approchez, approchez. Est-ce que les enragés boivent et mangent?

MAD. THOM. (*approchant.*) Ah, c'est vrai; il est donc fou.

LE COMTE. Apparemment.

MAD. THOM. Je ne comprends pas cela.

LE COMTE. Faites-le venir.

MAD. THOM. (*criant.*) Monsieur le chevalier, venez, venez.

LE COMTE, (*criant.*) Allons, chevalier, arrivez.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER, MAD. THOMAS.

MAD. THOM. Entrez donc, monsieur le comte n'est pas enragé.

LE CHEV. Vous n'êtes pas enragé?

LE COMTE. Je vous dis que non.

Le chev. (*avançant.*) J'ai cru que vous alliez le devenir.

Le comte. C'est un conte que je vous ai fait.

Mad. Thom. Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu m'en croire.

Le comte. Je m'en vais boire à votre santé. (*Il boit.*)

Mad. Thom. Vous savez bien que les enragés ne boivent ni ne mangent.

Le chev. Mais, mon général, pourquoi faisiez-vous donc toutes ces grimaces ?

Le comte. Pour vous empêcher de manger autant, et pour que je pusse avoir ma part au gigot. Mais nous faisons la même route, et demain je vous promets de vous bien donner à dîner.

Le chev. Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

Le comte, (*se levant.*) Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux ?

Le chev. Je ne demande pas mieux.

Mad. Thom. Pendant ce temps-là, je m'en vais desservir tout cela, et faire préparer vos lits. (*Elle emporte le plat et les assiettes.*)

Le comte. Vous ferez bien, madame Thomas. Allons, venez, chevalier. (*Ils sortent.*)

FIN DE L'ENRAGÉ.

NOTES.

[1] "The French," says the author of *Sayings and Doings*, "have, time out of mind, written short dramatic pieces, in which they have illustrated or exemplified the truth of old sayings; and, as every body knows, the dramatic pieces so written have themselves been called "Proverbs."

[2] Écuyer de cuisine, *head-cook.*

[3] *Noix de veau.* Petite glande qui se trouve dans une épaule de veau, proche la jointure des deux os. Messieurs de l'Académie disent que ce morceau de viande *est assez délicat pour être recherché.*

[4] Outarde, *a bustard, a wild turkey.*

[5] Compote de pigeons, *stewed pigeons.*

L'ABBÉ DE COURE-DINER,

OU

QUI S'ATTEND A L'ECUELLE D'AUTRUI DINE SOUVENT PAR CŒUR.

PROVERBE, PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ DE COURE-DINER.
DAME ANNE, gouvernante de l'Abbé.
M. DE MONTFORT, homme de finance.
CHAMPAGNE, laquais de M. de Montfort.
LE PRÉSIDENT DES BOUQUINS, amateur de livres.
LA FRANCE, laquais du Président.
LA MARQUISE D'AIMETOUT.
JULIE, femme de chambre de la Marquise.
BEAULIEU, valet-de-chambre du Vicomte de Guermont.
FLAMAND, laquais du Vicomte.
M. BOURNIN, médecin.
Madame BERTRAND, et BABET, sa fille, voisines de l'Abbé.

La scène est chez l'Abbé ; chez M. de Montfort ; chez le président des Bouquins ; chez la marquise d'Aimetout ; dans l'antichambre du vicomte de Guermont, et à la porte de l'Abbé, sur le palier de l'escalier.

SCENE I.

(*La scène est chez l'Abbé.*)

L'ABBÉ, DAME ANNE.

L'ABBÉ, (*sortant.*) Vous entendez bien ce que je vous dis, dame Anne ?

DAME ANNE. Oui, monsieur l'abbé ; mais je suis fâchée que vous ne vouliez pas dîner ici ; vous auriez un gigot bien mortifié, bien bon.

L'ABBÉ. Un gigot, un gigot! voilà un joli dîner quand on a grand appétit. Je m'en vais chez M. de Montfort.

DAME ANNE. Ah, vous ferez meilleure chère là qu'ici.

L'ABBÉ. Je vous en réponds.

DAME ANNE. En ce cas-là, monsieur l'abbé ne reviendra que ce soir?

L'ABBÉ. Non. Passez un peu chez la blanchisseuse de rabats.

DAME ANNE. Oui, oui, monsieur l'abbé; j'irai voir ma sœur en même temps.

L'ABBÉ. Si l'imprimeur m'apporte une feuille, vous lui direz de revenir demain matin, elle sera corrigée.

DAME ANNE. Je vous apporterai de l'encre pour ce soir.

SCENE II.

(*La scène est chez M. de Montfort.*)

M. DE MONTFORT, *écrivant à son bureau;* CHAMPAGNE.

M. DE MONT. Qu'est-ce que c'est que cela?

CHAMP. Ce sont vos lettres que vous aviez laissées hier dans le salon.

M. DE MONT. C'est bon. (*Champagne s'en va.*) Met-on mes chevaux?

CHAMP. Oui, monsieur.

M. DE MONT. Vous m'avertirez quand ils seront mis.

CHAMP. (*annonçant.*) Monsieur l'abbé de Couredîner.

M. DE MONT. Qu'il entre.

SCÈNE III.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ.

M. DE MONT. (*écrivant.*) Bonjour, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Vous êtes en affaire.

M. DE MONT. Non; voilà qui est fini. (*Il n'écrit plus.*) Hé bien, savez-vous quelque chose de nouveau?

L'ABBÉ. Non, je n'ai vu personne aujourd'hui. J'ai

[redacted]

dîné hier chez monsieur votre frère, où nous avons eu une longe de veau de Rouen qui était délicieuse.

M. DE MONT. Hé bien, vous mangerez la pareille ici.

L'ABBÉ, (*avec joie.*) Ma foi, je n'en serai pas fâché, car j'avoue que c'est ce que j'ai jamais mangé de meilleur.

M. DE MONT. Aimez-vous les guignards de Chartres ?

L'ABBÉ. Je vous en réponds.

M. DE MONT. J'en ai aussi ; et des coqs de bruyère ?...

L'ABBÉ. Savez-vous que personne ne fait aussi bonne chère que vous ?

M. DE MONT. Je m'en pique un peu, à vous dire vrai. Que diable ! il faut bien vivre ; l'argent n'est fait que pour s'en servir. J'attends une truite du lac de Genève, dont je veux que vous mangiez aussi.

L'ABBÉ. Je les connais. Diable ! c'est admirable !

M. DE MONT. Je suis bien fâché qu'elle ne soit pas arrivée.

L'ABBÉ. Oh ! mais il ne faut pas tout manger le même jour.

M. DE MONT. N'en dites rien à mon frère.

L'ABBÉ. Je n'ai garde ; personne n'en pourrait avoir ; il faut avouer que c'est un furieux mangeur.

M. DE MONT. Mais vous ne lui cédez guères, vous, l'abbé.

L'ABBÉ. Oh, je ne mange plus ; autrefois c'était bien différent, je suis bien baissé.

M. DE MONT. Cela va bien encore. Ah çà, viendrez-vous dîner demain avec moi ?

L'ABBÉ, (*avec inquiétude.*) Demain ?

M. DE MONT. Oui, la truite sera peut-être arrivée.

SCÈNE IV.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMP. Monsieur, vos chevaux sont mis.

M. DE MONT. C'est bon. (*Il se lève, Champagne lui donne son épée.*)

L'Abbé. Vous ne dînez donc pas aujourd'hui?

M. de Mont. Non, je m'en vais dîner à Auteuil, chez un de mes confrères. Où dînez-vous? Voulez-vous que je vous mène?

L'Abbé. Je vous suis obligé, ce n'est pas votre chemin, et il est tard. Je vais chez le président des Bouquins.

M. de Mont. Vous ferez mauvaise chère là.

L'Abbé. Oui, vraiment; mais c'est que j'ai affaire à lui. Quelquefois cependant...

M. de Mont. A demain. Allons, passez donc. (*Ils s'en vont.*)

SCENE V.

(*La scène est chez le président des Bouquins.*)

Le Président, *en robe de chambre, entrant;*
La France, *apportant des livres.*

Le pres. Est-ce tout ce qu'il vous a donné?

La France. Oui, monsieur.

Le pres. Mais il y en a un plus grand.

La France. Il l'avait vendu; si monsieur le président avait envoyé une heure plûtot, il l'aurait eu.

Le pres. Je lui avais dit que je le prendrais. Voyez qui est là.

La France. C'est monsieur l'abbé de Coure-dîner.

SCÈNE VI.

Le Président, L'Abbé.

Le pres. Ah, l'abbé, c'est bien honnête à vous de venir me voir.

L'Abbé. Monsieur le président sait bien que quand je ne viens pas ici, ce n'est pas ma faute.

Le pres. J'en suis persuadé. Hé bien, le manuscrit en question? La Bisantine Greeque? c'est-il bientôt traduit?

L'Abbé. Vous ne pouvez l'avoir que dans un an; mais vous l'aurez. Vous aurez aussi la Sagesse de Charon, sans année.

[redacted]

LE PRÉS. Allons, c'est bon ; je vous ferai voir de nouvelles acquisitions que j'ai faites, qui ne dépareront pas ma bibliothèque.

L'ABBÉ, (*un peu inquiet.*) Je le crois ; vous êtes assez connaisseur pour cela.

LE PRÉS. J'attends encore un homme qui a beaucoup voyagé, et avec qui je veux vous faire dîner.

L'ABBÉ, (*avec joie.*) Je ne demande pas mieux.

LE PRÉS. J'arrangerai pour que cela soit un de ces jours.

L'ABBÉ. Je croyais que c'était aujourd'hui.

LE PRÉS. Non ; aujourd'hui, je n'aurais pas pu : parce que j'ai toujours remis à prendre des eaux depuis un mois, et j'ai enfin commencé. Cela demande du régime.

L'ABBÉ, (*se lève.*) C'est très-bien fait.

LE PRÉS. Je suis bien aise qu'on vous ait laissé entrer, vous mangerez un poulet avec moi.

L'ABBÉ. Je vous suis bien obligé ; je ne peux pas avoir cet honneur-là.

LE PRÉS. Pourquoi ? Avec vous je ne ferai point de façons : j'ai un pâté de perdrix, nous causerons, restez.

L'ABBÉ. Je suis engagé, et il est tard ; j'ai même peur de me faire attendre. Une autre fois je serai charmé de passer un peu de temps seul avec vous.

LE PRÉS. Où allez-vous ?

L'ABBÉ. Chez la marquise d'Aimetout, et je suis très-pressé.

LE PRÉS. Oh, elle ne dîne pas de bonne heure.

L'ABBÉ. Je vous demande pardon. Elle a changé d'heure en changeant de jour.

LE PRÉS. C'est que si vous y voyiez l'abbé Basane, vous me feriez plaisir de lui dire ce que je vais vous expliquer. Asseyez-vous.

L'ABBÉ. Et non, je vous l'enverrai, cela vaudra mieux.

LE PRÉS. Je voudrais qu'il fût prévenu ; cela sera fait dans un instant.

L'ABBÉ. S'il n'y est pas, je viendrai vous revoir.

LE PRES. C'est que je voudrais vous éviter cette peine-là.

L'ABBÉ. Ce n'est jamais une peine pour moi.

LE PRES. Si fait ; vous avez des affaires. En deux mots...

L'ABBÉ. Il est près de deux heures et demie. Je ne puis pas.

LE PRES. Hé bien, en vous reconduisant, vous serez au fait aussi bien que moi. (*L'abbé s'en va et le président le suit.*) L'abbé Basane connaît un homme depuis mil sept cent quarante-cinq, qui a envie d'avoir un morceau que j'ai, qui est unique ; c'est...vous le connaissez. (*Ils sortent tous deux.*) Les Labyrinthes de Bernard Hachin.

SCÈNE VII.

(*La scène est chez la marquise.*)

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQ. (*s'asseyant.*) Mademoiselle, où a-t-on mis le tableau que j'ai envoyé ici ?

JULIE. Dans le boudoir, madame.

LA MARQ. Comment le trouvez-vous ?

JULIE. Je ne l'ai pas regardé, madame.

LA MARQ. Comment, vous n'avez pas plus de curiosité que cela ?

JULIE. Si c'était des rubans ou des dentelles, je les verrais, parce que je m'y connais.

LA MARQ. Et ce magot qu'on m'a donné hier, qui est unique ?

JULIE. Ah ! madame, il m'a bien amusé, parce qu'il remue la tête.

LA MARQ. Mais ce n'est pas cela qu'il y a à considérer ; c'est comme il est bien fait : c'est la vérité qu'il y a dans le visage.

JULIE. La vérité. Est-ce qu'il parle ? Je n'en savais rien.

LA MARQ. Vous êtes insupportable ! Vous n'entendez seulement pas la valeur des mots.

JULIE. J'ai cru que la vérité était de ne pas mentir,

[redacted]

et qu'il fallait parler pour cela. Voilà ce que je veux dire.

LA MARQ. Elle croit que je ne comprends pas ce qu'elle me dit, et elle me l'explique : c'est délicieux, cela, par exemple ! Donnez-moi cet *in-folio*, qui est sur mon secrétaire.

JULIE. Un *in* ?...

LA MARQ. Un grand livre.

JULIE, (*annonçant.*) Monsieur l'abbé de Coure-dîner.

LA MARQ. Non, mademoiselle, je n'en ai plus que faire, allez-vous-en dîner.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, l'ABBÉ.

LA MARQ. Ah, l'abbé ! vous voilà de bonne heure, aujourd'hui ; j'en suis enchantée.

L'ABBÉ. Je craignais qu'il ne fût plus tard ; c'est mon impatience ordinaire quand je viens ici.

LA MARQ. L'abbé, hé bien, cette pièce nouvelle que vous et moi nous avions trouvée charmante, qui est tombée ! Expliquez-moi donc cela.

L'ABBÉ. Madame, je la soutiens toujours très-bonne, et sa chûte est une chose toute simple ; nous devions la prévoir.

LA MARQ. Comment cela ?

L'ABBÉ. C'est un genre qui n'est pas fait pour tout le monde : avant de faire de pareilles pièces, il faut former le goût du public.

LA MARQ. Oui ; mais comment y parvenir ?

L'ABBÉ. Comme je fais, par exemple ; par des dissertations bien raisonnées.

LA MARQ. Qui est-ce qui lit ces ouvrages-là ? ceux qui n'en ont que faire.

L'ABBÉ. Madame, les nouvelles routes trouvent toujours des difficultés ; mais...

LA MARQ. Qu'est-ce que vous regardez ?

L'ABBÉ. Il n'est que deux heures à votre pendule ?

LA MARQ. Elle est arrêtée depuis huit jours. Et puis, moi, je ne me soucie pas de savoir l'heure qu'il est. Est-ce que vous avez affaire ?

L'ABBÉ. Non, pas à présent.

LA MARQ. Hé bien, que vous fait l'heure ?

L'ABBÉ. C'est que je ne vois arriver personne aujourd'hui.

LA MARQ. Pourquoi faire ?

L'ABBÉ. Pour dîner.

LA MARQ. Vous n'avez pas dîné ?

L'ABBE. Non, vraiment.

LA MARQ. Il fallait donc dire cela, l'abbé. J'ai changé encore mon jour ; est-ce que vous ne le savez pas ?

L'ABBÉ. Non, madame, en vérité.

LA MARQ. Eh bien, l'on va vous faire quelque chose. Je ne dîne pas, moi, parce que je suis d'un souper de noce ; mais je vous tiendrai compagnie.

L'ABBÉ. En ce cas-là, madame, permettez...

LA MARQ. Où irez-vous, à l'heure qu'il est ?

L'ABBÉ. Chez le vicomte de Guermont, où je peux arriver à toute heure.

LA MARQ. Le vicomte ? Il est malade, je crois.

L'ABBÉ. Je l'ai vu avant-hier.

LA MARQ. Je peux bien me tromper. Je voudrais pourtant bien que vous restassiez ; je vous ferais voir un oursin qu'on va m'envoyer, qui est de la première beauté, et une momie qui est admirable !

L'ABBÉ. Je verrai cela une autre fois.

LA MARQ. Pourquoi ? On vous fera des œufs brouillés, je ne sais quoi ; vous en souperez mieux.

L'ABBÉ. Je vous suis bien obligé, je ne soupe jamais.

LA MARQ. Ah çà, l'abbé, c'est jeudi que j'ai pris... Souvenez-vous-en.

L'ABBÉ. Oui, oui, madame.

LA MARQ. Ah, j'oubliais. L'abbé, l'abbé. (*Elle court après lui.*)

SCÈNE IX.

(*La scène est dans l'antichambre du vicomte de Guermont.*)

BEAULIEU, M. BOURNIN.

BEAULIEU, *sortant d'une chambre et suivant monsieur Bournin.*

Monsieur, quand reviendrez-vous ?

M. BOUR. A cinq heures, parce que nous verrons comme il sera ; peut-être le saignerons-nous du pied.

BEAU. C'est donc une maladie bien sérieuse ?

M. BOUR. Je n'en sais rien encore ; cela commence vivement, nous verrons ce que la saignée déterminera. Donnez-lui ce que je vous ai dit.

BEAU. Monsieur, j'ai envoyé un exprès à monsieur son frère et à madame sa sœur.

M. BOUR. Vous avez bien fait. Mettez ce que je vous ai dit dans la médecine.

BEAU. Je m'en vais en envoyer chercher tout à l'heure. Vous n'oublierez pas de revenir, monsieur.

M. BOUR. Non, sûrement.

BEAU. Vous aurez le carrosse chez vous à cinq heures.

M. BOUR. Hé bien, oui.

SCÈNE X.

BEAULIEU, FLAMAND.

BEAU. Flamand, Flamand ?

FLAM. (*se réveillant.*) Hé bien, qu'est-ce que vous voulez ?

BEAU. Tenez, allez chez l'apothicaire chercher cela.

FLAM. C'est écrit là-dessus ?

BEAU. Oui, allez donc, j'attends après.

FLAM. (*lentement.*) Allons, j'y vais, j'y vais.

SCÈNE XI.

L'ABBÉ, BEAULIEU.

L'ABBÉ. Vous grondez ce pauvre Flamand ?

BEAU. Oui, parce qu'il dort toujours.

L'ABBÉ. Dites-moi un peu, monsieur Beaulieu, y a-t-il long-temps qu'on est à table ?

BEAU. A table, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ. Oui ; je n'ai pas pu venir plutôt.

BEAU. Eh ! monsieur le vicomte est dans son lit ; et il a été saigné six fois depuis hier midi ; et peut-être sera-t-il saigné du pied à cinq heures.

L'ABBÉ. Et quelle est sa maladie ?

BEAU. On n'en sait rien encore : monsieur Bournis sort d'ici, il doit revenir à cinq heures.

L'ABBÉ. Cela est bien prompt. Puis-je entrer ? Je vous dirais bien moi...

BEAU. Non ; il a défendu de lui laisser voir personne. Si madame sa sœur était ici, cela serait différent ; mais je suis tout seul ; et vous entendez bien...

L'ABBÉ. Oui, oui, vous avez raison.

BEAU. Je m'en vais auprès de lui.

L'ABBÉ. Je viendrai savoir de ses nouvelles.

BEAU. Faites-moi demander, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Oui, oui. (*Beaulieu rentre.*) Je n'ai pas autre chose à faire que de m'en retourner chez moi. Je meurs de faim, et il est trop tard pour aller ailleurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

(*La scène est à la porte de l'abbé, sur le palier de l'escalier.*)

Mad. BERTRAND, *avec une quenouille*, BABET, *son ouvrage à la main.*

BABET, (*écoutant à la porte de l'abbé.*) Ma mère, je n'entends rien.

MAD. BER. Il me semble pourtant que c'est le chien de dame Anne, qui hurlait.

BABET. Écoutez vous-même.

MAD. BER. (*écoutant.*) C'est vrai, je n'entends rien non plus.

BABET. Quand je vous dis que je l'ai vu sortir avec elle.

MAD. BER. Quand je vous dis, quand je vous douze ; elle veut toujours tout savoir mieux que moi.

[redacted]

BABET. N'allez-vous pas vous fâcher pour cela ?

MAD. BER. Je suis la maîtresse de me fâcher si je veux, apparemment ?

BABET. Oui, voilà un beau plaisir; tenez, écoutez à présent, entendez-vous ?

MAD. BER. Non.

BABET. Vous voyez bien que c'est le chien du charron ; je l'entends souvent ; j'en suis sûre.

MAD. BER. Elle sait toujours tout ; les autres sont des bêtes, à l'entendre.

BABET. Est-ce que je dis cela ?

MAD. BER. Il vaudrait mieux. Ah, voilà monsieur l'abbé. Nous allons voir si j'ai raison ou tort.

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ, Mad. BERTRAND, BABET.

MAD. BER. Ah ! monsieur l'abbé...

L'ABBÉ. Qu'est-ce que vous voulez, madame Bertrand ?

MAD. BER. C'est que nous croyions entendre hurler le chien de dame Anne.

L'ABBÉ. Est-ce qu'elle n'y est pas ?

BABET. Non, elle est sortie, et elle nous a dit qu'elle ne reviendrait pas si tôt.

MAD. BER. Mais il y a long-temps ; ouvrez donc, que nous voyions si son chien y est.

L'ABBÉ, (*fouillant dans sa poche.*) Bon, je n'ai pas ma clef, à présent. Tout m'est contraire aujourd'hui !

MAD. BER. C'est bien malheureux ! Nous aurions sûrement trouvé le chien.

L'ABBÉ. Ce n'est pas le chien que je voudrais trouver. Comment faire ?

MAD. BER. Si vous voulez quelque chose, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Je voudrais dîner.

MAD. BER. Vous n'avez pas dîné ?

L'ABBÉ. Et non vraiment.

MAD. BER. Tu vois bien, Babet, qu'il n'est pas si tard que tu disais.

L'ABBÉ. Et parbleu, si fait, il est tard.

BABET. Vous voyez bien aussi que j'ai raison, ma mère.

MAD. BER. Allons, tais-toi.

L'ABBÉ. Il faut bien que je m'en aille. Écoutez, madame Bertrand.

MAD. BER. Oui, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Vous direz à madame Anne de mettre le gigot à la broche tout-à-l'heure.

MAD. BER. Oui, monsieur l'abbé.

BABET. Mais elle ne reviendra pas de long-temps.

MAD. BER. Qu'est-ce que cela fait? Écoutons monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Cela fait tout. Qu'elle me fasse une soupe à l'ognon et une omelette, pendant que le gigot cuira.

MAD. BER. Oui, monsieur l'abbé.

BABET. Elle ne reviendra pas avant sept heures; car elle a dit qu'elle ne serait de retour qu'à la nuit.

MAD. BER. Veux-tu te taire?

L'ABBÉ. A sept heures?

BABET. Oui, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Il en sera plus de huit quand tout cela sera fait.

BABET. Au moins.

L'ABBÉ. Allons, je m'en vais prendre une tasse de café au lait, et j'irai à la comédie, en attendant. Dites-lui bien de faire tout ce que je vous ai dit; entendez-vous?

MAD. BER. Oh, oui, monsieur l'abbé, nous n'y manquerons pas.

L'ABBÉ. Adieu, madame Bertrand, je vous serai bien obligé. (*Il s'en va.*)

MAD. BER. Monsieur, je suis bien votre servante. Tu es bien aise qu'il n'avait pas sa clef, à cause du chien.

BABET. Pour cela non; car vous auriez vu qu'il n'y était pas.

MAD. BER. Allons, allons, rentre travailler, et ne me raisonne pas davantage. (*Elles rentrent toutes les deux.*)

FIN.

De l'imprimerie d'Oliver & Boyd

